



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

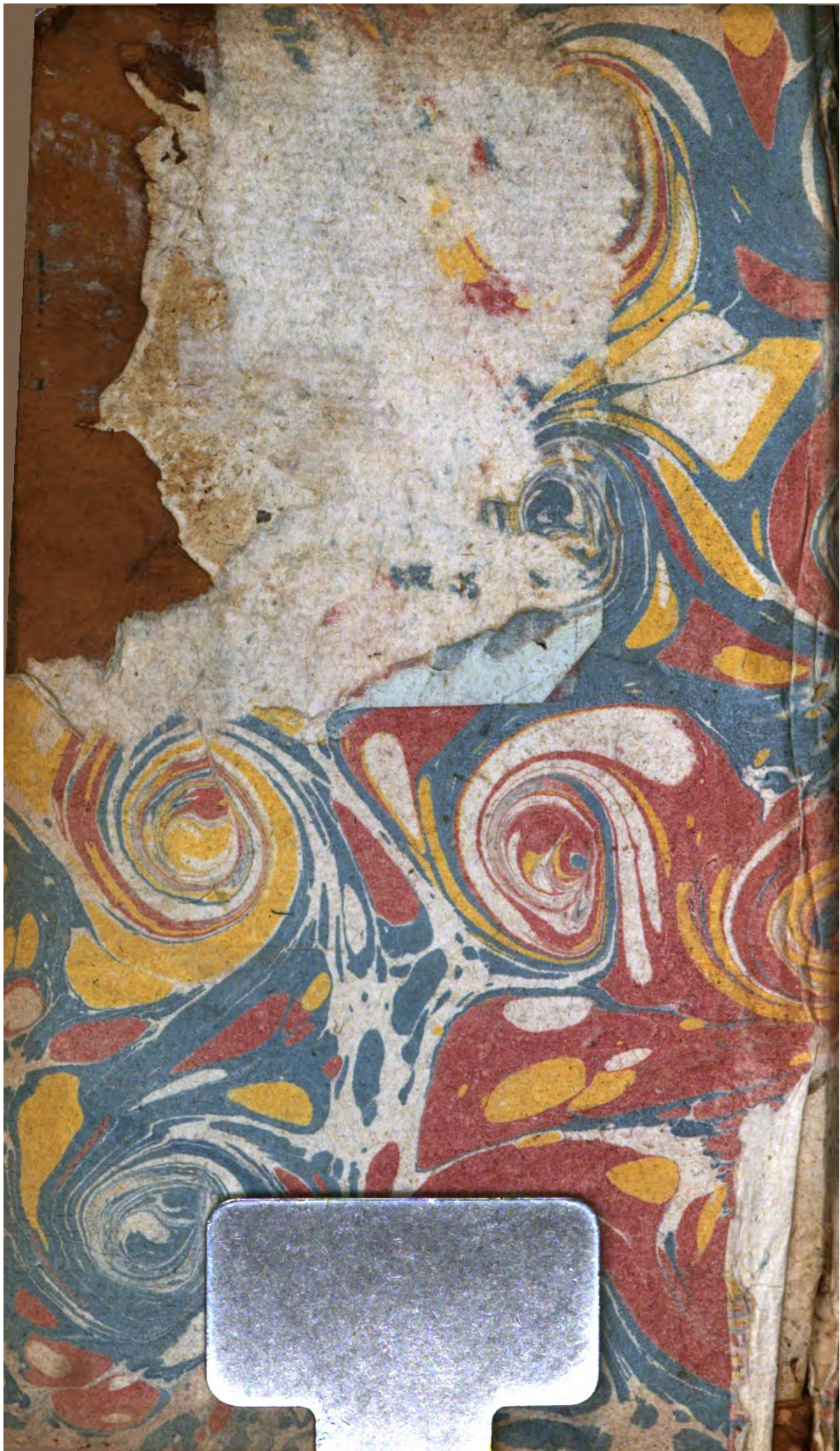
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







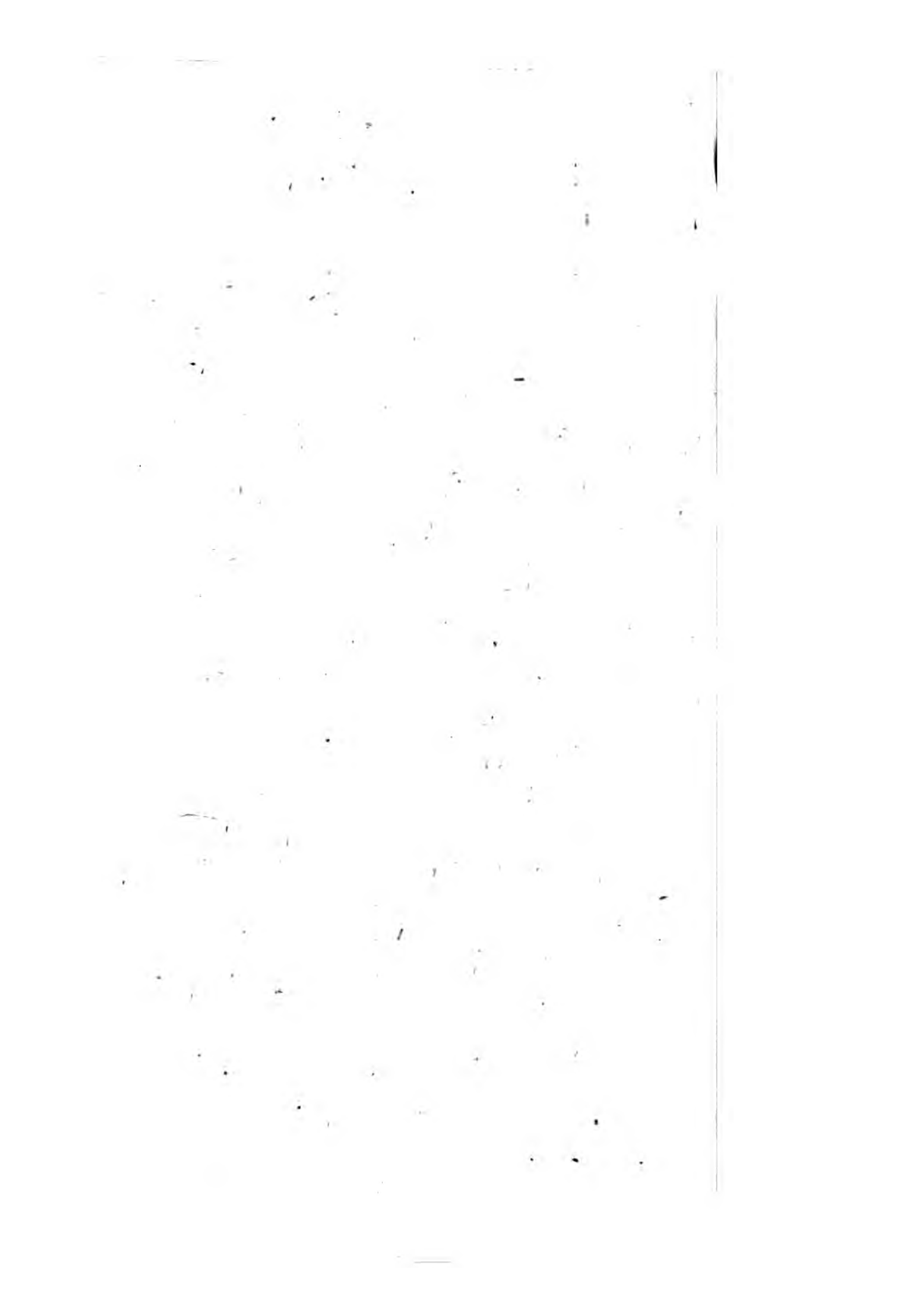
September 26 1999

1903



1903

1903



ŒUVRES
DE
CRÉBILLON;

*NOUVELLE ÉDITION,
Corrigée, revue, & augmentée de la
Vie de l'Auteur.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi



T A B L E

*Des Pièces de Théâtre & autres
Ouvrages contenus dans le
troisième Volume.*

CATILINA, Tragédie, page 1

LE TRIUMVIRAT, Tragédie, 95

DISCOURS ACADÉMIQUES, 189

ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS,
concernant M. de Crébillon, & quelques-
uns de ses Ouvrages, 251

ÉPITAPHE DE M. DE CRÉBILLON, 332



T A B L E

*Des Pièces de Théâtre & autres
Ouvrages contenus dans le
troisième Volume.*

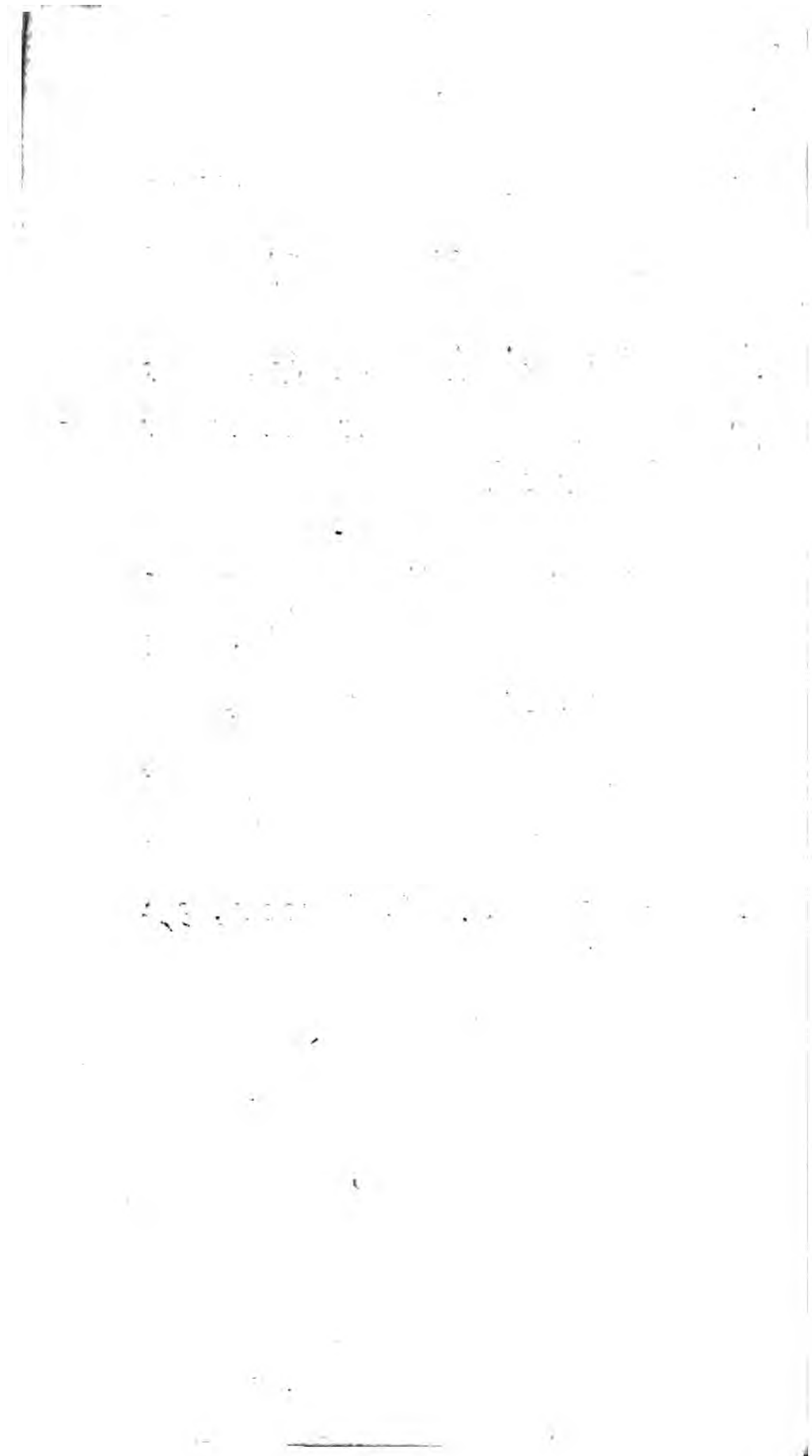
CATILINA, Tragédie, page 1

LE TRIUMVIRAT, Tragédie, 95

DISCOURS ACADÉMIQUES, 189

ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS,
concernant M. de Crébillon, & quelques-
uns de ses Ouvrages, 251

ÉPITAPHE DE M. DE CRÉBILLON, 332



CATILINA,

TRAGÉDIE;

*Représentée , pour la première fois ,
le 12 Décembre 1748.*

THE

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----

OF



A M A D A M E
L A M A R Q U I S E
D E P O M P A D O U R .

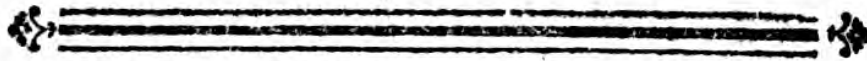
M A D A M E ,

Oser faire paroître *CATILINA* sous vos auspices , c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'êtit jugé digne de sa Protectrice ! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié ? Soins généreux , qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre ? Puisse l'hommage que je vous rends , *MADAME* , consacrer à la Postérité la protection que vous accordez aux talens , & ce monument de ma reconnoissance.

Je suis , avec le plus profond respect ,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur ,
J O L I O T D E C R É B I L L O N .



A C T E U R S.

CATILINA.

CICÉRON, *Consul.*

CATON.

PROBUS, *Grand-Prêtre du Temple de
Tellus.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÉGUS.

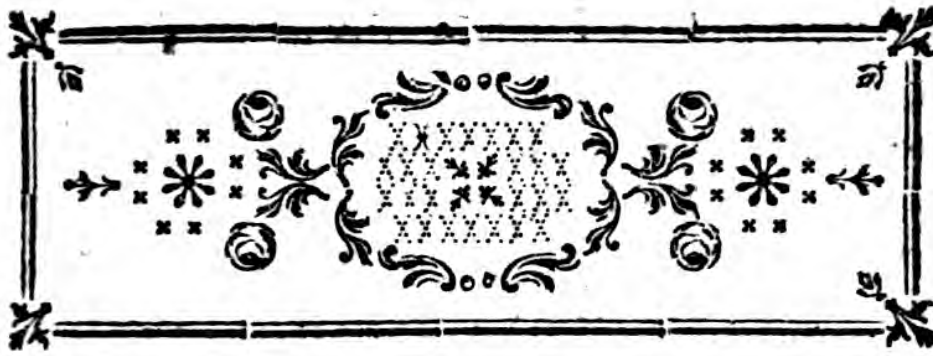
LUCIUS.

SUNNON, *Ambassadeur des Gaules.*

GONTRAN.

LICTEURS.

La Scène est dans le Temple de Tellus.



CATILINA,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

CESSE de t'effrayer du sort qui me menace :
Plus j'y vois de périls , plus je me sens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler ,
Loin de la ralentir , sert à la redoubler.
Crois-moi , sois sans détour pour un ami qui t'aime :
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même ,

Lentulus ; & le mien ne peut voir sans pitié
 Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
 Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
 Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
 Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
 Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
 Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
 On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
 Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat,
 Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat :
 Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t'arrête,
 Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
 Va, de trop de remords je te vois combattu,
 Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

L E N T U L U S.

Catilina, laissons un discours qui m'offense ;
 Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
 A force de vouloir approfondir un cœur,
 Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur ;
 Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre :
 Mais un Chef de parti ne doit point s'y méprendre.
 D'entre les Conjurés distingue tes amis,
 Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis :
 De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
 Je ne t'ai demandé que ce seul avantage ;
 Laisse-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
 N'a que trop signalé sa constance & sa foi.
 Dis-moi, si ta fierté jusques-là peut descendre,
 De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.

Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera, comme lui, balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître,
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de Parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès :
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un Parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable :
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,

Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
 Et qui n'aiment qu'autant qu'on fait leur ressembler.
 Un Chef autorisé d'une juste puissance
 Soumet tout, d'un coup-d'œil, à son obéissance :
 Mais, dès qu'il est armé pour troubler un Etat,
 Il trouve un compagnon dans le moindre soldat ;
 Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
 Plus difficile encor que la victoire même.

L E N T U L U S.

Songe à les subjuguier sans te rendre odieux.
 Mais, avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
 Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle :
 Son Grand-Prêtre Probus te fera-t-il fidele ?
 Quoique rien en ce lieu ne borne son pouvoir,
 Je ne fais si Probus remplira notre espoir.
 Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asyle,
 Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile ;
 Mais au nouveau Consul le Grand-Prêtre est lié
 Par l'intérêt, le sang, l'orgueil, ou l'amitié :
 Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent,
 C'est par des trahisons que tous se justifient.
 Aujourd'hui le Sénat doit s'assembler ici ;
 Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci :
 Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
 Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
 Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
 De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
 Eh ! comment, dans un cœur qu'un si grand soin
 entraîne,

TRAGÉDIE.

9

Peux-tu concilier tant d'amour & de haine ?
L'Amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

C A T I L I N A.

Ah ! si je le ressens , je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme ,
C'est l'ouvrage des sens , non le foible de l'ame ;
Mais , dès que par la gloire il peut être excité ,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie :
Ses graces , sa beauté , sa fiere modestie ,
Tout m'en plaît , Lentulus ; mais cette passion
Est moins amour en moi , qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare ,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare ;
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté ,
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté :
Sans la foule des cœurs qui s'empresseient pour elle ,
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle ;
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
Vint m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin , je l'ai conquis ; & , sans cette victoire ,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet ;
Loin que de mes desseins il suspende l'effet ,
Cette flamme , où tu crois que tout mon cœur
s'applique ,
Est un fruit de ma haine , & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux ,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux :

A. v

Je tiendrai sous mes loix & la fille & le pere ,
 Et j'y verrai bientôt la République entiere.
 Je fais que ce Consul me hait au fond du cœur ,
 Sans oser d'un refus insulter ma faveur ;
 Il craint en moi le peuple , & garde le silence :
Mais , tandis qu'entre nous Rome tient la balance ,
 J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
 Un hymen qui le perd dans l'esprit du Sénat.
 Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle :
 Probus , qu'à Cicéron je veux rendre infidele ,
 M'y sert à ménager des Traités captieux ,
 Où , sans rien terminer , je les trompe tous deux.
 Mais , loin de confier nos desseins au Grand-Prêtre ,
 De ses propres secrets je suis déjà le maître ;
 J'ai flatté son orgueil par le Pontificat ,
 J'ai parlé pour lui seul en public au Sénat ,
 Tandis que pour César , aidé de Servilie ,
 J'engageois Cicéron trompé par Césonie :
 Enfin , Probus fait trop que , s'il m'osoit trahir ,
 Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr :
 Même ici , par ses soins , je dois revoir Tullie.
 Ne crains point cependant le courroux de Fulvie :
 Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

L E N T U L U S .

Elle a trop pénétré l'artifice du tien
 Pour ne se point venger de tant de perfidie ;
 Elle est femme , jalouse , imprudente , hardie ;
 Elle fait tout , bientôt nous serons découverts ,
 Et je n'entrevois plus que de tristes revers.

TRAGÉDIE. 11

Que faisons-nous dans Rome? Et sur quelle espérance,
 Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance?
 Contre César & toi les clameurs de Caton
 Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
 Ces deux Consuls, tous deux amis de la Patrie,
 Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
 Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
 Préviendront d'un seul coup ta haine & tes projets.
 Déjà, de toutes parts, je vois grossir l'orage;
 Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage?
 Et tu n'ignores pas que, depuis plus d'un jour,
 Les lettres de Pompée annoncent son retour;
 Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
 Bientôt de Rome même occupera les portes:
 César, dont le génie égale le grand cœur,
 T'accuse d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je fais que César desire ma retraite,
 Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
 Pour voir nos Légions marcher sous ses drapeaux,
 Et pour profiter seul du fruit de mes travaux:
 Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
 Je ferai de César ma première victime.
 Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
 Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
 Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le Peuple m'adore,
 Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre?
 Le péril est égal ainsi que la fureur;
 Et j'ai, de plus sur eux, ma gloire & ma valeur.

A vj

L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
 Combien il est aisé de leur donner un maître ;
 Et ce Pompée enfin , si fameux aujourd'hui ,
 Tremblera devant moi , comme il fit devant lui.
 Manlius , avec nous toujours d'intelligence ,
 Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance ,
 Avec sa Légion doit joindre Célius ,
 Et Céfon avec lui rejoindre Manlius.
 Sunnon , des fiers Gaulois le Ministre fidele ,
 Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle ,
 Habile à profiter de celle des Romains ,
 Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
 Cesse de m'opposer une crainte frivole ,
 Dès demain je serai maître du Capitole :
 C'est du haut de ces lieux que , tenant Rome aux fers ,
 Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
 Rome , je n'ai que trop fléchi sous ta puissance ;
 Mais je te punirai de mon obéissance.
 Pardonne ce courroux à la noble fierté
 D'un cœur né pour l'Empire , ou pour la liberté.

L E N T U L U S.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage ;
 Rome même est trop peu pour un si grand courage.
 Remplis ton sort , fais voir à l'Univers jaloux ,
 Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
 Adieu , Catilina. Probus vient : je te laisse.

C A T I L I N A.

Va ; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse ;

L'un & l'autre , en secret , daignez voir Manlius ,
Et faites observer Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

EH quoi ! Seigneur , c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encense !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA.

Je le fais , cependant je ne l'y cherche pas ;
Votre intérêt , Probus , est tout ce qui m'amene ,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César , que Cicéron appuyoit au Sénat ,
César est désormais sûr du Pontificat ;
Il l'emporte sur vous , & son audace extrême
Veut soumettre à ses loix la Religion même.
J'ai cru , de Cicéron qui vous est allié ,
Que mon parti pour vous seroit fortifié ,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire ;
Mais les trésors ont fait ce que je n'ai pu faire :
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat , le modele & le tuteur des Rois ,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice ,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice ,

Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux ,
 Vend ce qu'à la vertu réservoient nos aïeux.
 Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

P R O B U S.

Eh ! ce n'est pas moi seul , Seigneur , qu'il intéresse ;
 Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi ,
 Vous , qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi ,
 Vous , qui , jusqu'à ce jour , armé d'un front terrible ,
 Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible ,
 Qui , d'un Sénat tremblant à votre fier aspect ,
 Forciez d'un seul regard l'insolence au respect ;
 A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave ,
 Enfin , à votre tour , vous souffrez qu'on vous brave ;
 Et vous abandonnez le soin de l'Univers
 A des hommes sans nom , qui mettent Rome aux fers.
 Eh ! que m'importe à moi que le Sénat m'outrage ,
 Que la corruption mette à prix son suffrage ?
 L'Univers ne perd rien à mon abaissement ,
 Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement ,
 Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître ;
 Vous seul . . . Mais désormais méritez-vous de l'être ,
 Avec une valeur qui n'oseroit agir ,
 Et ce front outragé qui ne fait que rougir ?
 Quoi ! pour vous engager à sauver la Patrie ,
 Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie :
 » La mort nous a ravi Marius & Sylla ;
 » Qu'ils revivent en toi ; regne , Catilina.

C A T I L I N A.

Probus , ne tentez point une indigne victoire.

Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire ;
 Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
 De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix :
 J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante,
 Que l'approche des Dieux rend si compatissante :
 Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
 Vous en oubliez un.

P R O B U S.

Quel est-il ?

C A T I L I N A.

Mon devoir.

A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
 Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
 L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
 Dès que le bien public s'oppose au châtement ;
 Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
 Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
 Considérez ce Temple orné de mes aïeux,
 Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux :
 Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
 N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere ;
 Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
 Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux,
 Rome ne me doit rien ; & je lui dois la vie.

P R O B U S.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
 Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
 Soit réduit à chercher un autre défenseur.

En vain , fondant sur vous sa plus chere esperance ,
 Rome vous élevoit à la toute-puissance :
 J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
 Les foibleſſes de cœur d'un obscur Plébéien ;
 Et c'est Catilina , qui seul ici protege
 Un reste de Sénat impur & sacrilege ,
 Un tas d'hommes nouveaux pros crits par cent décrets ,
 Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets !
 Disparu dans l'abyme où son orgueil le plonge ,
 Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe :
 Non , ce n'est plus ce corps digne de nos Autels ,
 Où les Dieux opinoient à côté des Mortels ;
 De ce corps avili Minerve s'est bannie ,
 A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie ;
 On ne voit que l'or seul présider au Sénat ,
 Et de profanes voix fixer le Consulat.
 Enfin , Rome n'est plus , sans le secours d'un maître.
 Et qui d'eux , plus que vous , seroit digne de l'être ?
 César semble promettre un heureux avenir ,
 Que peut-être moins jeune il osera tenir :
 Lucullus n'est plus rien , & son rival Pompée
 N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée :
 Crassus , plein de desirs indignes d'un grand cœur ,
 Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur ;
 Cicéron , ébloui du feu de son génie
 Mais je veux respecter le pere de Tullie :
 Pour Caton , je n'y vois qu'un courage insensé ,
 Un faste de vertu , qu'on a trop encensé :
 Le reste n'est point fait pour prétendre à l'Empire ;
 C'est à vous seul , Seigneur , que j'ose le prédire.

Quelle gloire pour vous , en domtant les Romains ,
De pouvoir vous vanter au reste des humains ,
Que , sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre ,
Un seul homme a changé la face de la terre !

C A T I L I N A .

Ministre des Autels , que me proposez-vous !

P R O B U S .

La gloire de bien faire , & le salut de tous ,
Ce qu'un grand cœur , flatté de cet honneur suprême ,
Auroit dû dès long-temps se proposer lui-même.

C A T I L I N A .

Ah ! Probus , je l'avoue , une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur ;
Je sens que , malgré moi , mes scrupules vous cedent.

P R O B U S .

Hé bien ! qu'à ce remords de prompts effets succedent ;
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux ,
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi



SCENE III.

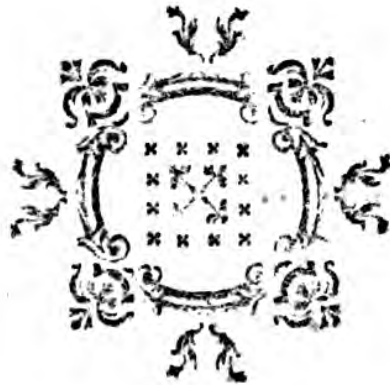
TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

MAIS j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

PROBUS se retire dans le fond du Théâtre.

SCÈNE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

QUOI, Madame, aux Autels vous devancez
l'aurore !

Eh ! quel soin si pressant vous y conduit encore ?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux !

TULLIE.

Si ce sont-là les Dieux à qui tu sacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, si leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendrait le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre ;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah ! ce n'est qu'à vous seul, grands Dieux ! que je
m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse ;

Monstres , dont la fureur brave les Immortels ,
 Et que le crime suit jusqu'aux pieds des Autels ;
 Qui , tout baignés d'un sang qui demande vengeance ,
 Osent des Dieux vengeurs insulter la présence.
 Le sang de Nonius versé près de ces lieux ,
 Fume encore , & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux :
 La sacrilege main qui vient de le répandre ,
 N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en
 cendre.

Ce n'est point Mithridate , ennemi des Romains ,
 Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins ;
 Grands Dieux ! c'est une main plus fatale & plus
 chere ,

Qui menace à la fois la Patrie & mon pere.
 Ces excès de fureur , inconnus à Sylla ,
 N'étoient faits que pour toi , traître Catilina.

C A T I L I N A.

D'un reproche odieux réprimez la licence ,
 Madame , ou contraignez vos soupçons au silence ;
 Songez , pour violer le respect qui m'est dû ,
 Qu'il faut auparavant que je sois convaincu ;
 Qu'il faut l'être soi-même , avant que d'oser croire
 La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire ;
 Que l'amour est déchu de son autorité ,
 Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité :
 Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
 Pardonne à qui le hait , mais point à qui l'outrage.

T U L L I E.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié ?
 Tu ne me verras point implorer ta pitié ,

Cruel ; tu peux porter à la triste Tullie
 Tous les coups que ta main réserve à la Patrie :
 Borne tes cruautés à déchirer un cœur
 Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur ;
 Ce cœur , que trop long-temps a souillé ton image ,
 N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre &
 d'outrage ;

Rien ne peut expier la honte de mes feux :
 Mais ne présume pas que ce cœur malheureux ,
 Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable ,
 T'épargne un seul moment , dès qu'il te fait coupables
 Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi ,
 Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
 Grands Dieux ! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure ,
 Que pour un assassin , un rebelle , un parjure ?
 Et le barbare encore insulte à ma douleur !
 Il veut que mon devoir respecte sa fureur !
 Mais , cruel , mon amour n'en sera point complice ;
 Dût-on charger ma main du soin de ton supplice ,
 Je n'hésiterai point à te sacrifier :
 Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

C A T I L I N A.

Et de quoi voulez-vous que je me justifie ?

T U L L I E.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie,
 Mais , puisque ton orgueil s'obstine à le nier ,
 Et que tu me réduis , traître , à t'humilier ,
 Esclave , paraissez.

SCENE V.

CATILINA , TULLIE , FULVIE
déguisée en Esclave.

CATILINA , *à part.*

QUE vois-je ? c'est Fulvie !

TULLIE , *à Fulvie.*

Parlez ; je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui ? moi parler , Madame ! A quel péril affreux
 Exposez-vous ici les jours d'un malheureux !
 D'un Romain , quel qu'en soit le rang & la naissance ,
 Je fais combien je dois respecter la présence.
 De celui-ci , sur-tout , je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez , & dépouillez ce frivole respect :
 Un Esclave enhardi par le salut de Rome ,
 Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme ?
 Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux ?
 Répondez : quel est-il ?

FULVIE.

C'est un séditieux.

Je ne connois que trop ce mortel redoutable ,
 Et le plus grand de tous , s'il étoit moins coupable.
 Oui , Madame , c'est lui ; voilà le furieux
 Qui veut souiller de sang sa Patrie & ses Dieux ,
 Egorger le Sénat , immoler votre pere ,
 Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA , *feignant de ne pas
 reconnoître Fulvie.*

Quoi ! vous osez commettre un homme tel que moi
 Avec des malheureux si peu dignes de foi !
 Et vous me réduisez à souffrir qu'un Esclave ,
 Au mépris de mon rang , me flétrisse & me brave !
 Ah ! c'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat , rougis du crime , & non pas du témoin :
 Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre ,
 Vanter ta dignité , ce n'est pas me répondre.
 Adieu.

(à Fulvie.)

Vous , suivez-moi.

CATILINA , *arrétant Fulvie.*

Non , non , il n'est plus temps ,
 Cet Esclave est chargé d'avis trop importants ;
 D'ailleurs , dès qu'avec lui vous osez me commettre ,
 Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
 Probus , venez à nous.

SCENE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE,
PROBUS.

TULLIE.

QUEL est donc ton dessein ?

CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer,
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté déformais le récuse,
C'est devant le Sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songez, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, Madame, à sauver la Patrie ;
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE

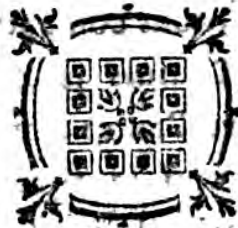
SCÈNE VII.

CATILINA, *seul.*

QU'AUROIS-JE à redouter d'une femme infidelle ?
Où seront ses garans ? Et , d'ailleurs , que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés , mais dont ma politique ,
Par leur illusion , trompe la République ,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat ,
L'effrayer d'un faux bruit , ou d'un assassinat ,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrières ,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumières.
Maître de mes secrets j'ai pénétré les siens ;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle ,
Aucun ne se connoît , tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré ;
Plus que moi , contre l'autre Antoine est conjuré ;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle ,
Et je fais qu'à ce prix il me sera fidele.
Voilà comme un Consul qui pense tout prévoir ,
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Africain peu soumis , le Gaulois indomtable ,
Tout l'Univers enfin , las d'un joug qui l'accable ,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets ;
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.

C'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;
 Des cris du Monde entier j'ai grossi la tempête ;
 Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
 Que le premier revers eût bientôt ralenti.
 J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta Jeunesse,
 César, Sylla, Crassus, & toute ta Noblesse.
 Mais il faut retourner à Probus qui m'attend ;
 Ménageons avec lui ce précieux instant,
 Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
 Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
 Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins ;
 Maître de l'Univers, si tu l'es des Romains,
 C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
 Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis ;
 Je vous perdrai : du moins, songez que je le puis.
 Vous croyez, à l'abri de votre caractère,
 Pouvoir impunément défier ma colere,
 Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
 Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu,
 Et quel Ministre encore! un sacrilege, un traître,
 Qui, de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
 Des Tarquins, sur son front, veut ceindre le bandeau,
 Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau ;
 Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
 Qui, de ses propres Dieux profanateur impie,
 Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
 Déshonore le Prêtre, & souille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
 Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.

Bij

Considérez l'abyme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.

Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,

Et, de plus, un amant qui peut-être vous aime.

Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,

Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.

L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,

Est souvent le premier à pleurer sa vengeance :

On punit l'inconstant ; mais on perd en un jour

L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.

Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie ?

A travers les fureurs dont votre ame est saisie,

Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux,

Pour percer les replis d'un cœur ambitieux ?

Vous savez les projets que votre amant médite :

En pénétrez-vous bien les détails & la suite ?

Un homme tel que lui doit-il à découvert

Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd ?

Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte ?

Non ; il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe,

Que l'amour même en vain y cherche des secrets

Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.

L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire

Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,

Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,

Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.

L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,

Trouble tout, pour servir un Consul qui le flatte.

Devenu du Sénat & l'idole & l'espoir,

Cicéron est armé du souverain pouvoir :
 Le Sénat qui sur lui redoute une entreprise ,
 Pour mettre son Héros à couvert de surprise ,
 De l'ordre équestre entier le fait accompagner ;
 Puisqu'on ne peut le perdre , il faut donc le gagner.
 Pour le faire périr , il faut la force ouverte ;
 Mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
 Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs ;
 Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs !
 Plus de raison alors ; & la fiere Fulvie
 Expose un nom célèbre aux mépris de Tullie ,
 Se couvre sans rougir d'un vil déguisement !
 Pourquoi ce déshonneur ? pour perdre son amant.
 Ah Madame ! ce cœur , dont j'ai plaint la tendresse ,
 De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse ?
 Dans quel sein déposer des secrets dangereux ,
 Si le cœur d'une amante est un écueil pour eux ?
 Vit-on jamais l'amour , dans sa plus noire ivresse ,
 Emprunter du dépit une langue traîtresse ?

F U L V I E.

Qui donc ai-je trahi ? Ministre ambitieux ,
 Et quelle foi doit-on à des séditieux ?
 La garder aux méchans , c'est partager leurs crimes.
 Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes ;
 Et je fais , quand la haine enflamme vos pareils ,
 Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches conseils ,
 Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
 César est désigné souverain des Augures ;
 Cicéron a brigué pour ce rival heureux ,
 Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux ;

Catilina d'ailleurs vous étoit favorable :
 Le moyen qu'à vos yeux je ne fois point coupable ,
 Moi qui viens de sauver un Consul odieux
 Qui s'est osé jouer d'un Ministre des Dieux ,
 Qui, de sa dignité dépositaire habile ,
 Plein de faste aux autels , & près des grands servile ,
 Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur ,
 Et n'adore en effet que la seule faveur ?
 Mon devoir m'ordonnoit de sauver la Patrie ;
 Imitiez-le , ou gardez vos conseils pour Tullie.
 Croyez-moi , terminez d'imprudentes leçons ,
 Qui ne font qu'irriter ma haine & mes soupçons :
 Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore ,
 J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore ;
 Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas ,
 Mais vous me payerez ses funestes appas :
 C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence ,
 Moi que déshonorait la seule concurrence ;
 Pourquoi de cet hymen m'a-t on fait un secret ?
 Et pourquoi , s'il est feint , m'en cacher le projet ?
 Traître , ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre ;
 Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
 Sachez que d'un secret à demi confié ,
 Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié ,
 On est toujours en droit d'en trahir le mystère ,
 Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose taire.

P R O B U S.

Hé bien ! perdez , Madame , un homme généreux
 Qui veut briser les fers de tant de malheureux ;

Vengez votre beauté d'un amant infidèle ,
 Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle ;
 D'un long embrasement devenez le flambeau ,
 Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
 Mais Catilina vient , évitez sa présence ,
 Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

 S C E N E I I.

CATILINA , FULVIE , PROBUS.

CATILINA.

PROBUS , où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je voi ?
 Quel opprobre pour Rome ! & quel affront pour moi !
 C'est aux yeux du Sénat , aux miens , qu'une Romaine ,
 Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne ,
 Sous un déguisement fait pour de vils humains ,
 S'en va déshonorer le premier des Romains ,
 De ses folles erreurs le rendre la victime ,
 Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime !
 Et , lorsque tout conspire à me justifier ,
 Sa jalouse fureur veut me sacrifier !
 Eh ! quel étoit le but où ma valeur aspire ?
 Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire ?
 Est-ce pour Cicéron , l'objet de mon courroux ,
 Lui que je voudrois voir expirer sous mes coups ?
 Non ; c'est pour une ingrate à qui je sacrifie
 Ma gloire , mon devoir , & le soin de ma vie.

Poursuis, Catilina : le reproche sied bien
 A des cœurs innocens & purs comme le tien ;
 Mais dans l'art de tromper, ta science suprême,
 Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
 Va, cesse d'éclater sur mon déguisement ;
 Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment.
 Egorge Cicéron aux yeux de sa famille,
 Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille :
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu fais allier
 La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier ;
 Et, Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,
 Rien ne garantiroit la tête de son père.
 Mais de quoi te plains-tu ? Quel est mon attentat ?
 Est-ce moi qui prétends t'accuser au Sénat ?
 De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée,
 A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
 Songe que tu me dois & César, & Crassus,
 Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
 Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui respire
 Eût été, comme moi, soumis à ton empire :
 Mais, tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
 Tu préparois au mien le comble des horreurs ;
 Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
 A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
 Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi ?
 C'est elle qui te perd, ingrat ; ce n'est pas moi.
 Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire ;
 Mais c'est-là seulement qu'attachée à te nuire,

Contente de pouvoir vous défunir tous deux ,
 Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
 Eh ! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
 De sauver les débris d'un nom de République ,
 Porterait une amante à perdre son amant ?
 Mais , pour t'en garantir , je ne veux qu'un moment.
 Abandonne à mon cœur le soin de ta défense :
 Je ne fais s'il te doit ou tendresse , ou vengeance ;
 Je ne veux sur ce point nul éclaircissement ,
 Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement.
 Mais , par un désaveu , souffre que j'humilie ,
 A l'aspect du Sénat , l'orgueilleuse Tullie ;
 Son cœur est désormais indigne de ta foi.

C A T I L I N A.

Tullie , en me perdant , se rend digne de moi ;
 Et vous , qui prétendez me sauver par un crime ,
 Vous ne méritez plus mes vœux , ni mon estime.
 C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui ;
 Je ne redoute rien , ni de vous , ni de lui.
 Si jamais vous osiez y démentir Tullie ,
 Un affront si sanglant vous coûteroit la vie ;
 Ainsi déclarez tout , c'est l'unique moyen
 De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien :
 Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.



SCENE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS,
LES LICTEURS.

CATILINA.

MAIS je vois les Licteurs, & le Consul s'avance ;
Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.

Adieu : tu me verras ce jour même au Sénat.

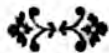
(Elle sort.)

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

PROBUS, suivez ses pas : allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.



SCÈNE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait signe aux Licteurs
de s'éloigner.*

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui fait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du Consulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance:
Mais le Sénat, toujours en bute à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux & les esprits.
Encor, si quelquefois vous daigniez vous contraindre,
Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins
craindre,
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le Sénat & les Consuls ensemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.

Regardez ces Autels , voyez parmi nos Dieux
 Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux ;
 Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie ,
 Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
 Si , moins ambitieux , votre haute valeur
 Ne nous eût inspiré que la même terreur ,
 Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
 Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage ?
 Politique , Orateur , Capitaine , Soldat ,
 Vos défauts des vertus ont même encor l'éclat.
 Quel Citoyen pour nous , & le plus grand peut-être ,
 S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître !
 On dit . . . mais je crois peu des bruits mal assurés ,
 Qui vous osent nommer parmi des Conjurés ,
 Tout défiant qu'il est , Caton ne l'ose croire ;
 Cependant le Sénat , jaloux de votre gloire ,
 Pour étouffer des bruits qui dans un Sénateur
 Pourroient , en vous blessant , blesser son propre
 honneur ,
 Dès hier vous nomma gouverneur de l'Asie.
 Pompée & Pétréius descendus vers Ostie ,
 L'un & l'autre chargés de vous y recevoir ,
 Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
 Partez donc ; & songez que votre obéissance
 Peut seule être le prix de notre confiance.

C A T I L I N A.

Ainsi donc le Sénat veut , sans me consulter ,
 Me charger d'un emploi que je puis rejeter.
 Je ne fais s'il a cru me forcer à le prendre ,
 Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre ,

Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome,
Parmi des conjurés, c'est moi seul que l'on nomme;
Cependant le Sénat, peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi;
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorsqu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais d'un Consul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,
Et ne point abuser de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de son autorité;
Car enfin tous ces bruits, enfans de sa foiblesse,
N'ont d'autres fondemens qu'un soupçon qui vous
blesse.

C I C É R O N.

N'est-ce rien, selon vous, que d'être soupçonné ?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain,
On est toujours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la Patrie ?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

C A T I L I N A.

J'entends: c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.

Si j'accepte l'emploi , c'est à tort qu'on m'accuse ;
 Et je suis criminel dès que je le refuse :
 Mais , malgré l'appareil d'un frivole discours ,
 Je perce en ce moment à travers vos détours.
 L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide :
 C'est le seul mouvement d'une haine perfide ,
 Que le fiel de Caton fut toujours enflammer ,
 Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.
 J'ai fait plus : j'ai brigué jusqu'à votre alliance ;
 Et , lorsque Rome attend avec impatience
 Un hymen qui pourroit rassurer les esprits ,
 Vous osez le premier signaler des mépris !
 Et depuis quand , Seigneur , l'intérêt de ma gloire
 Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire ,
 Quand ce même Caton , Citoyen furieux ,
 Répand seul contre moi ces bruits injurieux ,
 Que vous autorisez avec trop d'imprudence ,
 Vous qui , de son orgueil nourrissant l'insolence ,
 Consacrez chaque jour les transports insensés ?
 Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.
 Timide , soupçonneux , & prodigue de plaintes ,
 Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes ;
 Et Caton , d'un génie ardent , mais limité ,
 Ne connoît de vertu que la férocité ;
 Prompt à se courroucer , enclin à contredire ,
 La haine est le seul dieu qui le meut & l'inspire.
 Mais c'est perdre le temps en discours superflus ,
 Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
 Alarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse ,
 L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse :

Et comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Asie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie :
Mais, mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déjà par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt se remplir des troupes de Pompée ;
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations,
Vous offre son épée avec ses Légions.
Que d'inutiles soins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré disposer de ma vie !
Car de ces noirs complots, qui causent tant d'effroi,
Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
Je ne présume pas qu'à son devoir soumise,
Elle ait pu vous celer le Chef de l'entreprise.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
J'entrevois les raisons qui vous font différer,
C'est que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports suspects d'un malheureux esclave :
Mais mon honneur m'engage à vous défabuser.
Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser ;
Son nom garantit tout. Cet esclave est Fulvie ;
Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques soins innocens,
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchans.
Qui croiroit qu'un Consul si prudent & si sage,
Eût été le jouet d'une femme volage ?
Vous rougissez, Seigneur ; mais c'est avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat :

Car c'est-là qu'en Consul vous devez me répondre,
 Et c'est-là qu'en héros je saurai vous confondre.
 Adieu.

S C E N E V I.

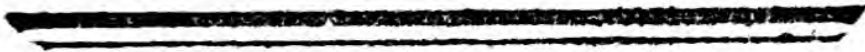
CICÉRON, *seul.*

DANS quel désordre il laisse mes esprits !
 Quelle honte pour moi , si je m'étois mépris !
 Catilina pourroit ne pas être coupable ;
 Mais qu'il est dangereux , & qu'il est redoutable !
 Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité !
 Que de courage ensemble , & de subtilité !
 Son génie éclairé voit , pénètre , ou devine.
 Rome n'est plus , les Dieux ont juré sa ruine.
 Essayons cependant de calmer la fureur
 Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
 S'il paroît au Sénat , & qu'il s'y justifie ,
 Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
 Malgré tous ses détours , j'entrevois ce qu'il veut ;
 Mais nous serions perdus , s'il osoit ce qu'il peut.
 Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie ,
 Puisqu'il faut que le mien jusques-là s'humilie.
 Quel abyme pour toi , malheureux Cicéron !
 Allons revoir ma fille , & consulter Caton ;
 C'est-là que je pourrai , dans le cœur d'un seul homme ,
 Retrouver , à la fois , nos Dieux , nos Loix , & Rome.

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARRÉSTONS, cher Gontran : c'est dans ces lieux
sacrés,
Décorés avec faste , au fond peu révérens ,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme , & qui les déshonore.
C'est ici que bientôt Crassus , Catilina ,
Antoine , Céthégus , les enfans de Sylla ,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'histoire ,
Et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire ,
Vont de leur sang impur sceller leur union ,
Et livrer Rome entière à la proscription.
Heureux , si je pouvois , en ce désordre extrême ,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-temps , peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu ,
Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle ,
D'être ennemi de Rome , ou Ministre infidèle.

G O N T R A N.

Quoi ! des Gaules , ici , Sunnon Ambassadeur ,
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur ?

S U N N O N.

Laiſſons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain
titre ,

Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux ;
Mais où sont les Romains , leurs Loix , même leurs
Dieux ?

Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein & sans justice ?
C'est aux événemens à disposer de moi ;
D'ailleurs, dans ce cahos , à qui garder ma foi ?
A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse ?
A deux Consuls jaloux & désunis sans cesse ?
L'un des deux , sans honneur & sans fidélité ,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus , mais n'ose en faire usage :
Caton , loin de calmer , irritera l'orage.
Formidable au-dehors , méprisable au-dedans ,
Le Sénat n'est enfin qu'un amas de brigands ,
Unis pour le butin , divisés au partage ,
Dont toute la vertu périt avec Carthage :
A peine il fut formé qu'il détruisit ses Rois ,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit , & Loix , & Diadème ,
Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.

Allumons le flambeau de la sédition,
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne fais pas encor quel péril nous menace :
Un Romain, (tu connois sa valeur , son audace ;)
Et quel Romain encor ! César , depuis un an ,
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
C'est à nous gouverner que ce héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire ,
Nous sommes tous perdus ; & Gaulois & Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grece , Rome , & l'Univers ensemble
Eurent de plus parfait , dans César se rassemble :
Prudent , ambitieux ; l'homme de tous les temps ,
De toutes les vertus , & de tous les talens ;
Intrépide , éclairé ; d'autant plus redoutable ,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient : cher Gontran , laisse-nous.



S C E N E I I.

CATILINA, SUNNON.

C A T I L I N A.

JE vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous;
 De nos desseins secrets la trame est découverte,
 Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
 Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
 Appellent à grand bruit le Peuple au Champ de Mars;
 De toutes parts, enfin, on murmure, on s'assemble:
 Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
 L'instant fatal approche; & , loin d'en être ému,
 Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
 Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre,
 Le feu des factions est facile à s'éteindre;
 Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
 Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

S U N N O N.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole:
 Je suis Gaulois, ainsi fidele à ma parole;
 L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux.
 Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
 Et d'un Ambassadeur quel est le ministere;
 Que je suis retenu par une loi sévère,
 Qui me défend d'armer de criminelles mains,
 Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.

D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystère ;
 Je crains tout , sans savoir ce qu'il faut que j'espère.
 Si vos desseins ne sont aussi justes que grands ,
 Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans ;
 Si nos traités ne sont fondés sur la justice ,
 Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse.
 Notre unique vertu n'est pas notre valeur.
 Nous aimons la justice autant que la candeur.
 Quoique enfant de la Guerre , allaité sous les tentes ,
 Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
 Si vous nous surpassez par votre urbanité ,
 Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
 C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside ,
 Et de nos intérêts l'équité qui décide ;
 Nos Dieux , nos Souverains , l'autorité des Loix ;
 La gloire , le devoir , notre épée & nos droits ;
 Aussi prompts que vaillans , francs , & pleins de
 noblesse ,
 Obéissans par choix , & soumis sans bassesse.
 Mais Rome cherche moins , dans ses vastes projets ,
 A faire des amis , qu'à faire des sujets.
 Comme nous ne voulons que le simple héritage
 Dont les temps & le sort firent notre partage ,
 Voyez si , du Sénat réprimant la fureur ,
 Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
 Peut-être en ce discours , ou trop fier , ou trop libre ,
 Ai-je peu ménagé la majesté du Tybre :
 Mais , dès que de mes soins notre sort dépendra ,
 Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
 Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
 Mais je le blâmerois , Sunnon , si ma vertu
 Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
 Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
 De trop d'ambition un projet qui l'étonne ,
 Et que , loin de vouloir soulager l'Univers ,
 Je prétende au contraire appesantir ses fers.
 Revenez cependant d'une erreur qui m'offense ,
 Et qui peut vous séduire à force de prudence.
 Je suis Chef , il est vrai , d'un parti dangereux ,
 Mais vous ne devez pas me confondre avec eux ;
 Souvent , pour s'assurer de leur obéissance ,
 Il faut laisser régner le crime & la licence.
 Le choix des Conjurés est un choix hasardeux ,
 Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
 Le projet le plus grand , l'action la plus belle ,
 A quelquefois besoin d'une main criminelle.
 Si vous me regardez comme un ambitieux
 Que la soif de régner a rendu furieux ,
 Et qui ne veut user du flambeau de la guerre ,
 Que pour subjuguier Rome , & désoler la Terre ,
 Vous vous trompez , Sunnon. Considérez l'état
 Du Sénat & des Loix , du Peuple & du Soldat ;
 Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
 A son titre pompeux de maitresse du monde.
 Les Pirates divers que Pompée a défaits ,
 Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de for-
 faits.

Mais je suis las de voir triompher l'injustice ,
 Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice ;
 Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux ,
 Pour rendre l'Univers & les Romains heureux :
 Voilà , mon cher Sunnon , le seul but où j'aspire ,
 Non au funeste honneur de conquérir l'Empire ;
 Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois ,
 Je mourrai , s'il le faut , pour défendre leurs droits.
 Mais ne présumez pas que de votre courage ,
 Dans ces murs malheureux , je veuille faire usage.
 Les Conjurés & moi , quel que soit le danger ,
 Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger ;
 Au contraire , je veux que , fuyant de la Ville ,
 Au Camp de Manlius vous cherchiez un asyle :
 Mais , avant que la nuit vous éloigne de nous ,
 Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
 Tout semble me livrer une Ville alarmée ;
 Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une Armée.
 Que le Sénat ici tombe sous mes efforts ;
 Ce n'est point accabler ce redoutable corps
 Qui renaît de lui-même , & qui se multiplie
 Dans l'Univers entier , comme dans l'Italie ,
 Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis ,
 Et qui me cherchera toujours des ennemis.
 Je veux , si les Destins me sont peu favorables ,
 Trouver dans les Gaulois des amis secourables ,
 Quelque retraite , enfin , dans un jour malheureux ;
 De vous , de vos amis , c'est tout ce que je veux.

CATILINA,

SUNNON.

Ah ! dès que votre bras s'arme pour la justice ,
 Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse :
 Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans ?

SUNNON , *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main , ce sont-là nos sermens.
 Adieu , Catilina : quelqu'un vient : c'est Tullie.

SCENE III.

CATILINA, *seul.*

QUE sa triste vertu me pese & m'humilie !
 Fuyons ; n'exposons point tant de fois en un jour
 Des cœurs nés pour la Gloire , aux attraits de l'Amour.



SCENE

SCÈNE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARRESTEZ un moment, j'ai deux mots à vous dire.

Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne fais si je dois m'expliquer avec vous.

Victimes tous les deux d'une Amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous, & votre fier silence;
Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendoit suspect son amour irrité?

Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoit trop écouté ses coupables transports?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétueuse?

CATILINA.

Ah ! je n'étois déjà que trop humilié

Tome III.

C

De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre;
Et son sexe, & son nom, tout m'oblige à la plaindre
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendrait-il d'une foible victoire
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon
cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, ou je fuie?
Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom?
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur son absence même, au Sénat me défere?
Comment! lorsque vous-même échauffant sa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur,

Que sur de faux rapports déjà l'on délibère,
 Que contre moi Caton éclate sans mystère,
 Vous voulez que, témoin de leur emportement,
 J'attende du Sénat quelque ménagement?
 Que le Consul, enfin, touché de mon absence,
 Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
 Ah! ne présumez pas que leur mauvaise foi
 Puisse m'en imposer & triompher de moi:
 Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
 Afin que vous pussiez me tromper à mon tour.
 La plus légère peur corrompt les cœurs timides,
 Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
 Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
 Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi;
 N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi:

C ij

Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
 Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse ,
 Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits ,
 Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
 Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire ,
 Songez du moins , Seigneur , qu'il y va de ma gloire.
 Quoi ! vous pouvez m'aimer , & me sacrifier
 A l'orgueilleux honneur de vous justifier ?
 L'Amour vous justifie , & reprend son empire ;
 Quand mon cœur vous absout , mon cœur doit vous
 suffire :

Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
 Ah ! laissez-moi l'honneur de vous concilier ;
 Laissez-moi réunir mon amant & mon pere.
 Hélas ! étoit-ce à moi d'en parler la première ?
 L'Amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
 Aucun bien qui vous puisse engager à la paix !
 Vous êtes des Romains la plus noble espérance ,
 Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
 De quoi vous plaignez-vous , quand c'est vous seul ,
 ingrat ,

Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat ?
 Si vous vous obstinez encore à vous défendre ,
 Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre ;
 Et bientôt vos amis , ardens & furieux ,
 De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
 Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
 Que votre amante habite , où votre amante est née ?
 Laissez-moi défarmer vos redoutables mains ,
 Accordez à mes pleurs la grace des Romains ,

Et qu'il soit dit, du moins, de l'heureuse Tullie,
Que le Dieu de son cœur fut Dieu de sa Patrie.

C A T I L I N A.

Ah, Madame ! cessez de vouloir m'abuser.
J'aimerois mieux vous voir, constante à m'accuser,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi ! c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on
implore !

Que dis-je ? c'est à moi que Tullie a recours,
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !
C'est pour eux, non pour moi qu'elle verse des larmes !
Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi !
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aie le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me sur-
prendre.

Eh ! sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?
Quoi ! sur le seul rapport d'un témoin méprisable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable ?
Et, sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austère vertu sacrifie un amant ?
Cet exemple est si grand, qu'il faut que je l'imité ;
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

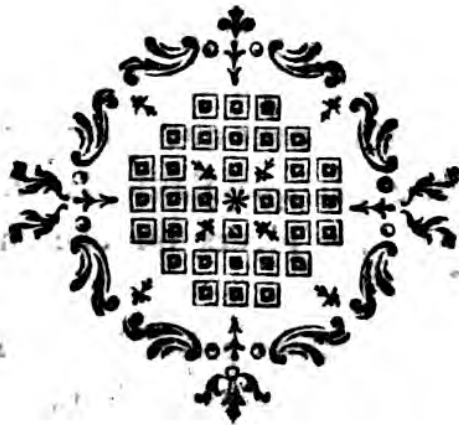
T U L L I E.

Hé bien ! cruel, adieu, pour la dernière fois.

SCENE V.

CATILINA, *seul.*

QUE je me sens touché ! Que mon ame est émue !
Ah ! que n'ai-je évité cette fatale vue !
Mais j'apperçois Probus.



SCÈNE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

JE viens vous avertir
Que , dès ce même instant , Seigneur , il faut partir ;
Tout s'arme contre vous , & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux , à commencer par le plus fier de tous ,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux ;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi ! seul & sans défense ?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence ;
Ainsi , ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur , y pensez-vous ?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance ;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.

Plus le Sénat vous craint , plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non , Probus ; & je brave un péril qui vous glace :
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop , l'illusion le suit ;
L'intrépide voit mieux , & le fantôme fuit ;
L'instant le plus terrible éclaire son courage ,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité ;
Elle est dans un projet faux & mal concerté :
Mais , s'il est bien suivi , c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques-à l'insolence ;
Et je fais , pour domter les plus impérieux ,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON,
& le reste des Sénateurs.

CICÉRON.

ARBITRES souverains de Rome & de ses Loix,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoir le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je, sans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla,
Lui que la cruauté, l'orgueil & l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ?

Lui qui , toujours coupable , & toujours impuni ,
 Veut ce que n'eût osé l'Univers réuni ,
 Subjuguer les Romains ? O vous , que Rome adore ,
 Et qui par vos vertus la soutenez encore ,
 Vous , l'appui du Sénat , & l'exemple à la fois ,
 Incorruptible ami de l'Etat & des Loix ,
 Parlez , divin Caton.

C A T O N.

Et que pourrois-je dire
 En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire ,
 Où l'intérêt , l'orgueil commandent tour-à-tour ,
 Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour ,
 Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
 Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire ,
 Que Rome eut un Sénat & des Législateurs ,
 Quand les Romains n'ont plus ni Loix , ni Sénateurs ?
 Où retrouver enfin les traces de nos peres
 Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères ?
 Moi-même , qui l'ai vu briller de tant d'éclat ,
 Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?
 Ah ! de vos premiers temps rappelez la mémoire ;
 Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
 Vous imitez si mal vos illustres aïeux ,
 Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
 Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ?
 Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire ,
 Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
 Un Trône , quel qu'il soit , n'est point à dédaigner.
 Non , non , Catilina n'est pas le plus coupable ;
 Voyez de votre Etat la chute épouvantable ,

Ce que fut le Sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
 Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
 Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
 Scipion, ce Vainqueur du Héros de Carthage,
 Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
 Par un vil délateur se vit presque flétri.
 Alors la liberté ne savoit pas dans Rome
 Du simple citoyen distinguer le grand-homme.
 Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
 Se soumit en tremblant à votre tribunal.
 Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
 Du sang des Sénateurs inonde nos murailles ;
 Il fait plus, ce tyran, las de régner enfin,
 Abdique insolemment le pouvoir souverain,
 Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille,
 En bravant le courroux d'un Sénat imbécille,
 Qui, charmé d'hériter de son autorité,
 Eleva jusqu'au Ciel sa générosité,
 Et nomma sans rougir pere de la Patrie
 Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
 Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
 Vous ne trembleriez point devant Catilina ;
 Par-là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
 Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

C R A S S U S.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat
 Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
 Mais il devrait savoir que l'homme vraiment sage
 Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.

Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux ?
 Si ces temps sont changés , il faut changer comme eux ,
 Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
 Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?
 Rome est ce qu'elle fut : ses changemens divers
 Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers ?
 Non ; car ce fier Sylla , d'odieuse mémoire,
 Même en l'affervissant , combla Rome de gloire.
 Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux ,
 Importunes leçons d'un Censeur orgueilleux ,
 Qui se trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
 Que Caton , à son gré , nous méprise & nous blâme ,
 N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton ,
 Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
 Où sont vos ennemis ? Quel péril vous menace ?
 Un simple citoyen vous alarme & vous glace !
 A percer ses complots j'applique en vain mes soins ,
 Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
 On diroit , à vous voir assemblés en tumulte ,
 Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte ,
 Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
 Où sont des conjurés les chefs & les soldats ?
 Les fureurs de Caton & son impatience
 Dans le sein du Sénat semant la défiance ,
 On accuse à la fois Cæpion , Lentulus ,
 Dolabella , César , & moi-même Crassus.
 Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence ;
 On craint Catilina , cependant on l'offense :
 Mais , plus vous le craignez , plus il faut ménager
 Un homme & des amis qui pourroient le venger.

Et quel est , dites-moi , le témoin qui l'accuse ?
Une femme jalouse , & que l'amour abuse ,
Qui , sur les vains soupçons d'une infidélité ,
Veut surprendre à son tour votre crédulité ;
Qui , sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne ,
Invente des complots pour flatter votre haine.
Si je plains l'accusé , c'est parce qu'on le hait ;
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait :
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables ,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus ; & quand même il seroit criminel ,
Faut-il comme Caton être toujours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand-
homme :

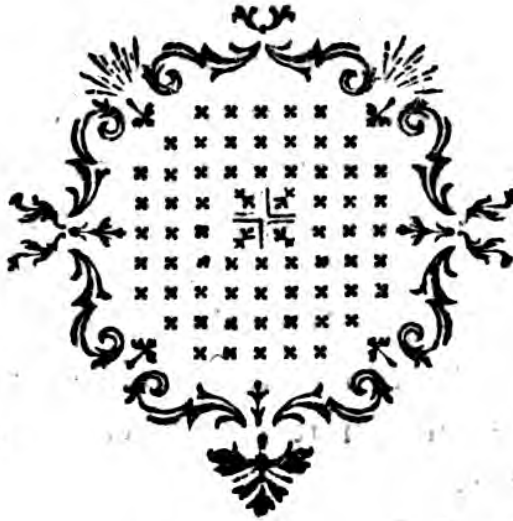
La rigueur n'a jamais produit le repentir ,
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au temps qu'elle pouvoit , sans
craindre ,

Immoler à la Loi quiconque osoit l'enfreindre ;
D'ailleurs , il est toujours imprudent de sévir ,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneſte ,
Celle de Manlius est la seule qui reste :
Quand le Sénat devoit punir Catilina ,
Etes-vous assurés que quelqu'un l'osera ?
S'il échappe à vos coups , redoutez sa vengeance ,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissans décrets qu'il fautoit éviter.

Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne ;
Et qu'à son repentir le Sénat l'abandonne.

C A T O N.

Si l'intérêt public décide de son sort ,
Consul , qu'à l'instant même on lui donne la mort.



SCÈNE II.

CATILINA, & les Acteurs de la Scène précédente.

(*Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se leve à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.*)

CATILINA.

LA mort ? à ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne fais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi.
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zele.

CICÉRON.

Téméraire, au Sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer ?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux!

CATILINA.

Que mes armes, Consul, ne blessent point vos yeux :
Mais, sur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez, sur d'autres points, que j'ose vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
J'espère cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en Citoyen que je vais me défendre ;
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur.
Pardonnez, Cæpion, Crassus, & vous, Préteur ;
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
César ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
Car entre nous & lui, grace à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien, Peres Conscripts, êtes-vous rassurés ?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés.
Leurs chefs, & leurs soldats, cette nombreuse armée,
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée ;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs :
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère
Me croit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le Sénat ; & vous le croyez tous !
Malheureux que je suis d'être né parmi vous !

Sylla vous méprisoit ; & moi je vous déteste.
 De nos premiers Tyrans vous n'êtes qu'un vil reste ;
 Juges sans équité , Magistrats sans pudeur ,
 Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
 Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire ,
 Inhumains , acharnés sur tout ce qui respire ,
 Qui depuis si long-temps tourmentez l'Univers !
 Je hais trop les tyrans , pour vous donner des fers.

C A T O N.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
 Que ton palais impur & vomit & recele ,
 Qui , le jour & la nuit , semant par-tout l'effroi ,
 Ministres odieux de tes fureurs

C A T I L I N A.

Tais-toi.

Il est vrai qu'autrefois , plus jeune & plus sensible ,
 (Vous l'avez ignoré ce projet si terrible ,
 Vous l'ignorez encor ,) je formai le dessein
 De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
 L'objet qui vous dérobe à ma juste colere
 Ne parloit point alors en faveur de son pere ;
 Mais un autre penchant , plus digne d'un Romain ,
 M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
 Je sentis , malgré moi , l'amour de la Patrie
 S'armer pour des cruels indignes de la vie.
 Aujourd'hui , que tout doit rassurer les esprits ,
 Une femme en fureur les trouble par ses cris ;
 A ses transports jaloux tout s'alarme , tout tremble ,
 Et c'est pour les servir que le Sénat s'assemble !

C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
 Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux.
 Orgueilleux Citoyen , dont l'austere sagesse
 Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ;
 Tyran Républicain , qui , malgré sa vertu ,
 Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu :
 Par lui seul , d'entre nous la concorde est bannie ;
 C'est lui , qui , du Sénat détruisant l'harmonie ,
 Fomente la chaleur de nos divisions ,
 Et nous force d'avoir recours aux factions.
 Mais il veut gouverner ; hé bien , qu'il vous gouverne ,
 Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne ,
 Qui , lâche déserteur de son autorité ,
 N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
 Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
 Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices :
 De chaque élection le meurtre est le signal ,
 Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal ,
 Un Consul tout sanglant , mais trop juste victime
 D'un Peuple malheureux qu'à son tour il opprime :
 Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
 Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats ;
 C'est ainsi qu'on élit , ou que l'on fait exclure ,
 Et qu'on osa me faire une mortelle injure.
 Le Plébéien s'élève , & le Patricien
 Se donne , sans rougir , un pere Plébéien ;
 Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne ,
 Vous laissez profaner la majesté Romaine.
 Le voilà ce Sénat , ce protecteur des Loix ,
 Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;

Le voilà ce Sénat qui fait trembler la Terre,
 Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
 La Justice, autrefois votre Divinité,
 Ne regne plus ici que pour l'impunité ;
 La décence, les Loix, la liberté publique,
 Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique ;
 Caton est devenu notre législateur,
 L'idole des Romains

C I C É R O N.

Et vous le destructeur,
 Traître : si le Sénat vous eût rendu justice,
 Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice ;
 Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
 Vous ne braveriez plus la foiblesse des Loix.

C A T I L I N A.

Eh bien, pour achever de confondre un coupable,
 Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
 De vos soins pénétrants monument précieux :
 Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
 D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?
 Manlius auroit-il disposé de sa vie ?
 Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

C I C É R O N.

Laiçons-là Manlius : parlons de vos projets ;
 On ne connoît que trop vos lâches artifices.
 Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices,
 Vous êtes convaincu ; le crime est avéré ;
 Déjà sur votre sort on a délibéré ;
 Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.

Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes
jours,

A des subtilités je veuille avoir recours.

Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?

Ainsi, ne croyez pas que je me justifie.

Imprudens! savez-vous, si j'élevois la voix,

Que je vous ferois tous égorger à la fois?

Instruit de votre haine & de mon innocence,

Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance;

Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,

Et je laisse la peur au sein de Cicéron.

Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,

Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.

Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,

Me taire encore un jour, suffit pour me venger.

Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,

Moi, qui retiens le fer suspendu sur vos têtes;

Moi, qui, sans me charger d'un projet odieux,

N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux;

Moi, qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,

M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage!

(montrant Cicéron.)

J'ai causé par malheur votre premier effroi;

Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;

Il en est cependant dont vous devez tout craindre.

Que vous êtes aveugle, & que Rome est à plaindre!

Laiçons-là Manlius, Consul peu vigilant,

Tandis que Rome touche à son dernier instant,

Qu'au plus affreux danger le Sénat est en proie,
 Qu'on va faire de Rome une seconde Troie !
 Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
 Ingrats, sur vos malheurs je me sens attendrir :
 Je sens en ce moment l'amour de la Patrie
 Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie ;
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
 Pour vous sacrifier à mon inimitié.

C I C É R O N.

Eh bien ! rompez, Seigneur, un si cruel silence ;
 Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense ;
 En faveur de vous-même osez tout oublier,
 Et sauvez le Sénat pour nous humilier.

C A T I L I N A.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
 Pour servir ce Sénat qui m'envoie au supplice ;
 Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis ;
 Les voilà ces complots que je me suis permis !
 Mais, malgré tous les soins d'une ame généreuse,
 Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse.
 Armez sans différer, prévenez l'attentat,
 Si vous voulez sauver la ville & le Sénat.
 Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
 Manlius, dès ce soir, doit attaquer vos portes.

C I C É R O N.

Manlius !

CATILINA.

Oui, Consul, craignez qu'avant la nuit,
 Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.
 Je vous ai déclaré le chef de l'entreprise;
 Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise.
 Je n'ai pu découvrir le reste du parti:
 C'est à vous d'y penser; vous êtes averti.
 Manlius vous trahit; c'étoit pour vous défendre
 Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
 Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
 En combattant pour vous, je suis assez vengé.
 Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire,
 J'ai rempli mon devoir & satisfait ma gloire.
 Mes amis sont tout prêts, vous pouvez les armer,
 Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer;
 Vous les connoissez tous: songez au Capitole,
 Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzole;
 Il faut garder sur-tout le pont Sublicien,
 Le quartier de Caton, & veiller sur le mien;
 Car le plus grand effort de ce complot funeste
 Eclatera sans doute aux portes de Préneste,
 Et mon palais y touche; on peut s'y soutenir,
 Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
 Vous paroissez émus, & rougissez peut-être
 D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître.
 Après tant de mépris, après tant de refus,
 Tant d'affronts si sanglans, dont vous êtes confus,
 Aurois-je triomphé de votre défiance?
 Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,

On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;
 L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;
 Et , dans tout intérêt , la vertu la plus pure
 Peut être quelquefois suspecte d'imposture :
 Mais , pour calmer les cœurs , je fais un sûr moyen ,
 Qui vous convaincra tous que je suis Citoyen.
 On connoît Cicéron ; & sa vertu sublime
 A su dans tous les temps lui gagner votre estime ;
 Il en est digne aussi par sa fidélité.
 Caton vous est connu par sa sévérité :
 Cicéron ou Caton , l'un des deux , ne m'importe ,
 Je vais , dès ce moment , sans amis , sans escorte ,
 Me mettre en leur pouvoir ; choisissez l'un des deux ,
 Ou le plus défiant , ou le plus rigoureux ;
 Je veux que de mon sort on le laisse le maître ,
 Qu'il me traite en héros , ou me punisse en traître.
 Souffrez que , sans tarder , je remette en ses mains
 Un homme , la terreur , ou l'espoir des Romains.

C A T O N.

Catilina , je crois que tu n'es point coupable :
 Mais si tu l'es , tu n'es qu'un homme détestable ;
 Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
 Du plus grand des mortels , ou du plus scélérat.

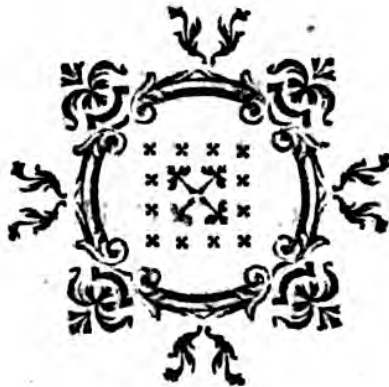
C I C É R O N.

Catilina , daignez reprendre votre place ;
 De vos soins par ma voix le Sénat vous rend grace :
 Vous êtes généreux , devenez aujourd'hui ,
 Ainsi que notre espoir , notre plus ferme appui.

Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage ;
 D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
 Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté.
 Il s'agit du Sénat & de la liberté ;
 Courons sans différer où l'honneur nous appelle.
 Adieu, Catilina : j'attends de votre zèle
 Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
 Rome a besoin de vous, & de votre valeur ;
 Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, *à part, regardant sortir Cicéron.*

Va ; ma valeur bientôt sera mieux occupée.
 Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.



SCENE

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

CATILINA, dis-moi, quel est donc ton dessein ?
 D'où naît ce désespoir ? éclaircis ma surprise.
 Après avoir formé la plus haute entreprise,
 Toi-même tu détruis de si nobles projets !
 Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets !

CATILINA.

Arrête, Céthégus : tu me prends pour Tullie.
 Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie :
 Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés.
 Mais, avant tout, dis-moi l'état des Conjurés ;
 Et s'il en est quelqu'un qui tremble, ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en assurance.
 Autour du vase affreux par moi-même rempli,
 Du sang de Nonius avec soin recueilli,
 Au fond de ton palais, j'ai rassemblé leur troupe :
 Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ;
 Et, se liant à toi par des sermens divers,
 Sembloient dans leurs transports défier les Enfers.
 De joie & de frayeur mon ame s'est émue ;
 César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA.

César n'a pas besoin de sermens avec moi ;
 Et son ambition me répond de sa foi.
 Pour toi , que de ma part rien ne devoit surprendre ,
 Qui , sur un seul regard , aurois dû mieux m'entendre ,
 Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous ,
 Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
 Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
 Corrompu par ses pleurs , ou par sa jalousie ,
 Le perfide couroit nous vendre à Cicéron ;
 Mais , d'un dessein si lâche informé par Césion ,
 Un instant m'a suffi pour prévenir le crime :
 Ma main fumoit encor du sang de la Victime ,
 Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat ,
 Qui pourra (s'il apprend ce nouvel attentat)
 Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être ,
 Et que , pour le gagner , je l'ai défait d'un traître.
 Au reste , ne crains rien des frivoles récits
 Dont je viens d'effrayer de timides esprits ,
 Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes ,
 Si je veux les forcer de recourir aux armes ;
 Ne pouvant , sans nous perdre , armer un seul guerrier ,
 Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
 Quel triomphe pour moi , dans ce péril extrême ,
 De le voir pour ma gloire armé contre lui-même !
 Des postes différens , faussement indiqués ,
 Qui , selon mon rapport , pourroient être attaqués ,
 Aucun ne me convient : mais il faut , par la ruse ,
 Disperser les soldats d'un Sénat qu'elle abuse.

Prends garde , cependant , qu'à des signes certains
 On puisse distinguer nos soldats , des Romains.
 Le Palais de Sylla , notre plus fort asyle ,
 Pourra seul plus d'un jour tenir contre la Ville.
 Césion , de Manlius devenu successeur ,
 Avec sa légion doit servir ma fureur.
 Je ne crains que Rufus , Préfet de six cohortes
 Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
 Rufus n'a de soutien , ni d'amis , que Caton ;
 Et je n'ai convaincu , ni lui , ni Cicéron.
 Si Rufus , dont je crains le courage & l'adresse ,
 Pénètre les complots où Césion s'intéresse ,
 Rufus tentera tout , la force ou les bienfaits ,
 Pour regagner Césion , ou rompre ses projets :
 C'est l'unique moyen de tromper notre attente ;
 Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
 Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir ,
 Malgré tant d'ennemis , me flattent de l'espoir
 Qu'en des pièges nouveaux je pourrai les surprendre.
 Soit pour s'en emparer , ou soit pour le défendre ,
 Autour de mon Palais ils vont tous accourir ;
 Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir ,
 Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître ;
 Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
 Que ce moment me tarde , & qu'il me seroit doux
 De pouvoir , d'un seul coup , les sacrifier tous !
 Adieu , cher Céthégus ; je vais revoir Tullie.

C É T H É G U S.

C'est elle qui nous perd.

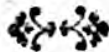
Dij

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?

Je veux , pour l'en punir , employer à mon tour ,
 Aux plus noirs attentats , ses soins & son amour.
 Va , ce n'est point à moi , dès qu'il s'agit d'offense ,
 Que l'on doit donner des leçons de vengeance ;
 De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer ;
 C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oser.
 Je vais solliciter la défense des portes ,
 Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes ,
 Sur le prétexte vain de quelque affreux projet ,
 Dont je puis avoir seul pénétré le secret ;
 Ce n'est pas tout , je veux , par Tullie elle-même ,
 M'assurer cet emploi , s'il est vrai qu'elle m'aime :
 Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
 C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
 Dans trois heures au plus le jour va disparaître ,
 Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
 Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant ;
 Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant ,
 Et , de la même main songe à punir Fulvie ,
 De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie.
 Plus de ménagemens , de pitié , ni d'égards ;
 Le feu , le fer , le sang , voilà mes étendards.

Fin du quatrième Acte.





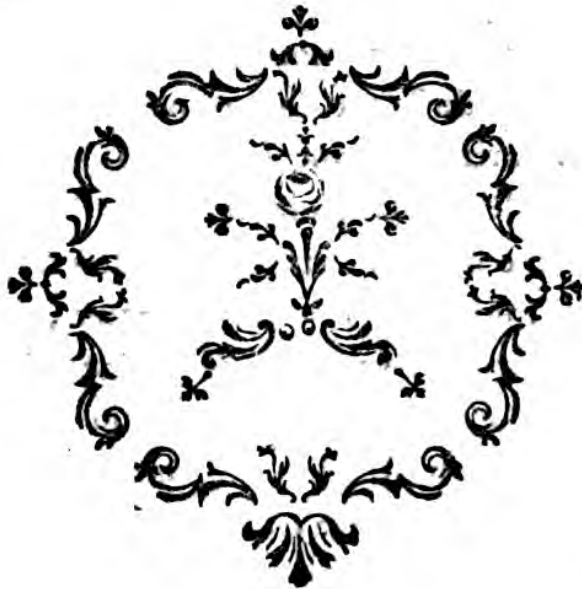
ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

CATON ne paroît point ; & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius , invité de hâter son retour ,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux étoit le seul , peut-être ,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser ,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je fais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie :
Trop heureux , si je puis , à mon tour , lui cacher
Le peril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus , si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des pièges qu'on lui tend habile à se venger ,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense ,
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous , indomtables Romains ,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains !

O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que, sans te nommer, en secret elle adore,
Toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable Génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie.
Caton ne revient point : je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur.



SCÈNE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.

MAIS je le vois, c'est lui. Quoi ! vous êtes en armes ?

Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux :
Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans,
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire.
J'ai vu, non sans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs :
La nuit achevera bientôt de tout confondre ;
Et Rufus de Césion n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir :
Mais, si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toujours trompée ;
Son Lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiède Général.

Cependant il est temps que Pétréius arrive ,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina , revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi ,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les pièges nouveaux que vous croyez lui tendre ,
L'adroit Catilina vous aura pénétré ;
Aux portes de Trébeste il ne s'est point montré ;
L'intrépide Rufus , qui s'en est rendu maître ,
A ce poste , du moins , ne l'a point vu paroître ;
Et je crains qu'il ne soit au Palais de Sylla ,
Car j'en ai vu sortir Célius & Sura.
Pomponius , suivi d'une troupe fidelle ,
L'investit , & pour vous rien n'égale son zèle :
Il a fait mettre aux fers , sur l'avis de Céson ,
Plusieurs séditieux , les Gaulois & Sunnon.
Soit haine , soit mépris , dessein ou négligence ,
L'indifférent Crassus garde un honteux silence :
César se tait aussi ; quel qu'en soit le sujet ,
Rien n'est si dangereux que César qui se tait ;
Cependant son Palais , dans une paix profonde ,
Est , selon sa coutume , ouvert à tout le monde.
La moitié du Sénat défend le Champ de Mars ,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts ;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & souillé de carnage.
Mais ce qui me surprend , c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

C I C É R O N.

Manlius ne vit plus.

C A T O N.

Dieux ! quel bonheur extrême !
Qui l'a donc immolé ?

C I C É R O N.

Catilina lui-même.

C A T O N.

Consul , vous m'alarmez ; & je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable ,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

C I C É R O N.

Caton , écoutez moins cette rare candeur.
Eh ! qui de tant de maux pourroit être l'auteur ?
Qui , hors Catilina , peut vouloir nous détruire ?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire ?
Que Manlius soit mort , qu'il l'ait sacrifié ,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié :
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître ,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux que , moins lent à punir ses forfaits ,
Du chef des Conjurés Céson nous eût défaits !
Si de quelques succès son audace est suivie ,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?

D ▼

Bientôt jusques sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

C A T O N.

Consul , daignez attendre ;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux ,
Vous osiez exposer des jours si précieux :
C'est votre ami , c'est moi qui vous en sollicite.
De Chevaliers Romains une troupe d'élite ,
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.



SCÈNE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

MAIS je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

LUCIUS.

Qu'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre ;
J'entends déjà son nom voler de toutes parts,
Et déjà ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élançer en fureur du Palais de Sylla,
Renverser , foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois , mais vainement , il a tenté les portes :
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous ;
J'ai vu Césion lui-même expirer sous ses coups :
De qui l'ose attaquer la ruine est certaine ,
Et Rufus contre lui ne se foutient qu'à peine.
Seigneur , il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers : il est temps de partir.



SCENE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, où courez-vous, tandis que le carnage
 Au Soldat furieux laisse à peine un passage?

CICÉRON.

Rassurez-vous, ma fille, & restez en ces lieux;
 Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux.
 Ce Temple, en attendant, vous servira d'asyle;
 Que sur Rome & sur moi votre cœur soit tranquille.



SCÈNE V.

TULLIE, *seule.*

ESPoir des malheureux, Dieux, foyez mon recours.

Hélas ! c'est de vous seuls que j'attends du secours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on se tait : ô soupçon qui me tue !
Que je plains les malheurs de ce fatal décret,
Que mon pere a paru m'accorder à regret !
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence ?
J'entends avec fureur nommer Catilina ;
On dit qu'il se retranche au Palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître :
Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devoit être ?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
Quel usage fait-il de sa fidélité ?
Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense ;
Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence.
D'un funeste décret n'aurois-je armé la main
Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain ?
Cruel Catilina, soit perfide ou fidele,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
Que dis-je ? Et Manlius, qu'il a sacrifié,
Ne l'a-t-il pas déjà plus que justifié ?

Ne l'aimerai je donc que pour lui faire outrage ?
Dieux , éloignez de moi cet horrible nuage !
On vient : c'est lui. Je sens redoubler mon effroi.

S C E N E V I.

CATILINA *sans épée , un poignard à la main ,*
TULLIE.

TULLIE.

S E I G N E U R , en quel état vous offrez-vous à moi ?
Quoi ! tout couvert de sang ! Quel désordre effroyable !
A qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je ?

C A T I L I N A .

Un malheureux qui vient d'être vaincu ,
Honteux de vivre encore , ou d'avoir tant vécu.
Dieux , qui m'abandonnez à mon sort déplorable ,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain , pour le chercher , j'échappe à mille bras ,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir tout mon cœur est en proie ,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer , que je gardois pour leur percer le flanc ,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, *à part.*

Fatale vérité , que j'ai trop combattue ,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !

(*à Catilina.*)

Ecoutez-moi , Seigneur , & reprenez vos sens.
Qui peut vous arracher ces terribles accents ?
Si vous êtes vaincu , mon pere est donc sans vie ?

CATILINA.

Eh ! fait-il seulement qu'on meurt pour la Patrie ?
Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces lieux :
Fuyez , éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux ! après tant d'exploits dignes de mon courage ,
Il ne me restera qu'une inutile rage !
Ah ! si j'eusse manqué de prudence ou de cœur ,
Je pourrois au destin pardonner mon malheur :
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible ?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis , dignes d'un sort plus doux ,
Vous êtes morts pour moi , j'ose vivre après vous !
Quoi ! Sylla presque seul , plus heureux que grand
homme ,
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi , triste jouet du perfide Césion ,
Je suis vaincu deux fois , & par toi , Cicéron !
Quoi ! dans le même instant qu'il faut que Rome
tombe ,
C'est toi qui la soutiens , & c'est moi qui succombe !
Mon génie , accablé par ce vil Plébéien ,
Sera donc à jamais la victime du sien !

Après m'avoir ravi la dignité suprême ,
 Ce timide mortel triomphe de moi-même !
 Fortune des Héros , ce n'est pas sur les cœurs
 Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs.
 Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes ,
 Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !
 O de mon désespoir vil & foible instrument ,
 Tu me restes donc seul dans ce fatal moment !
 Mes généreux amis sont morts pour ma défense ;
 Et , pour comble d'horreur , je mourrai sans ven-
 geance !
 Dieux cruels , inventez quelque supplice affreux ,
 Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux !

T U L L I E.

Malheureux , que dis-tu ? Quand la mort t'environne ,
 Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne ,
 Et gémit de laisser des crimes imparfaits !

C A T I L I N A.

Qu'entends-je ! on m'ose ici reprocher des forfaits !
 Cœur foible , qui , rampant sous de lâches maximes ,
 Croyez l'ambition une source de crimes ,
 Vaine erreur , qu'un grand cœur fut toujours dé-
 daigner ,
 Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
 Rome esclave , sans frein , avoit besoin d'un maître ,
 J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être ,
 C'est moi ; si vous osez condamner ce projet ,
 Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.

N'auriez-vous pas voulu , pour gouverner l'Empire ,
 Que j'eusse de Caton consulté le délire ;
 Ou que , faisant un choix plus conforme à vos vœux ,
 J'eusse , pour avilir tant d'hommes généreux ,
 Donné ma voix au Dieu que le Sénat révere ,
 Lui , dont la seule gloire est d'être votre pere ?

T U L L I E.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

C A T I L I N A.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
 Tout vaincu que je suis , craignez de voir paroître
 Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

T U L L I E.

Ecoutez-moi , cruel , avant que la fureur
 Acheve d'aveugler votre indomtable cœur ;
 Les momens nous sont chers ; & celui-ci , peut être ,
 Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
 Encor , si dans les champs où préside l'honneur ,
 Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur ,
 Je vous voyois chercher une sorte de gloire ,
 Je pourrois , sans rougir , chérir votre mémoire :
 Mais se donner la mort pour de honteux complots ;
 Est-ce donc là mourir de la mort des héros ?
 Je devrois vous haïr ; mais votre mort prochaine
 Eteint tout sentiment de vengeance & de haine :
 Mon cœur , de ses devoirs autrefois si jaloux ,
 Qui , malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous ,

Se fit de votre perte un devoir légitime,
 Ne fait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
 Barbare, si jamais vous fûtes mon amant,
 Si la mort vous paroît un frivole tourment,
 Craignez-en un pour vous plus cruel; c'est moi-même,
 C'est une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
 C'est ma douleur qui va me conduire au tombeau;
 Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau?
 Reconnoissez ma voix; c'est la fiere Tullie
 Que l'Amour vous ramene & vous reconcilie,
 Qui veut vous arracher à votre désespoir,
 Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
 Songez, Catilina, que Rome est votre mere;
 Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chere:
 Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
 Un peuple à qui les Dieux ont soumis l'Univers:
 Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
 Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes;
 Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
 De votre propre sang, ni du sang des Romains:
 Je vais vous dérober au coup qui vous menace;
 Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

C A T I L I N A.

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du mien;
 Cicéron vous t-il déjà transmis le sien?
 Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie?
 L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

T U L L I E.

Eh bien! cruel, méprise un pardon généreux,

J'y consens; mais du moins, dans ton fort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous ? ma mort ? La mort n'est qu'un
instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais , malgré toi , tu me suivras , barbare :
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens ,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
Malheureux , qu'attends-tu , sans armes , sans défense ?
Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux ,
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux ?
Ingrat , suis-moi ; du moins une fois en ta vie ,
Reconnois , par pitié , l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé sa tendresse & ses pleurs ,
Prête-moi ce poignard.

CATILINA,

CATILINA *se perce, & donne le
poignard à Tullie.*

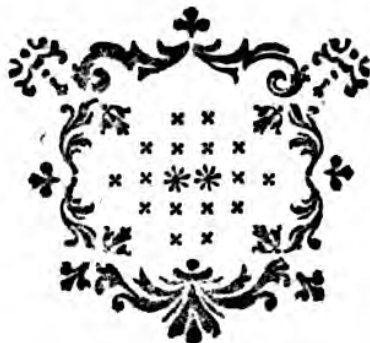
Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout est fini pour moi : mais , si je perds la vie ,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs , Tullie ; & que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort seule éteindra le courroux ?
Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.



SCÈNE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS,
CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA,
voyant arriver les Conjurés qu'on mène au supplice.

Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*
Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.
Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.



SCENE VIII & DERNIERE.

CICÉRON, CATON, TULLIE,
CATILINA, LES LICTEURS.

CATILINA,
voyant paroître Cicéron & Caton.

IL ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.

(à Cicéron.)

Approche, Plébéien, viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.

(à Caton.)

Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes desirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,

(Il fait un mouvement pour se lever.)

Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne !
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point
changé.

O César ! si tu vis, je suis assez vengé.

F I N.

LE TRIUMVIRAT,

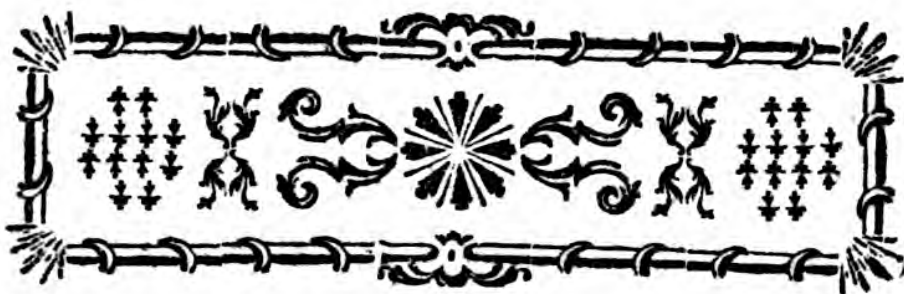
O U

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE;

*Représentée , pour la première fois ,
le 23 Décembre 1754.*

A MADAME



A

MADAME BIGNON,

Maitresse des Requêtes.

MADAME;

*Vous dédier le Triumvirat, c'est
offrir un enfant à sa mere : heureux, si
vous vous en fussiez moins rapportée à*

Tome III.

E

ÉPIÔRE.

moi pour son éducation ! Plus heureux encore , si vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage & si éclairé qui fut votre partage , mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès , vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre ? Quand on sait si bien penser & si bien parler , je crois , MADAME , qu'il est honteux de se taire ; je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous , que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis ; mais on n'est pas Poëte impunément : malgré un grand nombre de fautes , que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous , je me flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends , avec serment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez d'entreprendre. Vouloir

É P I T R E.

*bien devenir, à votre âge, le Précepteur
d'un homme de quatre-vingt & un ans,
est un trait digne de vous.*

Je suis, avec le plus profond respect,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

E ij



P R É F A C E.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt & un ans , âge qui semble inviter à l'indulgence , se soit vu aussi cruellement traité par la cabale , que je le fus à la première apparition de cet Ouvrage ; il est rare en même temps que le Public se soit jamais déclaré si vivement & si promptement contre des manœuvres odieuses qui l'avoient indigné , puisqu'à la seconde représentation de cette Tragédie , il me prodigua plus d'applaudissemens , que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Pièces : on eût dit qu'il se faisoit un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il a paru adopter dès ses premières productions. Malgré les bontés dont il

P R É F A C E .

m'a honoré , la cabale n'en a pas moins répandu d'absurdités contre cet Ouvrage , jusqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aimois la vengeance , rien ne pourroit plus contribuer à la satisfaire , qu'une méchanceté si stupide : je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre , ce déchaînement me feroit croire que je puis encore exciter l'envie ; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les suffrages du Public , & de lui donner des marques de ma reconnoissance : je ne puis mieux le lui prouver , qu'en continuant d'augmenter la mauvaise humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.



A C T E U R S.

OCTAVE-CÉSAR , }
LÉPIDE , } *Triumvirs.*

CICÉRON, *Consul.*

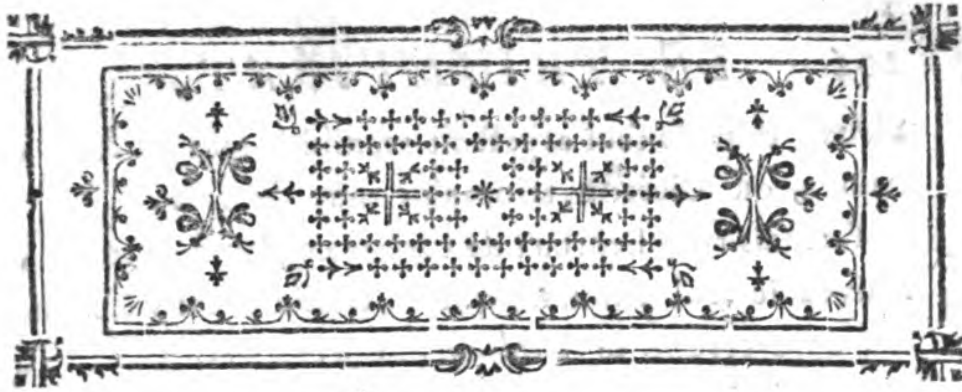
TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguisé sous
le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

MÉCÈNE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du grand Pompée.*

La Scene est à Rome, dans la Place publique.



LE TRIUMVIRAT,

O U

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE, *seule.*

O u vais-je, infortunée ? & quel espoir me luit ?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuse nuit !
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des Maîtres de la Terre,

E iv

104 *LE TRIUMVIRAT,*

Lieux , dont le seul aspect fit trembler tant de Rois ,
Palais , où Cicéron triompha tant de fois ,
Déformais trop heureux de cacher ce grand-Homme ,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.

(*appercevant le Tableau des Proscrits.*)

Que vois-je , à la lueur de ce cruel flambeau ?
Ah ! que de noms sacrés proscrits sur ce tableau !
Rome , il ne manque plus , pour combler ta misère ,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux Pere ,
Qu'on peut , sans t'offenser , nommer aussi le tien ;
Hélas ! après les Dieux , il est ton seul soutien.

(*à la Statue de César.*)

Toi , qui fis en naissant honneur à la Nature ,
Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture ,
Trop aimable Tyran , illustre ambitieux ,
Qui triomphas du sort , de Caton & des Dieux ;
Brutus , s'il est ton fils , a plus fait pour ta gloire

(*Elle montre le nom d'Octave à la tête des
Proscripteurs.*)

Que ce Tigre adopté pour flétrir ta mémoire :
César , vois à quel titre il prétend t'égalier ,
Mais c'est en proscrivant qu'il fait se signaler ;
Sacrifie à nos pleurs ce Successeur profane ,
Si ton cœur l'a choisi , ta gloire le condamne ;
Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin ;
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes ,
Nous respirions , du moins , sans honte & sans alarmes :
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur ,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur ;

Mais sous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave ,
Rome , arbitre des Rois , va gémit en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi !
(à la Statue de Pompée.)

Ah ! Pompée , est-ce là ce qui reste de toi ?
Misérables débris de la grandeur humaine ,
Douloureux monument de vengeance & de haine !
Plus on dispersera vos restes immortels ,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi , digne héritier d'un nom que Rome adore ,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore ,
Pour nous venger d'Octave , accours , vaillant Sextus ;
A ce nouveau César , sois un nouveau Brutus.
Octave est si cruel , qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime. . .

S C E N E I I.

C L O D O M I R , T U L L I E.

T U L L I E.

MAIS dans l'obscurité qu'est-ce que j'entrevois ?
Hélas , que je le plains ! c'est le chef des Gaulois ;
Tandis que pour mon pere il expose sa vie ,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici , généreux Clodomir ?

E v

Ce que les malheureux cherchent tous , à mourir.
 Madame , c'en est fait , la colere céleste
 Va bientôt des Romains détruire ce qui reste ;
 Le jour n'éclaire plus que des objets affreux ,
 Et l'air ne retentit que de cris douloureux ;
 Les Autels ne sont plus qu'un refuge effroyable
 Que fouille impunément le glaive impitoyable :
 Un Tribun massacré par ses propres soldats
 Ne sert que de signal pour d'autres attentats :
 Un fils , presque à mes yeux , vient de livrer son pere ;
 J'ai vu ce même fils égorgé par sa mere :
 On ne voit que des corps mutilés & sanglans ,
 Des Esclaves traîner leurs Maîtres expirans :
 Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
 J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
 Se disputoient des cœurs encor tout palpitans ;
 On diroit , à les voir , l'un l'autre s'excitans ,
 Déployer à l'envi leur fureur meurtriere ,
 Que c'est le dernier jour de la Nature entiere ;
 Et , pour comble de maux dans ces cruels instans ,
 Rien ne m'annonce ici les secours que j'attends ;
 D'infortunés proscrits une troupe choisie
 Va bientôt par mes soins se trouver dans Ostie.
 J'ai sauvé Messalla , Metellus & Pison ,
 Mais ce n'est rien pour moi si je n'ai Cicéron ;
 C'est à ce tendre soin que mon amour s'applique ,
 Pour sauver à la fois vous & la République.
 Fuyez , belle Tullie , & daignez un moment
 Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant ;

C'est pour vous , digne objet qui causez mes alarmes ,
Que le plus fier des cœurs a pu verser des larmes.

TULLIE.

Moi fuir ! Ah ! Clodomir , c'est en moi , dans mon sein ,
Que Rome doit trouver son salut ou sa fin ;
Les pleurs , pour m'ébranler , sont de trop foibles armes ;
La vie a ses attrait , mais la mort a ses charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point , Tullie , une ame au désespoir ;
Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir ,
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeste :
De ce pere si cher , le seul bien qui vous reste ,
L'implacable Fulvie a juré le trépas ;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras ,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite
Qui n'est pour Cicéron ni sûre , ni secreta ;
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux ,
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux ;
Dangereux & prudent , plus adroit que sincere ,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere ;
Mécène est avec lui. Ce sage Courtisan ,
Peu digne du malheur de servir un Tyran ,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte ,
Sans savoir que , peut-être , il travaille à sa perte ,
Octave vous adore , & prétend , à son tour ,
Que votre pere & vous couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie ,
Je vous perds avec elle , adorable Tullie ;

Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

T U L L I E.

Votre sang ! Ah ! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense ;
Eh ! quel sang fut jamais si précieux pour nous ?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous ?
Clodomir , il est temps de vous ouvrir mon ame :
J'ai vu , sans m'offenser , éclater votre flamme.
J'ai souffert sans courroux qu'un amour malheureux ,
Malgré ma dignité , m'entretînt de ses feux ;
Et ; cédant sans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur si long-temps insensible ,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu ,
L'amour pour vos pareils devient une vertu ;
Et la vôtre , d'accord avec mon innocence ,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoissance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bernoient à l'espoir de vous voir mon époux ;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ses hymens n'admet ni Roi ni Reine ,
Qu'étranger , & sur-tout sorti du sang des Rois ,
Notre union ne peut dépendre de mon choix :
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre ,
De celui-ci mon cœur n'auroit osé se plaindre ,
Si ce cœur , pénétré de vos soins généreux ,
N'avoit cru vous devoir de si tendres aveux.
C'en est fait , Clodomir , la fortune inhumaine
Vient de briser les nœuds d'une innocente chaîne ;

Plaignez-moi , plaignez-vous , mais respectez mon
cœur ,
Ses regrets , son devoir , sa gloire & sa candeur.
Un Rival . . . A ces mots , ne craignez rien d'Octave ,
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Esclave :
Un Rival plus heureux va causer nos malheurs ,
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs.
Pour la dernière fois , écoutez leur langage ,
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le Fils du grand Pompée , hélas ! que n'est-ce vous !
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux !
C'est vous en dire assez , & j'en dis trop peut-être ;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître ,
Consultez mon devoir . . . Ah ! fuyez , Clodomir ,
Quelqu'un vient , & je crois que c'est un Triumvir :
Mon pere vous attend.

SCENE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

VERTUEUSE Tullie ,
Arrêtez un moment , c'est moi qui vous en prie ;
Confondez-vous Lépide avec des furieux ;
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux ?

110 *LE TRIUMVIRAT,*

Triumvir malgré moi , tyran sans barbarie ,
 Je venois avec vous pleurer sur la Patrie ,
 Et dire à votre pere un éternel adieu.
 Ma vertu souffre trop en ce funeste lieu ,
 Dont je ne puis chasser mes Collegues impies ,
 Monstres dans les Enfers nourris par les Furies ,
 Et le Sénat en proie à ces deux inhumains ,
 Me charge des forfaits réservés à leurs mains :
 Tandis que nos malheurs sont leur unique ouvrage ,
 La haine & le mépris vont être mon partage ;
 Sur un honteux soupçon & si peu mérité ,
 Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
 Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile ;
 Dans l'Espagne , où j'ai su me choisir un asyle ,
 Je vais chercher , Madame , un ciel moins corrompu ,
 Pour sauver mon honneur , mon nom , & ma vertu.

T U L L I E.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
 Du crime audacieux qui fait braver l'orage.
 Que peut craindre un Romain des caprices du sort ,
 Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort ?
 Avez-vous oublié que Rome est votre mere ?
 Demeurez , imitez l'exemple de mon pere ;
 Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat ,
 Qu'après une victoire , ou du moins un combat.
 On n'encensa jamais la vertu fugitive ,
 Et celle d'un Romain doit être plus active ;
 On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir :
 Son honneur est de vaincre ; & , vaincu , de mourir ;

De toute autre vertu rejetez le mensonge ;
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe.

SCÈNE IV.

CICÉRON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

MAIS Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'est rien, s'il ne l'est que pour
foi.

CICÉRON.

Prêt de voir consommer mon destin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuse table,
(*montrant le Tableau des Proscrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vint m'apporter lui-même un ordre de mourir ;
Hélas ! c'est aujourd'hui tout ce que je desire :
Vous n'aurez pas besoin, cruel, de me proscrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh ! quel autre dessein peut vous conduire ici ?
Lépide, est-ce bien vous ? Quoi ! ce même Lépide
Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,

De nos derniers malheurs sacrilege artisan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran !

L É P I D E.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie ;
La mienne vous révere , & la vôtre s'oublie :
Quoi ! si savant dans l'art de lire au fond des cœurs ,
C'est vous qui des tyrans m'imputez les fureurs !
Ah ! de leur cruauté loin que je sois complice ,
Il n'est point de momens où mon cœur n'en gémissé.

C I C É R O N.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur ;
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance ,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence ,
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas ?
Si votre cœur est pur , vos mains ne le sont pas :
Le sang coule à vos yeux , vous n'osez le défendre ;
C'est vous qui le versez , en le laissant répandre :
D'Antoine & de César Collegue sans honneur ,
Lorsque vous en pourriez devenir la terreur ,
A peine vous osez disputer votre tête ,
Trop heureux , en fuyant , d'éviter la tempête :
Inutile tyran d'un Peuple malheureux ,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux ;
Et si c'est à régner que votre cœur aspire ,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire ;
Unissons nos efforts & notre désespoir ,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir :

Lorsque de Rome en feu les cris se font entendre ,
 Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre ?
 Ouvrez les yeux , Lépide , & revenez à vous :
 Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux .
 Devenons tour-à-tour Peres de la Patrie ,
 Et rendons aux Romains une nouvelle vie :
 Dussions-nous à la mort nous livrer sans succès ,
 Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais .

L É P I D E .

Pour le salut de Rome inutile espérance !
 Abandonnez aux Dieux le soin de sa défense ;
 Il n'est plus de Romains , ni de Loix , ni d'Etat ,
 C'est votre nom lui seul qui fait tout le Sénat ;
 Romain trop vertueux , dans ce malheur extrême ,
 Ne songez qu'à sauver votre fille & vous-même ;
 Tout l'Univers en vain s'intéresse à vos jours ,
 Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours ;
 Echauffé par les cris d'une femme inhumaine ,
 Que des fleuves de sang satisferoient à peine ,
 Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proscrits ,
 Et vous pouvez juger quel en fera le prix :
 Je crains qu'à vos dépens Octave ne se venge ,
 Et que de Lucius vous ne soyez l'échange ;
 Octave , qui poursuit l'oncle du Triumvir ,
 Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir ;
 Et l'on n'appaisera la haine de Fulvie ,
 Que de tout votre sang on ne l'ait affluvie ;
 Il est vrai que contr'eux Octave vous défend ,
 Mais de ses intérêts son amitié dépend ;

114 *LE TRIUMVIRAT,*

La seule ambition gouverna sa jeunesse ,
Et le gouvernera jusques dans sa vieillesse ;
Ainsi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain , si ce n'est aujourd'hui :
J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage ,
C'est sur ces bords heureux devenus mon partage ,
D'un pouvoir usurpé restes injurieux ,
Que je veux transporter Cicéron & mes Dieux :
Venez y partager l'Empire & ma fortune ,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

C I C É R O N .

Qu'entends-je ?

L É P I D E .

Et dans ces lieux quel est donc votre espoir ?

C I C É R O N .

J'y veux avec le mien remplir votre devoir ;
J'y veux faire moi seul , ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome , ou mourir avec Rome.
Vous croyez , je le vois , parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illustra point le nom ;
Mais je vous ferai voir que ma seule sagesse
Me fit sur ma douceur soupçonner de foiblesse.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité ,
Je laissai de Sylla triompher l'insolence ;
Le respect , sur César , m'imposa le silence ;
Et ce même César prouve que la douceur
Peut , ainsi que la gloire , habiter un grand cœur :

Quand par des soins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les désordres présens, ma mort, & mes revers
Vont me justifier aux yeux de l'Univers.

L É P I D E.

Et sur quoi voulez-vous que l'on vous justifie ?
Vivez pour illustrer encor plus votre vie ;
Je crains un désespoir. Ah ! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

C I C É R O N.

L'exemple de Caton seroit honteux à suivre ;
Plus le malheur est grand , plus il est grand de vivre.

L É P I D E.

Voilà les sentimens qu'a dû vous inspirer
Cette gloire où vous seul avez droit d'aspirer :
Mais laissez-moi le soin d'une tête si chere,
Daignez me confier & la fille & le pere ;
Que je puisse , en sauvant des jours si précieux ,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux :
Conservons au Sénat un ami si fidele ,
A Rome un Magistrat qui fut si digne d'elle ;
Dans notre exil commun venez me consoler ,
Voulez vous qu'à mes yeux je vous voye immoler ?
D'Octave prévenant redoutez les finesse ,
Mais craignez encor moins son art que ses promesses :
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

Partez ;

J'aurai moins à rougir de me donner un maître ,
 Que de suivre un ami si peu digne de l'être :
 Que César me soutienne ou me manque de foi ,
 Antoine , vous , & lui , tout est égal pour moi.
 Si le destin me garde une fin malheureuse ,
 La fuite ne pourroit que la rendre honteuse :
 Je n'ai connu qu'un bien , c'étoit la liberté ;
 Je l'ai perdu : grands Dieux , qui me l'avez ôté ,
 Que ne m'attachiez-vous une importune vie
 Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie.

L É P I D E.

Je ne vous presse plus ; mais , avant mon départ ,
 D'un secret important je veux vous faire part :
 Sextus , que l'on croyoit au rivage d'Ostie ,
 Est depuis quelque temps caché dans l'Italie ;
 Je soupçonne de plus qu'il pourroit être ici ,
 Gardez-vous d'embrasser ce dangereux parti :
 Celui des Conjurés seroit moins sûr encore ,
 Ce sont des assassins que l'Univers abhorre ;
 Et si jamais César peut découvrir Sextus ,
 Vous vous perdez tous deux ainsi que Métellus.

C I C É R O N.

Que m'importe Sextus , & que voulez-vous dire ?

L É P I D E.

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire ;

En vain vous prétendez , sous le nom d'un Gaulois ,
 Nous cacher un Guerrier connu par tant d'exploits :
 Cicéron , mon dessein n'est pas de vous surprendre ,
 Je fais tout , j'ai tout vu , cessez de vous défendre ;
 J'ai trop aimé Pompée , & trop connu ses fils ,
 Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris ;
 Je viens de l'entrevoir.

C I C É R O N.

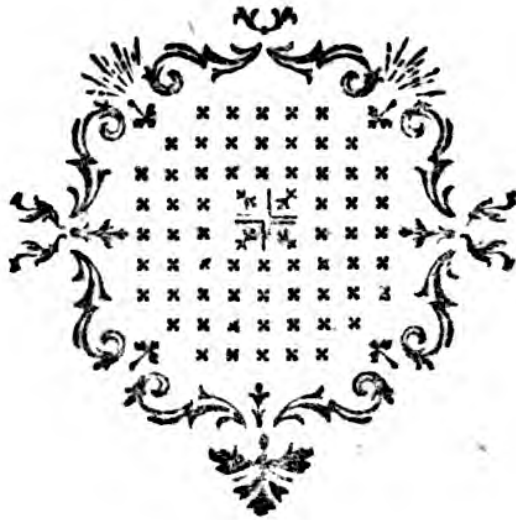
Eh bien ! si de son pere
 La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere ,
 Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous ,
 Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous.
 De ce nom si vanté ranimons la puissance ,
 Et d'un fils malheureux embrassez la défense ;
 Détruisons les tyrans & le Triumvirat ,
 Ou formons-en un autre appuyé du Sénat ;
 Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde
 Devenons les soutiens & les maîtres du monde ;
 Mais ne le soumettons à notre autorité ,
 Que pour donner aux loix toute leur liberté.

L É P I D E.

De ce rare projet j'admire la noblesse ;
 J'en conçois la grandeur , encor mieux la foiblesse :
 Je vois des Généraux qui n'auront pour soldats
 Que des Proscrits errants de climats en climats.
 Croyez-moi , Cicéron , votre unique espérance
 Est de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance :
 Fuyez avec Sextus , ou fuyez avec moi ;
 Choisissez l'un de nous , & comptez sur ma foi :

118 *LE TRIUMVIRAT,*

Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile ;
Pour la dernière fois , je vous offre un asyle ;
Adieu.



SCÈNE V.

CICÉRON, *seul.*

F O I B L E tyran , garde pour tes pareils
Ton amitié , tes soins , ta honte , & tes conseils ;
Lâche , plus digne encor de mépris que de haine.
Déjà le jour plus grand m'annonce que Mécène ,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix ,
Doit être dès long-temps rentré dans ce Palais.
Allons. Mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille ;
Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer :
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie ,
Ne connoit pas encor tout le cœur de Tullie ;
Non , ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cacheit à regret ;
Clodomir , devenu le fils du grand Pompée ,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée ;
Unissons-les , donnons à César un rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare ,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare ;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain ,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains , indomtable génie ,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie ,

120 **LE TRIUMVIRAT,**

Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

O U I , Mécène , je fais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime & l'innocence ,
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien ,
Que la haine est injuste & n'examine rien ;
Mais je fais encor mieux qu'une aveugle clémence ,
Loin d'arrêter le crime , en nourrit la licence ;
Plus on doit épargner les hommes vertueux ,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux .
Quel que soit mon courroux , il est si légitime ,
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime :
Le seul infortuné digne de mes regrets ,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets ,
C'est l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore ,
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore ,
Le divin Cicéron , dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces augustes lieux ;
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie ,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie ;

122 **LE TRIUMVIRAT;**

Tu l'as vu cette nuit , conçois-tu quelque espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir ?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense ,
Pour disposer le Peuple à plus d'obéissance ,
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César , pour rétablir l'État en décadence ,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance ;
Il sentit , & j'ai dû le sentir comme lui ,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul Maître aujourd'hui.

M É C E N E.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique ,
C'est de vous voir , Seigneur , sauver la République ,
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur ,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur ;
Sur tout autre projet il sera peu flexible ;
Cependant , à vos soins il m'a paru sensible :
Essayez d'engager ce fier Républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain ;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron , dès qu'il peut vous servir ou vous nuire ,
Ne vous laisse qu'un choix , le perdre ou le sauver ;
Le plus digne de vous est de le conserver :
Son amitié , son nom , ses conseils , sa prudence ,
Son crédit au Sénat , sur-tout son éloquence ,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

O C T A V E.

Rien n'est si dangereux , dans un État naissant ,

Que ces hommes de bien que le Public admire,
 Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,
 N'embrassent le parti des Autels ou des loix,
 Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCÈNE, CICÉRON

OCTAVE.

J'APPERÇOIS Cicéron ; laissez-nous seuls , Mécène.

SCENE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

QUE sa douleur me trouble & me cause de peine ?
 (*haut.*)

A votre nom célèbre on doit trop de respect,
 Pour croire que le mien vous puisse être suspect.
 Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre,
 Cicéron près de moi fait qu'il n'a rien à craindre.
 Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri,
 Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
 Et que vous me verrez ici sans répugnance.

C I C É R O N.

Comment avez-vous pu desirer ma présence ?
 César , en quel état vous offrez-vous à moi ?
 Ah ! ce n'est ni son fils , ni César que je voi ,
 Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance ,
 Et Rome n'en peut trop pleurer la différence :
 Malheureux ! pouvez-vous , sans l'inonder de pleurs ,
 Sur son sein déchiré déployer vos fureurs ?
 O César , ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître ;
 Brutus qui l'a versé , méritoit mieux d'en être :
 Le meurtre des vaincus ne souilloit point tes pas ;
 Ta valeur subjugoit , mais ne proscrivoit pas ;
 Si tu verfois du sang pour soutenir ta gloire ,
 De ta clémence en pleurs tu parois la victoire :
 Et vous , sans redouter l'exemple de sa mort ,
 Vous semblez n'envier que son funeste sort ;
 Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes ,
 Cruel ! vous ne songez qu'à parer des victimes,

O C T A V E.

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur ,
 Cicéron , modérez l'indiscrette rigueur.
 Mais , pour justifier un discours qui m'étonne ,
 Et que mon amitié cependant vous pardonne ,
 César , que vous venez de placer dans les cieus ,
 Et que , pour m'abaisser , vous égalez aux Dieux ,
 En quels lieux , répondez , a-t-il perdu la vie ?
 Fut-ce aux bords de la Seine , ou dans Alexandrie ?
 Est-ce aux champs de Pharsale , où , pour votre
 bonheur ,

La Victoire à genoux couronnoit sa valeur ?
 Non ; ce fut au Sénat , & dans le sein de Rome
 Que l'on osa trancher les jours de ce grand-homme ;
 Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
 De ceux dont la fureur lui déchira le flanc !
 Quel autre ai-je proscrit , Orateur téméraire ?
 Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre :
 Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier ,
 Je n'en connois aucun digne de l'expier :
 Du meurtre de César condamner la vengeance ,
 C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

C I C É R O N.

Un meurtre , quel qu'en soit le prétexte ou l'objet ,
 Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait ;
 Mais les Républicains ne se font pas un crime
 D'immoler un tyran même digne d'estime ;
 Ils ne regardent point leur tyran comme un Roi
 Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi ;
 Et , sans avoir pour lui les loix ni la naissance ,
 César osa des Rois s'arroger la puissance :
 Non que des Conjurés j'approuvé la fureur ;
 Je déteste leur crime , encor plus son vengeur ;
 Car vous multipliez à tel point les supplices ,
 A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices ,
 Qu'il semble que César renaisse chaque jour ,
 Et que chacun de nous l'assassine à son tour.
 Contre un peuple à genoux armer la tyrannie ;
 De l'Univers entier détruire l'harmonie ,
 Et de ses ennemis se défaire à son choix ;

Rendre le glaive seul l'interprete des loix ;
 Employer, pour venger le meurtre de son pere,
 Des flammes ou du fer l'odieux ministere ;
 Donner à ses Proscrits, pour juges, ses soldats ;
 Du neveu de César voilà les Magistrats.
 Qui vous a confié l'autorité suprême ?

OCTAVE.

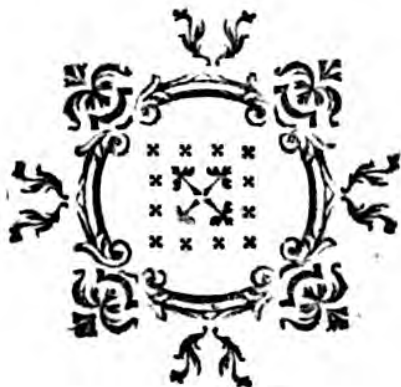
Le besoin de l'État, mon épée, & moi-même.
 Et de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui
 Interroger César, & César votre appui ?
 Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale,
 Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale :
 Dès que César n'est plus, & qu'il revit en moi,
 Qui, d'entre les Romains, doit me donner la loi ?
 Croyez-vous rétablir, par votre politique,
 D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique ?
 Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
 Qui s'est évanoui depuis Catilina.
 Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
 Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit paroître :
 Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir
 De remettre les loix dans leur premier pouvoir ;
 Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
 Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires,
 Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
 Vous subjugue à son tour, & triomphe des loix.
 Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
 Est de savoir se faire un heureux esclavage.
 La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion ;

Le nom de République , une autre illusion ,
 Dont il faut rejeter l'orgueilleuse chimere ,
 Source de trop de maux pour vous être encor chere.
 Qu'espérez vous enfin , quand tout est renversé ,
 Quand le Sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé ?
 Où sont vos Légions , pour soutenir la gloire
 De ce corps dont sans vous on perdrait la mémoire ?
 En vain vous prétendez affranchir les Romains
 Du joug qu'ils imposoient au reste des humains ;
 L'Univers nous demande une forme nouvelle ,
 Et Rome un Empereur qui commande avec elle ;
 Trop heureux les Romains , si , pour ce haut emploi ,
 Ils n'avoient désormais à redouter que moi !
 Mon Collègue insolent vous fait assez connoître
 Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître ,
 Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir ;
 Mais vous me choisirez , si vous savez choisir.
 Le cruel Triumvir demande votre tête ;
 Son crédit l'obtiendra , si le mien ne l'arrête :
 Un intérêt si cher doit nous concilier :
 Pour mieux détruire Antoine , il faut nous aller :
 Vos vertus , vos malheurs , mon amour pour Tullie ,
 Mon honneur , tout m'engage à vous sauver la vie.
 Vous fûtes autrefois mon premier protecteur ,
 Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur ,
 Je vous dois mes grandeurs , une amitié sincère :
 Aimez-moi , Cicéron , & devenez mon pere.

C I C É R O N.

Abdique , je t'adopte , & ma fille est à toi ,

Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie :
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle ;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modèle :
Rentre dans ton devoir, sois Romain ; à ce prix,
Tu deviendras bientôt son époux & mon fils ;
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux, quand tu voudras, me livrer à Fulvie,



SCENE IV.

OCTAVE, *seul.*

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, & d'un complot me le fait soupçonner ;
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace !
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.

SCENE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TANDIS que pour lui seul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup dispaçoit à mes yeux ;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié
Ne puisse triompher de votre inimitié ?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelque offense ?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame ,
Ils seroient peu troublés du courroux qui l'enflamme ,
Et vous jugeriez mieux des sentimens d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que fasse éclater votre pere ,
Pour ofer le haïr sa fille m'est trop chere :
Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour ,
C'est à lui que je dois l'objet de mon amour.
Ah ! loin de l'outrager , c'est Cicéron lui-même
Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime :
Plus il est malheureux , plus je m'attache à lui ,
Sur-tout , depuis qu'il n'a que moi seul pour appui ;
C'est pour lui conserver & les biens & la vie ,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie ;
Lorsque César enfin s'offre pour votre époux ,
Cicéron est encor plus injuste que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie ;
Mais avec vos pareils , malheur à qui s'allie.
A vous voir d'un hymen nous imposer la loi ,
On croiroit que César peut disposer de moi ;
Et qu'au mépris des loix , au défaut du divorce ,
Il peut , quand il voudra , m'obtenir par la force ;
Et qu'enfin , au-dessus d'un Citoyen Romain ,
Il veut de ses amours traiter en Souverain :
Encor , si vous aviez abdiqué la puissance ,
Ou plutôt d'un tyran abdiqué l'arrogance ,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelque espoir.

OCTAVE.

Si j'osois abdiquer le souverain pouvoir,
 Quel rang pourrois-je offrir désormais à Tullie ?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen , pere de la Patrie ,
 D'un Romain , qui ne fait briguer d'autres honneurs
 Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimeres Romaines ,
 Si de l'autorité j'abandonnois les rênes ,
 Pour regler ma fortune au gré de mon amour ,
 Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour ?

TULLIE.

Eh ! que peut m'importer que le cruel abdique ,
 Dès que nous n'avons plus ni loix , ni République ?
 Impérieux Amant , qui me parlez en Roi ,
 Savez-vous que Brutus est moins Romain que moi ?
 Réglez , si vous l'osez ; mais croyez que Tullie
 Saura bien se soustraire à votre tyrannie ;
 Si du fort des tyrans vous bravez les hasards ,
 Il naîtra des Brutus autant que des Césars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux silence
 Eût été plus séant que tant de violence.
 Je ne m'attendois pas qu'un si cruel mépris
 De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.

De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices ,
 Sans me plaindre de lui , ni de ses injustices ;
 Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé ,
 Dans ses emportemens il n'a rien ménagé ;
 Avec mes ennemis son cœur d'intelligence ,
 N'a jamais respiré que haine & que vengeance ;
 Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens ,
 Cicéron à me perdre encourageoit les miens ;
 Je viens d'en effuyer la plus sanglante injure ,
 Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure ;
 Et l'on m'outrage , moi ; je suis un inhumain
 Dont , sans crime , à son gré , l'on peut percer le sein ;
 Pourquoi ? parce qu'on veut arracher aux supplices
 Du meurtre de César l'auteur & les complices ,
 Et que le furieux qui lui perça le flanc ,
 S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
 César , qui jusqu'au Ciel vit élever sa gloire ,
 Immortel ornement du Temple de Mémoire ,
 César , indignement traîné dans le Sénat ,
 N'est point encor vengé d'un si noir attentat ;
 Et si je veux vous plaire , il faut que je l'oublie ,
 Que je laisse un champ libre au pere de Tullie ,
 Qui veut que de César les lâches meurtriers
 Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers ;
 Et que , sacrifiant à Brutus son idole ,
 J'aïlle de son poignard orner le Capitole.

T U L L I E.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis ,
 Cicéron à vos coups dût livrer ses amis ?

Que , de vos cruautés spectateur immobile ,
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquile ?

OCTAVE.

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui ;
Antoine , avec fureur soulevé contre lui ,
Me demande à grands cris le sang de votre pere :
Notre hymen peut sauver une tête si chere.
Quoique d'un Triumvir tout soit à redouter ,
A peine , sur ce point , on daigne m'écouter ;
Le péril , cependant , redouble , & le temps presse :
Au sort de Cicéron , Rome qui s'intéresse ,
Sans doute avec plaisir verroit notre union
Le terme spécieux de la proscription :
Devenez de la paix le lien & le gage ,
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant ,
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant ;
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me destine :
Si je m'en dépouillois , ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu , je crois , pour vous confondre ,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre :
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort ,
Que de me voir un jour unie à votre sort ;
Cependant , si César veut déposer l'Empire ,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire ;

Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix :
Mais, si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le Diadème :
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres Proscrits !

OCTAVE.

Ah ! c'en est trop ; songez , orgueilleuse Tullie ,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.



SCENE VI.

TULLIE, *seule.*

BARBARE, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne fais régner.
Dieux cruels, épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere!
O Romains ! que l'honneur de mériter ce nom,
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron !
Tout est perdu pour moi.



S C E N E V I I.

C L O D O M I R , T U L L I E.

C L O D O M I R.

JE vous cherchois, Madame :
 Quel trouble, à mon aspect, s'empare de votre ame ?
 Quoi ! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs !
 N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
 Les premiers n'ont que trop exercé ma constance :
 Ah, Tullie ! autrefois ma plus chère espérance,
 Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux ;
 L'heureux César va-t-il devenir votre époux ?

T U L L I E.

Eh ! plutôt au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre !
 Vous & moi nous serions peut-être moins à plaindre.
 Offrez à ma douleur de plus dignes objets :
 Accablé de ses maux, consumé de regrets,
 Mon père, avant sa mort, veut que notre hyménée
 Eclaire de ses feux cette horrible journée.
 Eh ! que lui servira d'unir des malheureux,
 Menacés comme lui du sort le plus affreux ?
 Quel temps a-t-on choisi pour me faire connoître
 Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être ?
 Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main ;
 Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin :

Lorsque j'ai désiré que vous fussiez Pompée,
Hélas ! qu'en ce souhait mon ame s'est trompée !
A peine mon amour voit combler ce desir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir :
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un mystère ?

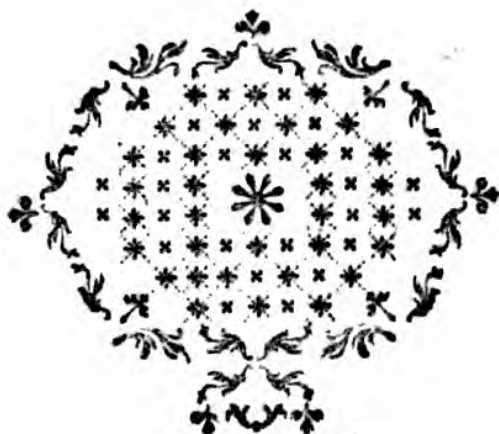
S E X T U S.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere ;
Je craignois de jeter dans un cœur généreux
Trop d'effroi , s'il avoit à trembler pour nous deux :
D'ailleurs , convenoit-il au fils du grand Pompée
De se montrer ici sans éclat, sans armée ?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome , & vainqueur des Césars.
Et que ne veut on pas quand l'amour est extrême ?
Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même ;
Sextus , sans votre amour , pouvoit-il être heureux ?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez ! depuis quand votre cœur intrépide
N'oppose-t-il au sort qu'un désespoir timide ?
Je viens de rassembler quelques soldats épars ,
Dispersés sous leurs Chefs autour de ces remparts ;
Vous les trouverez tous ardents à vous défendre :
Et si de la valeur le succès doit dépendre ,
J'espère que la mienne y pourra concourir ,
Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'est plus d'espérance,
Allons de la Sicile implorer l'assistance :
Ma flotte nous attend , je regne sur les eaux ;
Engageons votre pere à fuir sur mes vaisseaux :

138 *LE TRIUMVIRAT,*

Il est honteux pour lui de se laisser proscrire ;
Vous avez sur son cœur un souverain empire ,
Venez ; faisons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proscrire à son tour.
S'il veut m'accompagner , je répons de sa vie ,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

HÉRITIER des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer son char du globe de la Terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguste nom
Vous daignez allier celui de Cicéron !
Je ne vous ceindrai point le front d'un Diadème ;
Je n'ai plus de trésor que cet autre moi-même ;
O mon fils ! puisse-t il faire votre bonheur,
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur !
Et vous, unique bien que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puissez-vous n'hériter jamais de mes malheurs !
Je veux, avant ma mort, que ma main vous unisse ;
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice :
Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux :

Je ne veux plus vous voir dans une triste Ville
 Où les morts même ont peine à trouver un asyle.
 Approchez, mes enfans; venez, embrassez-moi;
 Jurez-vous dans mon sein une constante foi;
 De nos derniers adieux scellons une alliance
 Que nous desirions tous avec impatience.
 Que vois-je ? On se refuse à mes embrassemens.

T U L L I E.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens ?
 Quoi ! lorsqu'avec bonté votre amour nous assemble,
 Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble ?
 Et comment, sans frémir, pouvez-vous ordonner
 A Sextus, comme à moi, de vous abandonner ?
 Quel nouveau désespoir contre nous vous anime ?
 De nos soins mutuels nous feriez-vous un crime ?
 C'est vous-même, Seigneur, qui, dans ce triste jour,
 Me faites, malgré moi, douter de votre amour.
 Quoi ! ce pere, l'objet de toute ma tendresse,
 Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît sans cesse,
 Ce pere, qui sembloit ne vivre que pour moi,
 Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi !
 Quel transport imprévu de votre ame s'empare ?
 Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare ?
 La flotte de Sextus nous attend tous au port ;
 Faites-vous sur vous-même un généreux effort.
 C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie
 Du pere le plus tendre autrefois si chérie,
 Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux,
 De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.

Ma vie est dans vos mains , & ne tient qu'à la vôtre ;
 Daignez en ce moment nous suivre l'un & l'autre :
 Ce lieu n'est point encore entouré de soldats
 Qui puissent observer ou retenir vos pas ;
 Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre ;
 Mon pere , suivez-nous , puisque vous êtes libre ,
 Et que vous n'êtes pas au nombre des Proscrits.

C I C É R O N.

Ah ! c'est moins par respect pour moi , que par mépris.
 Ne pouvant m'effrayer , Antoine m'humilie.
 C'est pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie ;
 Si sa main m'eût proscrit , l'Univers auroit su
 Que parmi ces Héros du moins j'aurois vécu.
 Pour braver mes tyrans , je veux mourir dans Rome ;
 En implorant ses Dieux , c'est moi seul qu'elle nomme.
 Je ne priverai point de mes derniers soupirs
 Ce lieu , qui fut l'objet de mes premiers desirs.
 J'ai tant vécu pour moi , si peu pour ma Patrie ,
 Que je veux dans son sein du moins finir ma vie.
 Si je fuyois , César , qui me redoute encor ,
 A ses projets bientôt donneroit plus d'effor.

S E X T U S.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine ,
 César aime Tullie , & craint peu votre haine ;
 Dans ses murs malheureux Rome va succomber ,
 Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber ,
 Lorsqu'en lui conservant un ami si fidele ,
 Nous puyons espérer de renaître avec elle ?



142 **LE TRIUMVIRAT,**

N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés ;
La Sicile , Brutus , Rhodes , les Conjurés ?

C I C É R O N.

Qui ? moi , mon fils , que j'aïlle , errant dans la Sicile ,
Allumer le flambeau d'une guerre civile !

S E X T U S.

Eh ! comment pouvez-vous désormais l'éviter ?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la Terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre ;
Traversez l'Univers de l'un à l'autre bout ,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout ,
Enfans infortunés d'une Ville déserte ,
Qui ne peut plus sentir vos soins , ni votre perte ;
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs ?
Donnons-lui des secours plus brillans & plus sûrs.
Croyez-vous qu'il fera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable ,
Pour servir de risée au soldat furieux ,
Qui fera peu de cas d'un nom si glorieux ?
Rome n'est plus qu'un spectre , une ombre en Italie ,
Dont le corps tout entier est passé dans l'Asie ;
C'est-là que notre honneur nous appelle aujourd'hui ;
Rendons-nous à sa voix , & marchons avec lui.
Ce n'est pas le climat qui lui donna la vie ,
C'est le cœur du Romain qui forme sa Patrie.
Qui doit s'intéresser à Rome plus que moi ?

(*Il montre la Statue de Pompée renversée.*)

Voyez ces monumens de douleur & d'effroi ;

Ces marbres mutilés, dont le morne silence
 N'en demande pas moins de sang pour leur vengeance ;
 Il ne leur reste plus que le nom précieux
 D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux :
 Votre sort est écrit sous ce nom redoutable ,
 A tout mortel fameux exemple formidable ;
 Et , pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir.
 La honte suit toujours un lâche désespoir.
 Il vaut mieux se flatter d'un espoir téméraire ,
 Que de céder au sort , dès qu'il nous est contraire.
 Il faut du moins mourir les armes à la main ,
 Le seul genre de mort digne d'un vrai Romain.
 Mais , mourir pour mourir , n'est qu'une folle ivresse ,
 Triste enfant de l'orgueil , nourri par la paresse.
 Ranimez-vous, mon pere, & soyez plus jaloux
 De la haute vertu que j'admirois en vous.

C I C É R O N.

S'il est vrai que Sextus la respecte & l'admire ,
 Qu'il regle donc ses soins sur ceux qu'elle m'inspire.

S E X T U S.

C'est-à-dire , Seigneur , que , pour vous imiter ,
 Il faut mourir ensemble , & ne nous point quitter.

C I C É R O N.

Ah , Sextus ! quoi ! c'est vous qui voulez que je fuie ?
 Non , ne vous flattez pas que je passe en Asie ;
 Ni que , des Conjurés empruntant le secours ,
 De mes jours malheureux j'aie flétri le cours.

Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je suis prêt, pour contenter Tullie,
De sortir avec vous de ce triste Palais;
La nuit, à Tusculum, nous nous joindrons après;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez soin de vous rendre,
Avec quelques soldats, au Pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien;
Adieu. Mais, avant tout, je veux revoir Mécène.



SCENE

SCENE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

AH, Sextus ! notre fuite est encore incertaine ;
Mécène à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne seront point suivis.
On vient : éloignez-vous ; c'est César qui s'avance.

SEXTUS.

Il seroit dangereux d'éviter sa présence,
Le tyran nous a vus ; je me rendrois suspect,
Si je disparoissois à son premier aspect.
Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître ;
Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse être.



SCENE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

JE cherchois Cicéron ; je veux encor le voir ,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir.
Mais ! que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me disputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu ,
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître ,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître ;
Et sur-tout un Gaulois : qu'il retourne en son Camp ;
C'est parmi les soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance ,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance ?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi ;
Je ne relève ici que des Dieux & de moi.
Aux loix du grand César nous rendîmes hommage ;
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage :

Comme de la valeur il connoissoit le prix,
 Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
 Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
 Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je? Holà, Liéteurs.

TULLIE.

César, modere-toi.

Apprends que ce Guerrier est ici sur ma foi,
 Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître,
 Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
 Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
 Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu?
 S'il te faut des garants, je réponds de la sienne;
 Commence à nous donner des preuves de la tienne.
 Si de l'humanité tu méconnois la voix,
 Des Peuples alliés respecte au moins les droits.
 Sois humain, généreux; & cesse de proscrire,
 Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
 L'art de se faire aimer, & celui de régner,
 Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enseigner.
 Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
 Un Guerrier qui n'est point soumis à ta puissance;
 Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
 Et de mes ennemis me rendre la victime,
 Vous justifiez trop le courroux qui m'anime;

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux ,
 Qui veut ne relever que de vous & des Dieux ,
 Dans ses divers complots , plus ardent que vous-même ,
 Brave des Triumvirs l'autorité suprême ;
 Je fais qu'il a sauvé Messala , Métellus ,
 Lucilius , Pison , les fils de Lentulus :
 Mais , malgré son orgueil , je lui ferai connoître
 Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

S E X T U S.

En sauvant tes Proscrits , j'ai fait ce que j'ai dû ;
 Ton pere , en pareil cas , eût loué ma vertu.
 Toi-même , applaudissant à mes soins magnanimes ,
 Tu devrois me louer de t'épargner des crimes ,
 Et rougir , quand tu crois être au-dessus de moi ,
 Qu'un Gaulois , à tes yeux , soit plus Romain que toi.
 Viole nos traités , punis-moi d'aimer Rome ,
 Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

O C T A V E.

Téméraire Etranger , tu m'apprends mon devoir ;
 Et ta mort . . .

T U L L I E.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir ,
 De ce rival des Dieux interroge l'image ;
 (*Elle lui montre la Statue de César.*)
 Que la clémence au moins devienne ton partage ;
 Du grand nom de César si tu veux hériter ,
 Dans ses soins vertueux commence à l'imiter :

Epargne ce Guerrier , je demande sa vie ;
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie ,
Qui voulez de régner me donner des leçons ,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons ?
De la vertu , du moins , empruntez le langage :
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier ,
Qu'en vous abandonnant le soin de ce Guerrier ,
Que je crois en effet plus digne de clémence ,
Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(aux Liçeurs.)

Vous , suivez-moi.

SCENE IV.

SEXTUS , TULLIE.

TULLIE.

SEXTUS, qu'avez-vous fait ?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux , puisqu'il est sans effet.
Tout César n'est ici qu'un objet de colere ;
Héritier de l'ingrat qui détruisit mon pere ,

150 **LE TRIUMVIRAT ,**

Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux :
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence
Qu'il rende de ses jours grace à votre présence.

T U L L I E .

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous ;
Un amant méprisé ne fait point de jaloux :
Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance ?
Ah ! quand même à César on donneroit la mort ,
Son trépas seul peut-il relever votre sort ?
Tout vous promet ailleurs de hautes destinées ,
Qui , sans gloire , en ces lieux , se verroient terminées.
Fuyons , mon cher Sextus ; fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur ;
Fuyons , loin de tenter des efforts inutiles :
Tandis qu'en ce Palais on nous laisse tranquilles ,
Allons , sans plus tarder , rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécène , exempte de soupçon ,
Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zèle.
Je vois , sur son départ , que mon pere chancelle :
Courons le raffermir : Octave est violent ;
Pour nous perdre tous trois , il ne faut qu'un moment.

S E X T U S .

Ah ! ne redoutez rien ; je connois la prudence
De ce nouveau tyran peu sûr de sa puissance ;
Comme il me croit Gaulois , & qu'il a besoin d'eux ,
Il craint trop d'irriter ces peuples dangereux.

S C E N E V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

JUGEZ de ses frayeurs à l'objet qui s'avance ;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous ;
Ah ! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

S E X T U S.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie ;
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?

(à Philippe.)

Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, à part.

Quel trouble dans mon cœur élève sa présence !
O mes yeux, contemplez, voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.
Hélas ! si c'étoit lui . . . Mais puis-je méconnoître
Et les traits & la voix de mon auguste Maître ?
Quelle horreur en ces lieux regne de toutes parts !
Dieux ! quel spectacle affreux vient frapper mes regards !

152 **LE TRIUMVIRAT,**

(Il s'appuie sur les débris de la Statue de Pompée.)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave ,
Arrosez-vous des pleurs d'un malheureux Esclave ;
Ou plutôt, revivez , triste objet de mes vœux ,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

T U L L I E.

Que dit-il ? Et qu'est-ce qui l'arrête ?

S E X T U S.

Avance ; à m'immoler ta main est-elle prête ?
Que vois-je ? Quel mortel se présente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'est-il donc plus de vertu sous les
cieux ?

L'erreur qui me flattoit malgré moi se dissipe :
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe ?
Ce fidele affranchi du plus grand des mortels ,
Qui sembloit avec lui partager ses autels ,
Que ses derniers soupirs avoient couvert de gloire ;
Ce Philippe , autrefois si cher à ma mémoire ,
Qui fut de la vertu m'applanir les chemins ,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures , cœur ingrat ! Que de torrens de larmes
Il faudroit pour laver tes particides armes !
Va , comble tes forfaits : si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains ,
Viens , cruel , dans le mien , ennoblir ton épée ;
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

TRAGÉDIE. 153

PHILIPPE.

Ah, Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord ?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeler l'histoire de ma vie ;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre Eleve
Contre un infortuné s'indigne & se souleve ?
A-t-il pu soupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien ?

(*Il montre la Statue de Pompée.*)

Hélas ! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter sur ma fidélité,

154 *LE TRIUMVIRAT,*

Me prévint, & bientôt m'accorda son estime.
 On fait que ce tyran s'est fait une maxime
 D'attacher à son sort les hommes généreux
 Qui par quelques vertus se sont rendus fameux ;
 C'est ainsi que j'ai su gagner sa confiance :
 Mais, dans l'art de tromper imitant sa science,
 Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,
 Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
 Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidele
 Doit vous justifier son amour & son zele.
 Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois ;
 Votre noble fierté, les accens de la voix,
 Vos soins pour les Proscrits échappés vers Oslie,
 Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
 Alarment à tel point ce cœur né soupçonneux,
 Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux ;
 Et, sans bien pénétrer quelle est votre origine,
 Il veut que cette nuit ma main vous assassine,
 Sans croire cependant que vous soyez Sextus ;
 Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
 Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie,
 Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
 Les momens vous sont chers, & c'est fait de vos jours,
 Si de ceux du tyran je n'abrege le cours.
 Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre ;
 Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
 Rien n'est sacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

S E X T U S

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous :

Avant que d'éclater , tu pouvois l'entreprendre ;
Mais , instruit du projet , je dois te le défendre :
Je m'en ferois un crime , après l'avoir appris ,
Et l'on r'eût pardonné de l'avoir entrepris.

P H I L I P P E .

On ne peut trop louer un soin si magnanime :
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime.
Le destin n'a point mis des sentimens égaux
Dans l'ame de l'Esclave & celle du Héros.
Mon devoir le plus saint , c'est de sauver mon Maître :
Qui , d'Octave ou de vous , aujourd'hui le doit être ?
César ne fut jamais ni mon Dieu , ni mon Roi ;
Et le plus fier tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si , pour vous soutenir , une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune ,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein ,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin ;
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine ,
Ce n'est que le punir alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu ,
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse ;
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse :
Bientôt de toutes parts vous serez observé ;
Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

T U L L I E .

Rejetez les conseils que Philippe vous donne ;
Mais fuyons , puisqu'ainsi votre honneur nous l'or-
donne.

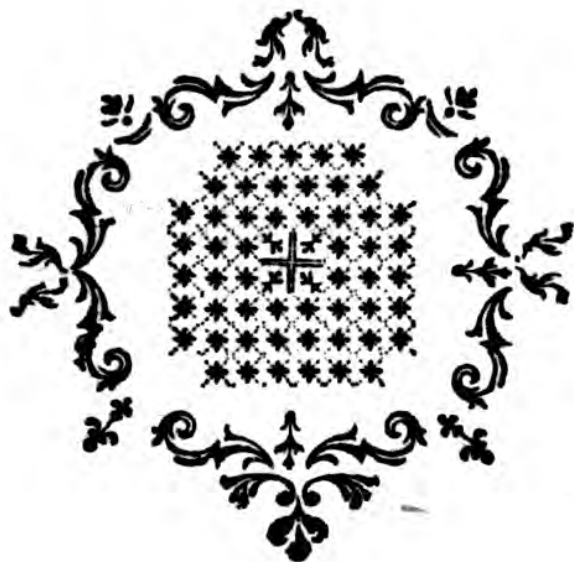
156 **LE TRIUMVIRAT,**

Allons trouver mon pere , & remettons aux Dieux
Le soin de nous sauver de ces funestes lieux.

P H I L I P P E.

Moi , je vais retrouver César : daignez attendre
Que je sois en état du moins de vous défendre ;
Vous verrez , si mon bras ne peut vous secourir ,
Que Philippe avec vous est digne de mourir.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

ORGUEILLEUX monumens d'une grandeur passée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée ;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux ;
En vain, de vos travaux célébraut la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire ;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris :
Déjà les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(*Il jette les yeux sur le Tableau des proscriptions,
& il y voit son nom.*)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue ?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis pros crit ; que mon ame est ravie !
Je renais, au moment qu'on m'arrache la vie.

158 *LE TRIUMVIRAT,*

Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône & de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere Patrie !
Eh! que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abreuvent du tien !
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourmens je serois mort tranquile ;
Je vivois pour toi seule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient.



SCÈNE II.

MÉCÈNE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'EN est fait , voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais , je l'espere en vain ; c'est le sage Mécène ,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene ,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCÈNE.

Malgré les soins divers dont vous étiez la proie ,
Je lis dans vos regards une secrete joie
Qui dissipe ma crainte & flatte mon espoir ;
César l'augmente encor , dès qu'il veut vous revoir.
Ah ! Cicéron , souffrez que je vous concilie :
Pour triompher d'Antoine , & pour braver Fulvie ,
Accordez votre fille aux soins officieux
D'un ami qui voudtoit pouvoir l'unir aux Dieux ;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austeres ,
Qu'en des temps moins cruels se prescrivoient nos peres.
Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité ,
Que l'on peut des tyrans tromper l'autorité :
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage ,
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage ;

160 *LE TRIUMVIRAT,*

Laissez le s'écouler , & nous donnez la paix ;
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits..

C I C É R O N.

César vous auroit-il chargé de la conclure ,
Rebuté d'outrager les Dieux & la Nature ?
Moins pressé de la soif de grossir ses trésors ,
Vous auroit-il promis de respecter les morts ;
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes ?
Ignorez-vous encor que des Édits nouveaux
Ordonnent de fouiller jusques dans les tombeaux ;
Que son avidité , par des loix inhumaines ,
Impose des tributs jusqu'aux Dames Romaines ?
Vous fait-il espérer que de notre union
L'instant sera la fin de la proscription ?

M É C E N E.

C'est pour vous que d'hier César l'a suspendue.

C I C É R O N.

Eh bien ! sur ce Tableau daignez jeter la vue :
(*Il lui montre le Tableau de la Proscription.*)
Pour mieux me distinguer , c'est mon funeste nom
Qui seul en fait le prix.

M É C E N E.

Dieux ! quelle trahison !
César auroit dicté cet arrêt sanguinaire !
Mais non , je reconnois la main du téméraire

Qui seul aura tracé cet horrible décret :
 Eh ! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait ?
 César , jusqu'à ce point , eût-il flétri sa gloire ?
 Si je l'en soupçonnois , ou si j'osois le croire ,
 Loin de tenter encor de le justifier ,
 Je serois le premier à le sacrifier :
 S'il est vrai que César ait voulu vous proscrire ,
 Sur ce même Tableau je vais me faire inscrire.
 Adieu ; si je ne puis vous sauver de ses coups ,
 Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

SCENE III.

CICÉRON , *seul.*

EH ! qu'importe à César que nous mourions en-
 semble ,
 Et qu'un même supplice aux Enfers nous rassemble !
 Que je plains ton erreur , aveugle Courtisan ,
 Si tu crois par ta mort attendrir un tyran !



SCÈNE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

JE le vois; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée :
Parlons; fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans !

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécène ?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine;
Mais, sur un autre point, César, écoute-moi;
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même;
Si, pour nous accabler de maux & de douleurs,
La Terre a ses tyrans, le Ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfans ?
Peut-on trop respecter ces êtres innocens ?
Hélas ! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne sont pas pour toi plus redoutables ;

Et cependant tu veux les priver de leurs biens ;
 César leur eût plutôt prodigué tous les siens.
 C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure ;
 Son fils , pour se venger , détruiroit la nature :
 Est-ce ainsi que tu veux succéder à César ,
 Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à son char ?
 Imite sa bonté ; crois-moi , fais-nous connoître
 Que tu peux l'égalér , le surpasser peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets
 Dont Rome a ressenti de si cruels effets ?
 Antoine est-il pour eux un Dieu plus favorable ?

CICÉRON.

Eh ! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable ,
 Dans l'ivresse , l'orgueil & le luxe allaité ,
 Monstre , que le Destin n'a que trop bien traité ,
 Et qui , pour ton malheur , nourri dans le carnage ,
 N'a , pour toute vertu , qu'une valeur sauvage ?
 César , dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux ,
 Qui d'Antoine ou de toi leur ressemble le mieux ?
 Le Ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure ,
 Respecte les faveurs que te fit la Nature :
 Que n'as-tu pas reçu de sa prodigue main ?
 Tous les dons d'un génie au-dessus de l'humain .
 Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome ,
 Te sied-t-il d'être Antoine , ou de n'être qu'un homme ?
 Sois César , sois un Dieu , tu le peux , tu le dois ;
 Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence ,
 Ni d'un sexe timide embrassé la défense ;
 Je souscris à tes soins , je veux , en ta faveur ,
 Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur ;
 Au sort des malheureux une ame si sensible
 Pour moi seul aujourd'hui sera-t-elle inflexible ?
 Je viens sur ta fierté faire un dernier effort :
 Qu'avec mon amitié la tienne soit d'accord.
 Je ne refuse rien lorsque ta voix m'implore ,
 Laisse-moi triompher du fiel qui te dévore ;
 Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps
 Pour des cœurs vertueux , j'ose dire aussi grands.

CICÉRON.

Octave , tu me fis admirer ton enfance :
 J'attendois encor plus de ton adolescence ;
 Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
 Sont sans foi , sans honneur , & sans affection :
 Occupés seulement de l'objet qui les guide ,
 Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide ;
 Prodiges de sermens , avares des effets ,
 Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
 La gloire d'un grand-homme est pour eux un supplice ,
 Et pour lui , tôt ou tard , devient un précipice.
 Je n'espère plus rien , & je crains encor moins.
 Garde pour tes amis tes bontés & tes soins ;
 Pour en être , il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déclire le bandeau d'une aveugle manie ,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir ,
Et rougis des discours que tu m'oses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colere ?
Qu'ai-je fait , qu'avant moi n'eût fait ici mon pere ?
N'obéissoit-on pas lorsque César vivoit ?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre , & je suis ton sujet.
Du bonheur des humains sage dépositaire ,
En faisant toujours bien , ne songe qu'à mieux faire ;
Sois clément , vertueux , & rétablis les loix ,
Je serai le premier à te donner ma voix.
Mais , tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triste Patrie ,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers ,
Et je les porterai jusques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurance ,
Des hommes & des temps pese les circonstances.
Mon pere n'eut jamais que sa gloire à venger ,
Ainsi César pouvoit pardonner sans danger ;
Pour un autre César il n'eut point à proscrire.
Qui , d'ailleurs , eût osé lui disputer l'Empire ?
Je ne suis entouré que de vils Sénateurs ,
Opprobres des humains , lâches perturbateurs ,
Que se fût immolé la justice ordinaire ,
Dont Brutus a voulu lui-même se défaire ,

Et que ce meurtrier n'a laissés dans ces lieux
 Que pour m'assassiner, ou me rendre odieux :
 Car de mes ennemis l'indigne politique
 Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
 Mais, en de vains discours c'est trop nous engager ;
 Je ne suis pas venu pour me faire juger.
 Pour la dernière fois je demande Tullie.

C I C É R O N.

Faut-il que jusques-là ta grandeur s'humilie ?
 D'un amour simulé laissons-là les attraits :
 Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
 Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
 Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme ;
 C'est la soif de régner, voilà ce que tu veux :
 Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
 Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie,
 Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,
 Que j'épouse à mon tour ta haine & ta fureur ;
 En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur,
 Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
 Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même ;
 Et qu'enfin, c'est moi seul qui dicte tes arrêts ;
 * Prétexte précieux pour m'immoler après.

* Prétexte spécieux de m'immoler après.

*Ce Vers est celui du Manuscrit de la Comédie
 Française.*

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une secrète envie ,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie ?
Imprudent Orateur , songe que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil.
S'il me faut , pour régner , l'appui d'une famille ,
Qu'ai-je besoin , dis-moi , de toi ni de ta fille ?
Ingrat , si tu jouis de la clarté du jour ,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour ;
Vois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu , César , je t'en rends grace.
Mais il ne s'agit pas du sort qui me menace .
Il s'agit des Romains. Pour la dernière fois ,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami si perfide ;
Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir , ce rival odieux ,
Qu'avec tant de secret tu caches en ces lieux ,
Injurieux objet d'une lâche tendresse ,
Est le seul où ton cœur aujourd'hui s'intéresse :
C'est l'amant de Tullie ; ose me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en justifier.
Pourquoi de ce rival te ferois-je un mystère ?
A-t-il trempé ses mains dans le sang de ton père ?

168 *LE TRIUMVIRAT,*

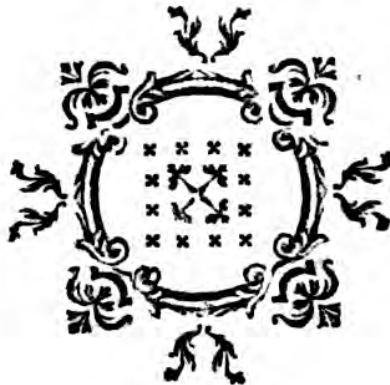
Ou , si c'est un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable tyran , détruis tous les humains :
C'est dans la cruauté que brille ton courage.

O C T A V E.

Ah ! c'est pousser trop loin le mépris & l'outrage.
Adieu , je t'abandonne à mon inimitié.

C I C É R O N.

Va , fuis ; je l'aime mieux encor que ta pitié ;
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.



SCENE

SCÈNE V.

CICÉRON, *seul.*

MAIS que sont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux ?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise ?
Ou Sextus auroit-t-il manqué son entreprise ?
Hélas ! De Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront en vain ;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore :
Eh ! puis-je désirer de les revoir encore ?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité ;
Et du moins je pourrai mourir en liberté



SCÈNE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE.

CICÉRON.

MAIS, je vois mes enfans ! Chers témoins de ma joie,
 C'est pour la partager que le ciel vous envoie.
 Le destin va bientôt terminer mes malheurs,
 Et mon sort est trop beau pour mériter des pleurs.
 Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton pere :
 Vois, lis sur ce tableau la fin de ma misere.
 Sextus, vous m'avez vu le front humilié
 Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié ;
 Je me plaignoïs à tort des mépris d'un barbare,
 Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, est-ce donc là ce destin glorieux,
 Qui doit être pour nous si grand, si précieux ?
 Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
 C'est mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
 Eh ! comment, sans rougir d'un si cruel transport,
 Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort ?
 Changerez-vous toujours d'avis & de conduite ?
 Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de suite.
 A peine vous formez un généreux dessein,
 Qu'à l'instant même il est banni de votre sein.

A l'amour paternel un faux honneur succede ,
 Et, plus le mal est grand , plus on fuit le remede.
 César ne vous a point encore abandonné :
 Si nous mourons , c'est vous qui l'aurez ordonné.
 Vous le savez , la mort n'a rien qui m'épouvante ;
 Des cœurs infortunés c'est la plus douce attente :
 Ce qui me fait gémir , c'est de voir votre cœur
 S'honorer d'un trépas qui n'est qu'un déshonneur.
 Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
 S'est armé pour défendre une si belle vie ,
 Si vous vous obstinez à rester en ces lieux ,
 Je saurai , malgré vous , m'immoler à vos yeux.

C I C É R O N.

Ah ! ma fille , étouffez ce transport téméraire.

S E X T U S.

Mon pere , il vous apprend ce que vous devez faire.
 Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux
 Des honneurs qu'un Esclave obtiendrait comme vous ?
 Quel misérable orgueil pour une ame Romaine !
 Ah ! loin de nous vanter une gloire si vaine ,
 Rougissez de vous voir proscriit sur ce tableau :
 C'est dans le Ciel qu'il faut inscrire un nom si beau.
 Des plus nobles Proscrits je viens d'armer l'élite ,
 C'est à mourir entr'eux que l'honneur nous invite ;
 Laissez-vous périr ces Guerriers généreux
 Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux ?
 Un Romain , tant qu'il veut , peut rétablir sa gloire ;
 C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.

H ij

Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours,
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours?

C I C É R O N.

Ah! je n'aspire point aux honneurs de la guerre;
Le Ciel ne m'a point fait pour désoler la Terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers:
Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma dernière heure?
Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut savoir mourir,
Et se rendre quand rien ne peut nous secourir.
A quoi me servira votre valeur suprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie est un héros au-dessus du trépas,
Qui viendra se lancer à travers les soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment osez-vous hasarder nos amis,
Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,
Les ferez-vous périr pour toute récompense?

S E X T U S.

Eh bien! si rien ne peut nous sauver de la mort,
Nous mourrons tous, du moins dignes d'un meilleur
fort.

C I C É R O N.

C'est parler en soldat, dont l'ardente manie
Méprise également & la mort & la vie.

Je suis pere , & je dois mieux penser qu'un amant
 Qui ne consulte plus que son emportement.
 On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste ,
 Faut-il imprudemment sacrifier le reste ?
 Mon sang appaisera la fureur des tyrans ;
 Ah ! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfans.
 Calmez les fiers transports de ce cœur indomtable ;
 Ma mort est désormais un mal inévitable.
 Ma fille , qui n'a plus d'autre soutien que vous ,
 Aura-t-elle à pleurer son pere & son époux ?
 Adieu , mon cher Sextus ; adieu , chere Tullie ;
 Pour m'aimer plus long-temps , conservez votre vie.
 On vient. Ah ! c'en est fait ; Dieux ! quel moment
 affreux !
 Hélas ! pour ma défense , ils se perdront tous deux.

SCENE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE,
 PHILIPPE.

PHILIPPE, *d* Sextus.

Vos amis assemblés sous diverses cohortes ,
 Pour vous accompagner , sont déjà loin des portes.

(*d* Tullie.)

Madame , en ce moment , daignez suivre ses pas.
 Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas :

Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere :
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.

(à Cicéron.)

Loin de vouloir, Seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

C I C É R O N.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, *seul.*

JE le connois enfin , ce rival trop heureux ,
Que , pour nous , son seul nom rendoit si dangereux ,
L'audacieux Sextus , que César , trop facile ,
Laisa vivre , ou plutôt régner dans la Sicile ,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger , peut-être , un poignard dans le sein :
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie ,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour-à-tour !
Un Peuple mutiné , l'ambition , l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois , Octave ,
Et dont , pour ton honneur , tu n'es que trop esclave ?
Regne , puisque tu veux soumettre l'Univers ;
Mais , en l'en accablant , partage moins ses fers.
Sextus , qui te bravoit , échappe à ta vengeance :
Avec une valeur égale à sa naissance ,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée ,
Sextus , par ses exploits , fait revivre Pompée :

176 **LE TRIUMVIRAT,**

Nous le verrons un jour disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux ;
* Mais je saurai bientôt prévenir son attente ;
Immolons à la fois Sextus & son amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains ,
Et de Rome son pere a repris les chemins ;
Bientôt Hérennius , qui devoit l'y conduire ,
De son sort , quel qu'il soit , aura soin de m'instruire.
Mais, Mécène paroît.

* Mais ma fureur saura prévenir son attente ,
Ou , du moins , pour jamais lui ravir son amante.

*Ces Vers se trouvent dans le Manuscrit de la
Comédie Française.*



SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

CHER ami, que mon cœur
 Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur !
 Philippe m'a trahi : cet Esclave infidèle ,
 Que je croyois si sûr & si rempli de zèle ,
 Par ses fausses vertus abusant mes esprits ,
 Etoit d'intelligence avec tous les Proscrits :
 C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite ;
 Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCÈNE.

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir :
 Qu'en trompant votre haine & votre fol espoir ;
 Et , d'ailleurs , devoit-il vous livrer son Eleve ?
 A ce nom si chéri déjà l'on se souleve.
 Si , par malheur , Sextus fût resté dans vos mains ,
 Vous eussiez contre vous armé tous les Romains.
 Mais , n'êtes-vous point las de tant de barbaries ,
 Et d'exercer ici l'empire des Furies ?

OCTAVE.

Qu'entends-je !

MÉCÈNE.

Les discours d'un ami vertueux ,
 Dont vous approuveriez le zèle impétueux ,

Si de quelque retour votre ame étoit capable ;
 Mais, aux cris comme aux pleurs, elle est impénétrable.
 Vous ne serez que trop entouré de flatteurs,
 Et que trop inspiré par de vils délateurs ;
 C'est l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
 Je ne puis plus vous voir sans répandre des larmes.
 L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
 C'est le même par qui je suis déshonoré ;
 Tandis que c'est lui seul qui détruit , persécute ,
 Aux pleurs qu'il fait verser c'est moi qui suis en bute.
 Vos soldats , rebutés de servir d'assassins ,
 M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
 * On diroit qu'en effet votre cœur sanguinaire
 Fait du sang des Mortels sa substance ordinaire ,
 Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens ;
 Car vous les croyez tous criminels ou méchans ;
 Et bientôt , à vos yeux , dans son sein déplorable ,
 Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable ,
 Que vous acheverez de combler de forfaits ;
 Mais , comme je suis las d'en supporter le faix ,
 Adieu.

* Poursuivez , achevez de mettre Rome en cendre ;
 Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre :
 Il faudroit à la fin partager vos forfaits ;
 Et , comme je suis las d'en supporter le faix ,
 Adieu.

*Ces Vers se trouvent dans le Manuscrit de la
 Comédie Française.*

OCTAVE.

Quoi ! c'est ainsi que Mécène me quitte ?
 D'où peut naître , dis-moi , le transport qui t'agite ?
 Ah ! loin de redoubler mon trouble & ma terreur ,
 De l'état où je suis adoucis la rigueur.
 Tu fais que , dès hier , j'ai cessé de proscrire.
 Antoine , qui jouit avec moi de l'Empire ,
 Pour me perdre d'honneur , par ses détours secrets ,
 Fait passer sous mon nom ses horribles décrets.

MÉCÈNE.

* Est-ce à vous de ramper sous les loix d'un infâme
 Asservi lâchement aux fureurs d'une femme ?
 Triumvir comme lui , libre de tout oser ,
 Au plus cruel trépas il falloit s'exposer ,
 Et laver dans son sang une pareille injure :
 Un affront vit toujours sur le front qui l'endure ;
 Qui ne s'en venge pas est fait pour le souffrir.
 On croiroit , à vous voir tour-à-tour vous flétrir
 Par l'odieux trafic des plus illustres têtes ,
 Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.

* Ah ! César , qui se plaint d'un Colleague perfide ,
 Du sang du malheureux est-il donc moins avide ?
 Est-il quelque douleur qui vous puisse attendrir ?
 On croiroit , à vous voir l'un l'autre vous flétrir
 Par l'odieux trafic . . . &c.

*Ces Vers se trouvent dans le Manuscrit de la
 Comédie Française.*

120 *LE TRIUMVIRAT,*

Il abandonne un Oncle ; & vous , un Protecteur ,
Dont vous avez long-temps recherché la faveur ,
A qui seul vous devez votre grandeur suprême ,
Et qu'il falloit sauver aux dépens de vous-même.

O C T A V E.

Cesse de m'effrayer ; & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

M É C E N E.

Ingrat , qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il existoit un homme
Qui fit par ses vertus les délices de Rome ,
Mémorable à jamais par ses talens divers ,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers ;
Il n'est plus. . . Son salut vous eût couvert de gloire ,
Et de vos cruautés effacé la mémoire :
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom ?
Ah ! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

O C T A V E.

Qui ? moi ! J'aurois livré ce mortel admirable !
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable ?

M É C E N E.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang & de fureur votre cœur enivré ,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes ,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah ! Mécène , un moment du moins écoute-moi :
Je ne veux , entre nous , d'autre juge que toi.
Moi-même , pour sauver le pere de Tullie ,
J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie ,
Et chargé de ce soin Léna , Salvidius ,
Soutenus par Philippe & par Hérennius ;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire ,
Sans prévoir que , peut-être , on pouvoit les séduire :
Comment s'en défier , & sur-tout de Léna ,
Tribun , que j'ai reçu de la main d'Agrippa ?
D'ailleurs , à Cicéron Léna devoit la vie.

M É C È N E.

C'est à son défenseur , lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu , sans s'ébranler ,
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler :
» C'est toi , Léna ; (dit-il ,) que rien ne te retienne :
» J'ai défendu ta vie , arrache-moi la mienne :
» Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours ,
» Puisque des miens c'est toi qui dois trancher le
cours ».

A ces mots , Cicéron lui présente la tête ,
En s'écriant , » Léna , frappe , la voilà prête ».
Léna , tandis que l'air retentissoit de cris ,
L'abat , court chez Fulvie en demander le prix :
Un objet si touchant , loin d'attendrir son ame ,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme ;
Les yeux étincelans de rage & de fureur ,
Elle embrasse Léna , sans honte & sans pudeur ;

182 *LE TRIUMVIRAT,*

Saisit avec transport cette tête divine ,
Qui semble avec les Dieux disputer d'origine ,
En arrache Epargnez à ma vive douleur
La suite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus , du feu de son génie
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie ;
Fulvie a déchiré de ses indignes mains
Cet objet précieux , l'oracle des humains :
Mais on ne m'a point dit , après ce coup funeste ,
Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

O C T A V E.

Eh bien ! sur Cicéron suis je justifié ?

M É C È N E.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié ,
Que de sa mort , du moins , la plus haute vengeance
De César soupçonné fasse voir l'innocence.

O C T A V E.

Si je m'en vengerai ? Quoi ! tu peux en douter ?
Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter ;
Ma haine désormais ne peut être assoupie ,
Qu'en noyant dans son sang l'exécrable Fulvie.
Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison ;
C'est Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor , va me chercher sa fille ;
Je veux de ce grand-homme adopter la famille.
De tes cris , de tes pleurs tu m'as importuné ,
Rends-moi de Cicéron le reste infortuné :

Pardonne à mon dépit une fatale feinte
 Qui porte à ma tendresse une si rude atteinte ;
 En croyant l'effrayer , hélas ! je l'ai perdu :
 Par pitié , rends sa fille à mon cœur éperdu ;
 Je ne me connois plus , que mon sort t'attendrifie.

M É C È N E.

C'est vouloir de vos maux accroître le supplice.
 Eh ! comment osez-vous souhaiter de la voir ?
 Pourrez-vous soutenir ses pleurs , son désespoir ?
 Peignez-vous les tourmens où Tullie est en proie.

O C T A V E.

Ah ! n'importe , Mécène , il faut que je la voie.

M É C È N E.

Il est vrai que Tullie est rentrée en ces lieux ,
 Et j'ai cru qu'il falloit la soustraire à vos yeux :
 Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre ,
 (De son juste courroux que ne doit-on pas craindre ?)
 J'ai pris soin seulement qu'en ces momens affreux ,
 On ne l'instruisît point de son sort rigoureux.
 N'allez point irriter une ame impérieuse ,
 Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuse ;
 Quels efforts aujourd'hui n'a point tenté son bras ,
 Pour Sextus , entraîné par ses propres soldats ?
 La dignité des mœurs , la vertu la plus pure ,
 Ne sont pas les seuls dons que lui fit la Nature :
 Tullie en a reçu la valeur de Sextus ,
 Les charmes de son sexe & le cœur d'un Brutus.
 Et vous la renverrez , si vous daignez m'en croire :
 Tant d'amour convient-il avec autant de gloire ?

184 **LE TRIUMVIRAT;**

Qu'espérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant ?
Faites-en à Sextus un généreux présent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine
C'en est fait , j'y consens , renvoyons-la , Mécène ;
Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux . . .

SCENE III & DERNIERE.

TULLIE, OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

JE la vois... Juste Ciel ! . . . Cachons-nous à ses yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous , César ? je suis vaincue ,
Les soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue :
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas ! dans mes malheurs où trouver un appui ?
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie ,
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie.
Loin de vous refuser à mes tristes regards ,
Faites revivre en vous la bonté des Césars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace .

(Elle lui montre la Statue de César.)

Au nom de ce héros , daignez me faire grace.

Ah ! Seigneur , par pitié , rendez-moi Cicéron ;

Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.

En des temps plus heureux votre haine endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une ame ,
Elle ne fait que trop éterniser la flamme ;
Et , malgré le mépris dont vous payez mes vœux ,
J'oublie , en vous voyant , que je suis malheureux ;
Et j'ose me flatter que , moins préoccupée ,
Vous eussiez respecté César devant Pompée :
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal ;
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah ! César est-il temps de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron ,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon ;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre ,
Son austère vertu ne laisse rien à craindre ;
A-t-il des conjurés emprunté le secours ,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ?
Il a toujours gardé le plus profond silence ;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance ,
Puisque vous-même avez ordonné son départ :
Philippe étoit d'ailleurs chargé , de votre part ,
Avec Hérennius , du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et, pour le soutenir, corrompu mes soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire?
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un Empire.
L'a-t-on vu contre vous soulever les esprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eût recouvré la puissance usurpée,
S'il se fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah! du sort de Sextus ne soyez point jaloux;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous:
Son Maître infortuné, qui n'a plus d'autre asyle,
Va sans doute avec lui regagner la Sicile,
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il est digne de vous par ses nobles travaux.
César, vous ignorez qu'une main meurtrière
Vous auroit, sans Sextus, privé de la lumière:
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui:
Pour l'en récompenser, permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer sa misère;
Prenez, en leur faveur, des sentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus est-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah ! César , vos détours sont trop injurieux.
Plus sincère que vous , je m'expliquerai mieux.
De Sextus , il est vrai , je dois être l'épouse :
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouse ,
J'avouerai , sans rougir , que nous avons tous deux ,
Malgré tant de malheurs , brûlé des mêmes feux :
Mais , quel que soit l'amour qu'il inspire à Tullie ,
Si vous m'aimez encor , je vous le sacrifie.
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux :
Parlez , me voilà prête à contenter vos vœux :
Un si grand sacrifice est le prix de mon père ;
Rendez à ma douleur une tête si chère ,
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécène , en attendant , prenez soin de Tullie.
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non , César , demeurez . . . Mais , quel objet nouveau
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau ?
Hélas ! je reconnois la céleste tribune
Que mon père occupoit avant son infortune ;
C'est de-là que , rempli d'un feu toujours divin ,
Il sembloit prononcer les arrêts du Destin . . .
Plus j'ose l'observer , plus ma frayeur augmente.
Mécène . . . la Tribune . . . elle est toute sanglante.

188 LE TRIUMVIRAT, &c.

Ce voile, encor fumant, cache quelque forfait.
N'importe, je veux voir.

(Elle monte à la Tribune, & leve le voile.)

Dieux ! quel affreux objet !
La tête de mon pere ! . . Ah ! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable ?

O C T A V E.

L'horreur qui me saisit à ce terrible aspect
Pourroit justifier l'homme le plus suspect.
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

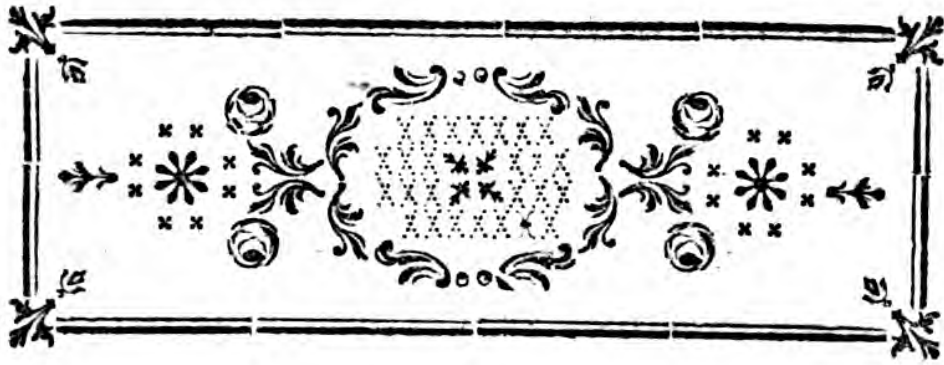
T U L L I E.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort & pour vous & pour moi.
Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,
(Elle se tue.)

Tourne les yeux, voilà ta dernière victime.

F I N.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.



*Monsieur DE CRÉBILLON ayant
été élu , par Messieurs de l'Académie
Françoise , à la place de M. DE LA
FAYE , y prit séance le Jeudi 27
Septembre 1731 , & prononça le
Remerciement qui suit.*

R E M E R C I E M E N T .

MUSE , voici le jour si long-temps attendu ,
Jour , dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore ;
Jour heureux , qui pour nous ne luroit pas encore ,
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.
Muse , vous le voyez , une Troupe immortelle
Daigne vous partager ses honneurs , ses emplois.
Parlez ; & , s'il se peut , justifiez son choix :
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'Elle.

Apollon , c'est ici que tu dois m'avouer ,
 Puisque ma voix t'appelle au Temple de Mémoire.
 Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire :
 Ce sont tes favoris que je voudrois louer.
 Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.
 Ferois-je , pour chanter , des efforts superflus ?
 Dieu des Vers , aux rayons dont brillent tes Élus ,
 Souffre , pour un moment , que mon feu se rallume :
 J'éles vois tout couverts de ces rayons divins :
 Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta Lyre :
 Ma Muse , un jour de gloire est un jour de délire ;
 Sers mon audace , & prends la Lyre dans leurs mains.

Téméraire , arrêtez , & respectez Minerve :
 Elle a , comme Apollon , ses Autels en ces lieux.
 La Raison y préside , & son front sérieux
 Se ridoit aux traits d'une indiscrete verve.
 Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts.
 Puisque du moindre excès sa dignité s'offense ,
 Muse , ne célébrons que ma reconnoissance :
 La Raison elle-même avouera nos transports.

Mais , quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne ?
 Sommes-nous sur l'Olympe , ou dans le champ de
 Mars ?

Quel

Quel charme vient d'unir , sous mêmes étendards ,
Les Enfans des neuf Sœurs aux Enfans de Bellone ?
Pourpre , Mitres & Croix , Mars , Neptune & Thémis ,
Tout se confond ici , s'allie & s'humanise.
Sans orgueil avec moi le Héros fraternise ;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'Amis.

Ame de Richelieu , contemple ton ouvrage ,
Qui doit , ainsi que toi , percer la nuit des Temps ,
Ces illustres Mortels , sans cesse renaissans ,
Comme pour t'assurer un éternel hommage
Dans l'art de gouverner moins Ministre que Roi ,
L'Univers en tremblant adora ton génie :
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie ;
Tu soumets l'avenir , & regnes après toi.

Cependant il n'est plus , ce mortel si célèbre ,
Qui fit trembler Thétis & le fier Dieu de l'Ebre.
Quelle éclipse pour vous ! Et quel astre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau ?
Mais en Sujets la France aussi riche que Rome ,
En même temps regrette & produit un grand homme.
Armand vous laissoit-il l'espoir d'un successeur ?
Il apparut , cueillit ce sublime héritage :

Et sur Armand , Segulier eut même un avantage ;
Du plus grand des Mortels il fut le précurseur.

LOUIS , ô nom chéri ! Souverain adorable ,
Des caprices du Sort exemple mémorable ,
A tes Mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.
Vous , qui l'avez suivi de victoire en victoire ,
A la fois Compagnons & témoins de sa gloire ,
Qui de tout votre sang fûtes la consacrer ;
Guerriers , qui mieux que vous pourroit la célébrer ?
Quel Roi mérita mieux une auguste louange ?
De dons & de vertus quel précieux mélange !
C'étoit , après les Dieux , l'ame de l'Univers.
Roi , grand par ses exploits , plus grand par ses revers ,
La mort termine en vain son illustre carrière :
Ce demi-Dieu mortel ressemble à la lumière ,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit ,
Et semble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France , console toi : LOUIS vient de naître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être ?
Digne Trône d'un Roi fameux par ses travaux ,
On diroit que le ciel te doive des Héros ;
Que le Sang des Bourbons , tige heureuse & féconde ,

Doive, dans chaque enfant, donner un Maître au
Monde.

François, loin de gémir sous d'odieuses loix,
Vous retrouvez toujours vos peres dans vos Rois.
Votre bonheur constant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus :
Juste, élément, pieux, son austere jeunesse
Semble déjà dicter les loix de sa vieillesse.

Un Ministre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui fait, du bien public sage dépositaire,
Ufer en Citoyen du pouvoir arbitraire :
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix,
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.
LOUIS, c'est mériter l'Empire de la Terre,
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
LA FAYE : & que crains-tu ? C'est ici ton séjour :
Viens t'y montrer paré de ces graces naïves,
Qu'Apollon dans tes Vers semble tenir captives :
De ton génie heureux prête-moi la douceur.

Viens-toi-même établir ton foible Successeur.
De combien d'agrémens ta raison fut ornée !
Sur quels objets encor parut-elle bornée ?
Le goût du vrai , du beau , Censeur ingénieux ,
Qui , sans humilier , montrait à faire mieux ;
Le Sel Athénien , l'Urbanité Romaine ;
Tour à tour Lélius , Malherbe , ou La Fontaine ;
Aimable paresseux , plongé dans le loisir ,
Quel n'eût-il pas été ? Mais sa Muse volage ,
Parmi tant de talens qui n'avoit qu'à choisir ,
Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous ! Quelle honte pour moi !
Apollon , je me tais ; j'espérois mieux de toi :
Il faut plus de grandeur quand l'audace est extrême.
Sur ta foi , j'ai suivi mon orgueilleux projet.
Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet ;
Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même.



E L O G E
DE M. LE MARÉCHAL
DE VILLARS,

*Prononcé dans l'Académie Française,
le 9 Décembre 1734.*

IL n'est plus ce Guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortalisé la prudence & les armes :
Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,
Elevé-lui, du moins, un Tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préside au Temple de Mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais consacré,
Nom fameux & toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos Chants ont redit de ta gloire,
LOUIS, descends des Cieux, paroïs sur ces Autels
Que la Terre a dressés au plus grand des Mortels;
Ce fut toi : viens placer, dans ce Temple où tu regnes,
Un Guerrier qui souvent eut part à tes exploits,
Qui par tant de travaux justifia ton choix,
Et qui fut d'un seul coup relever nos Enseignes.

Dans ces temps où ton Peuple osa trembler pour toi ,
Ces jours marqués de sang , où le Sort infidèle
Eprouvoit ton grand cœur pour en faire un modèle ,
Ce Guerrier seul fléchit les destins de son Roi ,
Les força de rentrer dans cette obéissance
Qui les tint si long-temps soumis à ta puissance.
Il ne lui restoit plus , après tant de hauts faits ,
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre ,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la Paix ,
De cette même main dont il lançoit la foudre.
Capitaine , Ministre , & Soldat tour-à-tour ;
Dévouant à son Roi tous les temps de sa vie ;
L'État , le Cabinet , les Champs de Mars , la Cour ,
Partagerent son cœur , sans laisser son génie.
Quels périls pour LOUIS n'a-t-il pas affrontés !
Combien , pour nous venger , en a-t-il surmontés !
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs ,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même ,
N'étoient pour ce Héros que de foibles éclairs.
On eût dit , à le voir poursuivre la Victoire ,
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire.
LOUIS , à ce portait , tu reconnois VILLARS ,
Cet Eleve , ou plutôt ce fier rival de Mars ,

Et peut-être le tien : son ame généreuse ,
 (Quoiqu'il n'eût que toi seul pour but de ses travaux ,)
 De toutes les vertus étoit ambitieuse ;
 Et les tiennes , sans doute , ont formé ce Héros.
 Fridelingue , Denain , Batailles mémorables ,
 Quels succès glorieux m'offrez-vous à chanter !
 Vous-mêmes , lieux cruels , mais pour nous hono-
 rables ,
 Où la mort sur ses jours osa presque attenter ,
 Les lauriers de VILLARS sur vos Champs redoutables
 N'ont-ils aucun éclat que nous puissions vanter ?
 Cependant , quels Exploits viendroient se présenter
 Au seul ressouvenir de ces Temps déplorables !
 Déjà tous nos honneurs étoient évanouis ;
 L'État sur son déclin , défaite sur défaite ;
 (C'étoit alors le temps des revers de LOUIS ;)
 Nos soldats accablés de honte & de disette ,
 De désespoir , peut être , autant que de langueur ,
 Hommes quant aux besoins , François pour la valeur :
 Leur Chef , d'un seul coup-d'œil , réveille leur audace ,
 Tous s'offrent en Héros au coup qui le menace ;
 Et VILLARS , qui bravoit la mort & le destin ,
 Appelle , tout sanglant , l'Ennemi vers Denain.
 C'est-là que ce Vengeur de la Seine & de l'Ebre

Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu,
 Que pour rendre à Denain sa valeur plus célèbre,
 Et qu'un foudre de moins, EUGÈNE étoit vaincu.
 Ainsi, de nos destins fixant la violence,
 VILLARS humilia de superbes Vainqueurs,
 Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
 Vengea son Roi, soi-même, & rétablit la France.
 Tel, & plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
 Non pas jeune, & tenté d'une fortune illustre ;
 (Au comble des honneurs il étoit parvenu :)
 C'étoit VILLARS, bravant son dix-septième lustre ;
 Le premier des François, fortuné, glorieux,
 Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
 Borner tous ses devoirs aux conseils précieux *
 D'un Chef dont les travaux ont formé la sagesse.
 Et quelle gloire encor pouvoit flatter VILLARS,
 Ou relever l'éclat d'une si belle vie ?
 Mais VILLARS étoit né pour servir sa Patrie,
 Et pour trouver la mort dans les Champs des Césars.
 Guerriers, qui pour LOUIS signalez votre zèle,
 VILLARS n'aima jamais que l'État & son Roi.

* M. le Maréchal DE VILLARS étoit Chef du Conseil de Guerre.

Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi :
 Ne perdez point de vue un si parfait modele.
 Quel Roi plus digne encor de régner sur vos cœurs
 Doit exciter en vous la généreuse envie
 D'armer, pour le servir, ces bras toujours vainqueurs,
 Dont l'effort fit trembler le Rhin & l'Italie ?
 Du siecle de LOUIS heureux restaurateur,
 LOUIS, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphere,
 Avec tous les rayons de son prédécesseur,
 Et toutes les vertus de son auguste pere.
 Equitable vengeur d'un téméraire affront
 Que n'a point du souffrir l'honneur du Diadème,
 La Justice du Ciel semble ceindre elle-même
 Les lauriers destinés à couronner son front.
 Il est d'autres bienfaits, & qu'un bon Roi préfere
 A toutes les faveurs qu'il tient des Immortels ;
 C'est un Sujet doué des dons du Ministère,
 Qui partage avec lui ses devoirs paternels ;
 Un Ministre éclairé, qui, clément & sévere,
 Soutienne également le Trône & les Autels,
 Qui soit tel que FLEURY, dont les soins éternels
 Nous représentent moins un Ministre qu'un pere.
 Regne heureux & brillant ! Tu nous rends à la fois
 Nos plus vaillans Guerriers, nos plus sages Ministres ;

Tu nous rends avec eux le plus grand de nos Rois. •
 France, tu ne crains plus d'événemens sinistres.
 Du plus hardi Soldat rivaux & compagnons,
 Deux Soldats adoptés par le Dieu de la Thrace,
 Héritiers des vertus & du sang des Bourbons,
 Signalent à l'envi leur zele & leur audace.
 Le Vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
 CONDÉ, qui pour le nom, la gloire & les honneurs,
 N'eut au-dessus de lui que les Dieux & son Maître,
 L'intrépide CONDÉ vient encor de renaître.
 Vous, qui, formé d'un sang & si noble & si beau,
 Joignez à sa splendeur la valeur la plus fiere,
 Qui, d'un sentier pour vous étranger & nouveau,
 Trouvez, du premier pas, la route familiere,
 CLERMONT, tous vos aïeux, héros dès le berceau,
 N'ont pas plus dignement commencé leur carrière:
 Poursuivez; votre cœur est fait pour les hafards.
 Qu'avec vous & CONTI, déjà plus redoutables,
 Nos Guerriers, sur vos pas, soient toujours indomtables.
 Vous devez cette gloire aux mânes de VILLARS,
 Ce Héros, qui, pliant sous le faix des années,
 Eût cru voir au mépris les fiennes condamnées,
 Et que de ses lauriers il eût flétri l'éclat,
 Si son dernier soupir n'eût été pour l'État.

*Cinquante ans après la réception de
M. DE FONTENELLE, l'Académie
Françoise ayant jugé à propos de
célébrer une époque si rare, & de
donner des marques particulieres de
son estime à cet illustre Académicien,
le nomma Directeur par acclamation,
& M. DE CRÉBILLON lui adressa
ces Vers le jour de la séance publique
du 25 Août 1741.*

T O I *, qui sus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin, qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomene & du sacré Vallon,
Parois, nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous ;

* Le grand Corneille.

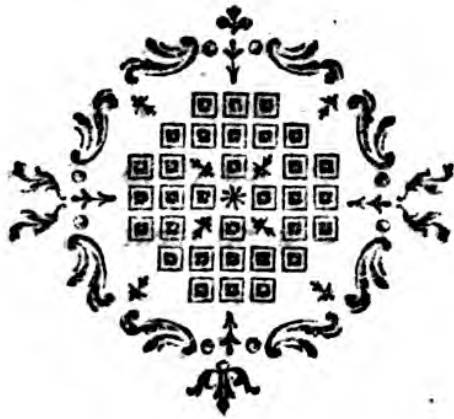
Viens voir un héritier digne de ta mémoire ,
Une seconde fois renaître parmi nous.

LOUIS , ton regne fut le regne des merveilles ,
L'Univers est encor rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'ainé des Corneilles ,
Font voir que tu fus grand , jusques dans tes Sujets.
Si ton auguste Fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses loix ce mortel si fameux ,
Il a , dans ses neveux , un Sujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor , ses écrits exciterent l'envie ,
Mais il en triompha par leur sublimité :
A peine il vit briller l'aurore de sa vie ,
Qu'il vous parut déjà dans sa maturité.
S'il cueillit , en Nestor , les fruits de sa jeunesse ,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talens ;
L'âge , qui détruit tout , rajeunit sa vieillesse ;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion * , qui prétend nous servir de modele ,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux ;
Le Germain , que Leibnitz compte peu de rivaux ;
Et nous , que l'Univers n'aura qu'un FONTENELLE.

* L'Angleterre.

Prodigue en sa faveur , le Ciel n'a point borné
Les présens qu'il lui fit , au seul don du génie ;
Minerve l'instruisit , & son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom ,
Modeste , retenu , simple , même timide ,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison ,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor ,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne ,
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor ,
Parez-la des lauriers que votre main moissonne.
C'est ici le séjour de l'immortalité :
En vain mille ennemis attaquent votre gloire ,
Ces auteurs ténébreux passeront l'onde noire ,
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers , la noirceur , l'impudence ,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur ,
Les talens , le génie , & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des Mortels ,
N'est pas , quoique constant , le seul qui vous anime ;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime ,
Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.

Daignez donc soutenir le zele qui m'inspire ;
Pour chanter FONTENELLE , il faut plus d'une voix :
Ranimez les accens d'un vieux chantre aux abois ,
Ou du moins un moment prêtez moi votre lyre.
Assidu parmi vous , dix lustres de travaux
Ont déjà signalé sa brillante carrière ;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumiere :
Condamnez FONTENELLE à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel en ses routes profondes ,
Destin , accorde-lui des jours sains & nombreux ;
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes ,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.



COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT
DE SA SANTÉ.

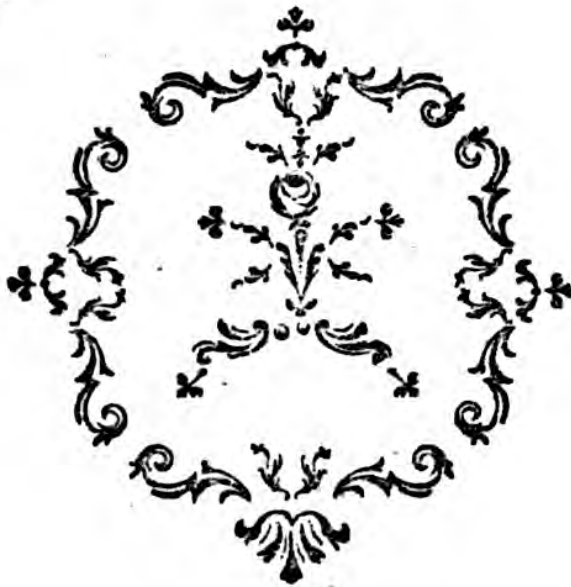
Le Mardi 17 Novembre 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos transports & dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne Souverain avoit réduit toute la France; & on ne lira point, sans étonnement, que le plus aimable &

le meilleur de tous les Rois nous ait coûté plus de larmes que les Tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des Etrangers, & l'amour des peuples, furent toujours des objets de la plus noble ambition. César lui-même se fût estimé trop heureux de pouvoir inspirer ces sentimens dans le cours d'une longue vie; & VOTRE MAJESTÉ, qui les inspira dès l'enfance, qui les a justifiés chaque jour, nous en a fait une sorte de religion dans le cours de six mois. Trop heureux les François, si VOTRE MAJESTÉ, plus ménagere d'une vie si précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur tendresse, & ne leur causoit pas des alarmes plus terribles pour eux que la haine d'un ennemi, qui, grace à votre valeur, ne leur donne plus d'autre soin que celui de

vous élever des trophées ! Puiffe l'Académie Françoife, SIRE, après avoir partagé fi vivement la douleur & la joie de tant de fideles Sujets, célébrer, au gré de fes vœux, les vertus d'un fi grand Maître !



*VERS récités au ROI, à la suite
du Compliment.*

QUEL orage soudain s'éleve & m'environne!
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts.
Que de gémissemens! l'air mugit, le Ciel tonne.
Dieux! quels tristes objets s'offrent à mes regards!
Où suis-je? quoi! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez-vous vos pas?
Qui vous amene en foule aux portes du trépas?
J'entends, parmi vos pleurs, une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi:
O déplorable sang! ô malheureuse Reine!...
La Reine!... Ah! c'en est fait, notre mort est
certaine;

La France va donc perdre, & son Pere, & son Roi!
François, le désespoir où votre ame se livre
Doit aller aussi loin que la rigueur du Sort:
Si LOUIS ne vit plus, il faut cesser de vivre;
Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort?
ROI, notre unique bien, quoi! la Parque perfide
Voudroit porter sur vous une main parricide!...

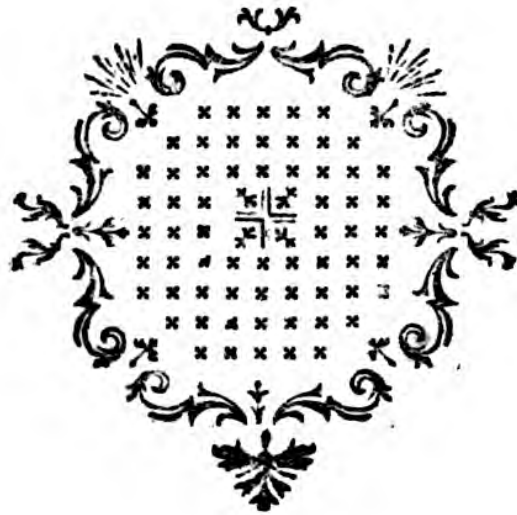
Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs ?
 Quelle étrange lueur roule dans les ténèbres ?
 A travers tant d'objets terribles & funèbres ,
 Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.
 Est-ce le Dieu des Morts qui tient sa Cour funeste ?
 Mais non , ce qui paroît n'a rien que de céleste.
 Et quel est donc le Dieu que je vois accourir ?
 Il tend vers nous les bras , c'est pour nous secourir ;
 Mille rayons brillans forment son diadème ;
 Le Dieu des Morts n'a point ce port majestueux ,
 Cet air noble & touchant , ni ce front vertueux.
 C'est , je n'en doute plus, LOUIS LE GRAND, lui-même,
 Qui vient sécher nos pleurs & calmer nos regrets ;
 Hélas ! il veille encor sur ses anciens Sujets.
 Ce Roi , qui si long-temps a gouverné la terre ,
 Regne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre ?
 On diroit qu'aux Enfers il va donner des loix :
 Voilà ses traits , ses yeux , je reconnois sa voix.
 » Fermez , dit-il , fermez la retraite des Ombres ,
 » Mon Fils n'entrera point dans les royaumes sombres.
 » S'il mouroit , que d'exploits seroient ensevelis !
 » Et qui pourra compter les exploits de mon Fils ?

 » Entre César & moi , le Ciel marque sa place ;

» Mais les Dieux seront lents à terminer ses jours ;
 » Et si sa gloire a droit d'en prolonger le cours ,
 » Il n'est point de Nestor que son âge n'efface.
 » François , vous reverrez le Roi si généreux :
 » Puissent le voir aussi les fils de vos neveux ! »
 Il dit , & tout-à-coup les Enfers disparoissent.
 La Mort fuit , le jour vient , & les François renaissent.

Mais , quel éclat nouveau vient embellir ces lieux
 Passons-nous des Enfers dans le séjour des Dieux ?
 Quels feux étincelans brillent sur l'hémisphère ?
 Ah ! si c'étoit LOUIS , mais en vain je l'espère ,
 Il est trop occupé de ses nobles travaux ,
 Il brave également la mort & le repos.
 Qu'est-ce donc que je vois ? c'est un autre lui-même ,
 La Gloire , je le juge à sa beauté suprême ;
 C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer :
 La Gloire prend toujours soin de le devancer.
 Hélas ! il est donc vrai , nous allons voir paroître
 Ce Héros , le plus grand que le Ciel ait fait naître.
 Venez , voyez , chantez l'aimable Souverain
 Dont nous a fait présent la faveur du Destin.
 O François ! peuple heureux , & si digne de l'être ,
 Venez en rendre grace à votre auguste Maître ;

C'est lui , c'est sa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il soit , après le Ciel , l'objet de tous vos vœux ;
Qu'en vos temples pour lui sans cesse l'encens fume ;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume ;
Que le feu s'élançant par éclats dans les Cieux ,
De leur reconnoissance aille instruire les Dieux.



SECONDE PIÈCE DE VERS,
Présentée au Roi, le Jeudi 26 Novembre 1744.

DIEU des Rimeurs, crois-moi, point de querelle,
Ou soutiens mieux tes airs de Protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien serviteur,
Dut espérer une grace nouvelle ?
Mais qu'as tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie ?
Je l'avouerai, j'ai manqué de génie ;
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chantez son Roi, c'est chanter sa maîtresse,
Il faut toujours la louer bien ou mal ;
C'est, d'un seul trait, signaler sa tendresse,
Et désoler celle de son rival.
Nommer LOUIS, est un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François :
Ce nom si cher vaut lui seul l'art de plaire ;
Ainsi chantons, je réponds du succès.
D'autres que nous, dans la même carrière,
Eussent été sifflés sans la matière :

Tous cependant ont trouvé des lecteurs,
 Tant le sujet intéressoit les cœurs.
 Disons que Mars, d'accord avec Minerve...
 Le beau début ! ô la sublime verve !
 Laisse-moi dire, écoute jusqu'au bout ;
 Amour nous aide, & LOUIS sur le tout.
 A ses conseils la Justice préside,
 Et la Sagesse y recueille les voix,
 Mars exécute, & Minerve décide ;
 Mais c'est LOUIS qui leur dicte ses loix,
 Qui tour-à-tour tient le glaive & l'Égide,
 Pere, Soldat, & Monarque à la fois.
 Disons qu'il fait honneur à notre espee,
 Grand, sans orgueil ; redoutable & charmant...
 Est-ce là tout ? pauvre Dieu du Permesse,
 Sans tes leçons, j'en dirois bien autant.

Va, laisse-moi, je te tiens quitte
 De l'avenir & du présent :
 Tu m'as donné, pour tout mérite,
 Le cruel & morne talent
 De hurler dans la Tragédie ;
 Tu diras de plus que c'est toi
 Qui m'as mis à l'Académie :
 Moi, je t'ai fait parler au Roi.

*RÉPONSE aux Discours prononcés
par M. l'Abbé GIRARD, &
M. l'Abbé DE BERNIS.*

MONSIEUR *,

Vous avez recherché avec empressement l'Académie ; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit ; c'est faire le vôtre. Heureux, si en nous associant des hommes célèbres qui nous sont indiqués par les suffrages du Public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer ! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur, nous coûtera des regrets éternels. En vain

* A M. l'Abbé Girard.

nous retrouverons en vous ses vertus & ses talens : les mêmes charmes ne font pas la même personne ; & il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé. D'ailleurs, l'estime, l'amitié & la reconnoissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, si l'on pouvoit oublier les morts : un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh ! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin ? Ce fut un des plus grands Sujets que l'Académie ait jamais eus ; recommandable par sa naissance , par son attachement à ses devoirs , par ses liaisons , par ses mœurs ; l'esprit orné , mais naturel , & qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis , sans humilier celui des autres.

Critique sage, profond & poli, mais ferme lorsqu'il s'agissoit de sacrifier ces endroits défectueux que les Auteurs, soit dégoût, soit paresse ou vanité, si l'on veut, cherchent toujours à justifier. Ce seroit peu de dire qu'il aima les Lettres, il les protégea; & plusieurs d'entre ceux qui les cultivent, ne le défayoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mécène, que les trésors du favori d'Auguste; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter; la décence, qui les décore, si elle ne les suppose pas toujours, régnoit dans les moindres actions de M. l'Abbé de

Rothelin, non comme des ornemens empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, & nées avec lui. Enfin, il fit honneur à sa naissance, à son état, & à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, Monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être, de tous les Académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrere.

Puisque nos usages, Monsieur *, & la fatalité de mon ministere, me forcent, pour ainsi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, & que d'ailleurs il est naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer, je viens à

* A M. l'Abbé de Bernis.

M. l'Abbé Gédoyne. Si le genre de vie qu'il avoit embrassé ne lui permit point de se dévouer au service de l'Etat, ainsi que ses Ancêtres, il n'en fut pas moins utile à sa Patrie, par le desir ardent qu'il avoit pour l'accroissement des Lettres, auquel il contribua si long-temps par lui-même. Son assiduité parmi nous, son attachement pour la Compagnie, non-seulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; & nous regretterons toujours cette aimable franchise avec laquelle il nous disoit si souvent & si bien nos vérités: talent desirable dans la société, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne soit soutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'Abbé Gédoyne, beaucoup de probité, beaucoup d'esprit,

beaucoup d'érudition, & un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses Ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit ; & il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre Prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la Poésie : mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'Abbé Gédoyne avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des Lettres en France, & qui amenoit si naturellement l'éloge de notre Fondateur ; éloge tant de fois entrepris, & avec si peu de succès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ses Panégyristes, que comme un monument tacite de sa gloire.

Mais c'est le sort de ces mortels

fameux que la vertu élève au-dessus des autres hommes , de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce Palais retentissent du nom de LOUIS LE GRAND : après beaucoup de louanges, & multipliées presque à l'infini, qui de nous pourra se flatter de lui en avoir donné qui fussent dignes de lui ? Et que n'aurons-nous pas à craindre , si nous osons célébrer les vertus de son Successeur ; de ce Roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes ; de ce Pere aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat , & à la gloire de la Nation , que l'amour prodigieux des François pour leur Souverain n'est pas un amour de caprice ? Avec quelles couleurs enfin peindre un Héros que l'on vient de voir , jeune encore , & à peine échappé

au danger qui menaçoit sa vie, que dis-je ? presque mourant, se frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faite de la gloire. Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose ; mais, Monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.



COMPLIMENT AU ROI,

*Sur le glorieux Succès de sa Campagne
de 1745.*

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en Héros & en Roi des sentimens d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre Pere : mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès, si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples, enfin, si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'Ennemi quand vous allez

combattre ; j'ose assurer VOTRE MAJESTÉ qu'Elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa Personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire, paroît de trop quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, & pâlir les premiers à vos moindres mouvemens, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, SIRE, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé ! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeler qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'Univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le Soldat. Cependant, SIRE, quelles

que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, SIRE, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant désirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent ces audacieux, & que leur désolation apprenne à la Terre effrayée combien les forces d'un Roi de France sont redoutables, sur-tout quand la sagesse & la valeur du Monarque sont encore au-dessus de sa puissance. Mais, SIRE, ne pouvons-nous pas nous flatter que VOTRE MAJESTÉ, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ses troupes, comme elle en a été l'ame, daignera du moins leur confier le soin de sa vengeance, & qu'Elle se contentera d'éclairer ces hommes généreux & fi-

deles dont Elle a tant de fois éprouvé le courage & le zele. Victorieux, adoré, & digne de l'être, il ne manque à VOTRE MAJESTÉ qu'un peu d'amour pour Elle-même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes est si tendrement attachée.



M. l'Abbé DE VOISENON ayant été élu, par Messieurs de l'Académie Française, à la place de M. JOLYOT DE CRÉBILLON, y vint prendre séance le Samedi 22 Janvier 1763, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

CETTE illustre Compagnie, où je trouve des génies distingués dans tous les genres, est imposante, & m'intimide ; cependant une réflexion me rassure. On ne doit craindre que les esprits médiocres ; ils dépriment sans cesse, & pensent gagner les rangs qu'ils refusent aux autres.

Les hommes supérieurs prêtent la main à ceux qui les contempnent sans

pouvoir les atteindre , & ne s'estiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'est ce que vous avez fait pour moi , Messieurs.

Touchés de mon zele & de mon empressement , vous avez daigné me placer parmi vous ; j'espere qu'en m'instruisant , vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'est alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié est un trésor , que l'on augmente à mesure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs , de l'amour pour les Lettres , du respect pour ceux qui les enrichissent ; voilà mes titres. J'ose dire que c'est assez dans un Corps où les talens sont unis aux vertus : vous cultivez les uns ; vous pratiquez les autres ; vous mettez en action ce que

votre éloquence met en maxime ; vous plaignez les hommes sans les haïr , & vous ne les critiquez qu'en ne leur ressemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'homme de Lettres comme un titre de présomption & d'indépendance , mais comme un moyen d'être plus doux , plus sociables , de vous communiquer vos lumières , & d'être unis ensemble par le besoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres sont liés par une chaîne qu'aucun événement ne peut rompre. Ils se conforment à l'ordre de l'esprit humain , qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils semblent , malgré la distance , rapprocher les climats , par leur estime réciproque & la correspondance de leurs richesses littéraires ; & quand les Peu-

ples se détruisent, les Savans & les Sages, affligés pour l'humanité, mais toujours calmes, toujours fereins, vivent en paix, & ne sont ennemis que de nom. Ils appartiennent à la même République, & les talens les rendent Concitoyens.

On participe à de si grands avantages lorsque l'on est admis parmi vous, Messieurs, & c'est ce qui m'a tant fait désirer cet honneur; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le Public, s'ils n'auroient pas eu l'imprudence de se mettre trop en vue!

Comment pourrai-je remplacer l'homme célèbre que la Nation regrette? Je vois de lui à moi un intervalle immense.

Le grand Corneille & le tendre

Racine venoient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau : leurs mausolées étoient placés aux deux côtés du Trône qu'ils avoient occupé. La Muse de la Tragédie étoit penchée sur l'urne de Pompée, & fixoit des regards de désolation sur Rodogune, Cinna, Phedre, Andromaque & Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde ; son ame, usée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le désespoir. Dans l'excès de son abattement, son poignard étoit échappé de ses mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramasse le poignard, & s'écrie : Muse, ranime-toi, je vais te rendre ta splendeur.

La Terreur entendit sa voix, & parut sur la Scene. Tu me rappelles à la lumiere, & ton génie me donne

un nouvel être, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle faisoit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le Mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille & de Racine se ranimerent, & leur Successeur fut placé sur le trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le trône n'est pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-temps, en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes! Le trône de Melpomène ne s'écrouleroit pas.

Rassurons nous, Messieurs; de nouveaux génies s'élèveront sans doute; j'en ai pour garant le monument qu'on

élève à mon Prédécesseur. Le marbre qui va transmettre à la postérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poètes tragiques.

Les grands hommes sont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne sont plus; & les regards des Rois sont pour les talens, ce que les rayons du Soleil sont pour les trésors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité; Racine venoit de l'attendrir; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, & terrible dans ses plans, il n'approcha de l'Hypocrène que pour teindre ses eaux de sang; &, sans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils

nous avoient laissés, & marcha presque leur égal.

Attrée & Thyeste, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impression si forte, qu'on détourna les yeux : on la lut, on l'admira ; mais on n'en soutint la représentation qu'avec peine ; & c'étoit la louer, Messieurs, que de n'oser la voir.

Dans Attrée, le pere boit le sang du fils ; dans Rhadamisthe, le fils meurt de la main du pere ; & dans Electre, le fils assassine la mere.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayans !

Enfin, M. DE CRÉBILLON porta si loin le génie tragique, qu'on craignit pour son caractère.

C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans sa société, que de force dans son pinceau.

Un Poëte est le Peintre de l'ame ; son art est d'en saisir & les beaux traits & les difformités : voilà ce qui caractérise l'homme à talens ; son personnel n'y est pour rien. On ne doit point tirer de conséquence contre celui qui peint fortement le crime ; & l'on se tromperoit quelquefois, en garantissant la vertu de ceux qui la célèbrent.

Le sentiment fait l'exception ; il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas ! qu'il est de beaux esprits qui n'ont que de la vivacité , sans avoir de vraie chaleur , & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la passion ! Aussi rien de vrai , rien de simple , rien de naturel ne coule de leur plume ; ils ne connoissent point

la marche du cœur, on sent par tout la maniere.

C'est l'esprit seul qui joue tous les rôles ; & quand l'esprit remplace le sentiment, on reconnoit l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les ames délicates ne s'y méprennent pas, & démasquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une situation touchante, que dis-je, une situation ? un seul mot, un seul trait sensible frappe, saisit, transporte en même temps tous les Spectateurs. Ces applaudissemens, ces larmes, ces acclamations, c'est le cri du cœur qui reconnoit son bien.

La connoissance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, Messieurs ; vous n'avez pas cessé d'adopter tous les Auteurs

intéressans, & le nombre de vos trésors a toujours fait sentir ce que l'on doit à votre illustre Fondateur.

Ce Ministre immortel, qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui sut attirer à la Cour la Noblesse des Provinces, & de Maîtres trop indépendans, fit de véritables Sujets ; ce sublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la distinction des rangs.

Il faut que des Grands soient bien supérieurs à leur propre Grandeur, quand ils peuvent devenir les plaisirs de l'égalité.

Ce fut ce mélange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réciproquement utile.

Les premiers n'avoient qu'une superficie brillante, & les autres qu'une

érudition dépouillée d'agrément. Ils se communiquèrent ce qui leur manquoit, s'enseignèrent leur langue sans se donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raisonner; les Gens de Lettres apprirent à converser. Les uns cessèrent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le besoin de s'occuper & celui de se dissiper fut également senti de chaque côté. Les uns s'instruisirent en consacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger, & dès-lors il fut digne qu'en écrivant on travaillât pour lui plaire. Les Auteurs acquirent de la délicatesse, en proportion du goût de leurs Lecteurs. Ils n'eurent recours qu'à leur

génie pour le plan , le dessein & la correction des Ouvrages ; mais ce fut l'usage du monde qui leur donna le coloris , & qui leur apprit que les graces de la négligence l'emportent quelquefois sur un style desséché par l'exactitude.

Le Chancelier Seguier rassembla le premier chez lui les esprits les plus distingués. Il les choisit pour ses amis : un juge moins supérieur ne les eût peut-être regardés que comme ses cliens.

Le Cardinal voulut tenir sa gloire de ce qui faisoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint Protecteur de ses nouveaux Confreres ; & ses vertus répandirent tant d'éclat sur ce titre , qu'après sa mort , LOUIS XIV ne vit que lui-même digne de lui succéder. Ce Monarque possédoit la

premiere

premiere qualité d'un Roi , celle de connoître les hommes & de favoir les placer.

La Nature , pour les créer, paroïssoit à ses ordres. Les sujets d'un Prince vraiment grand , deviennent grands eux - mêmes. Nous sommes échauffés par l'astre qui réfléchit sur nous. Tel fut le Siecle de Louis XIV. Tout porta l'empreinte de son caractere. Ses projets , ses entreprises , ses monumens annonçoient sa puissance ; sa majesté brilloit jusques dans ses fêtes & dans ses plaisirs ; & ses revers mêmes , en faisant éclater toute l'élévation de son ame , le servirent encore mieux que ses triomphes. L'Histoire le présente à la Postérité entouré des Sciences , des Talens & des Arts , cortége auguste & nécessaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui est soumise aux Rois, & les immortalise.

LOUIS XIV remplit l'Europe de l'éclat de son nom; mais au déclin de ses jours il ne put pas s'empêcher de gémir sur sa gloire. Il sentit que c'est souvent le Peuple qui paye la grandeur de son Roi, & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de sentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit persuadé que le plus grand Potentat, en quittant sa dépouille mortelle, laisse son trône, sa puissance, ses flatteurs, & n'emporte avec lui que ses vertus & ses fautes.

Pour tous les Souverains il est deux Temples qui se touchent; le Temple de la fausse Gloire, & le Temple de la Gloire véritable.

Sur le portique du premier on lit ces mots, tracés en caractères de sang :

*Les hommes doivent servir à l'ambition
des Rois.*

L'intérieur du Temple offre un tableau qui fait frémir : on voit les Gengis-Kan , les Tamerlan , les Alexandre , & tant d'autres qui les ont pris pour modèles ; leurs simulacres y sont animés , & semblent respirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit ; mais les roues brûlantes de son char consumment les campagnes ; & devant elle la Mort , avec sa faux tranchante , mesure & dévore la terre.

Ils n'ont sous les yeux que des veuves éperdues , des filles éplorées , des orphelins pâles , plaintifs , chan-

celans sous l'excès du besoin , & des enfans mourans , cherchant en vain , dans le sein de leur mere , un aliment tari par la douleur.

Ces Princes destructeurs veulent éviter un spectacle si funeste ; ils en rencontrent un autre encore plus horrible ; ce sont d'infortunés Soldats , victimes de la guerre , & tout couverts de cicatrices , tronçons informes , êtres souffrans ; il n'y a que la vanité qui les console de la vie. Ces demi-cadavres traînant leur gloire avec effort , ont laissé la moitié d'eux-mêmes , & n'ont rapporté d'entier que leur courage.

Voilà les panégyristes de tous les Conquérans. Les plaintes , les cris , les lamentations assiègent leurs Palais ; tous les objets qui les frappent , sont des objets de reproches , sont des sujets

de remords ; leur trône n'est élevé que sur des débris ; ils ne regnent que sur des champs incultes , des villages déserts , des villes dévastées ; ils abondent de lauriers , & manquent de Sujets ; les malheureux qui les environnent , sont des esclaves terrassés par l'effroi , & ne sont point des Peuples prosternés par amour.

Le Temple de la Gloire véritable est bien différent.

Sur le frontispice on lit ces paroles , écrites en lettres d'or :

*Les Rois sont faits pour rendre heureux
les hommes.*

On n'y voit point la poussière des camps obscurcir les tendres rayons de l'aurore ; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce séjour for-

tuné; le Ciel y est toujours serein ,
& l'air paroît tenir sa pureté de ceux
qui le respirent.

C'est - là que réside la Paix, sans
faute , sans parure , sans attrait étranger;
la simplicité , la candeur habite sur ses levres.

Elle donne la vie aux Manufactures;
elle anime le Commerce , pour faire sentir
aux hommes qu'ils sont freres , & que leur
richesse ne vient que de leur union; elle
n'est la fille du Ciel , que parce qu'elle fait
le bonheur de la Terre. Elle ne distribue
point des palmes triomphales ; mais les épis
fertiles que sa tranquillité fait naître , sont
les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ses Palais
de chants pompeux , de vers hyperboliques ;
mais dans chaque ha-

meau le pere de famille , au milieu de ses enfans , leur enseigne à chérir , à bénir sans cesse l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal , avant de goûter un sommeil tranquille , cette petite maison rustique adresse à l'Être suprême une priere commune pour la conservation des jours de son bon Maître.

Un sentiment d'amour qui , dans une cabane , part d'un cœur innocent , est plus flatteur pour un Monarque , que les fictions des Poëtes & les mensonges des Courtisans.

On ne juge de ses vertus , que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple on admire , avec un respect mêlé de tendresse , les statues des Souverains chéris du Ciel ,

qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne se sont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc-Aurele, Antonin, Trajan, Titus font de ce petit nombre; on y voit représentés saint Louis, si recommandable par ses vertus sublimes, & par sa fermeté à soutenir les droits de sa Couronne; Charles V, le plus sage & le plus habile des Rois; François I, qui, par son amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner son nom à son siècle; Louis XII, Pere du Peuple; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement.

Ces deux derniers paroissent fixer des regards de complaisance, l'un sur d'Amboise, & l'autre sur Sully. Ils semblent les remercier de l'amour de leurs Peuples, & leur dire qu'une

portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumières de leurs Ministres.

Dans le centre du Temple, on remarque une place, avec un piédestal qui jusqu'à présent n'avoit pas encore été occupé. Il étoit destiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ses propres intérêts; qui reconnoîtroit que la vraie gloire consiste à subjuguier les événemens contraires; qu'il est trop aisé d'être grand, lorsque l'on est heureux; & que l'on n'est digne de régner, qu'autant que l'on chérit plus ses Sujets que soi-même.

Des siècles s'étoient écoulés, sans que ce Roi se fût trouvé. On lisoit cette inscription :

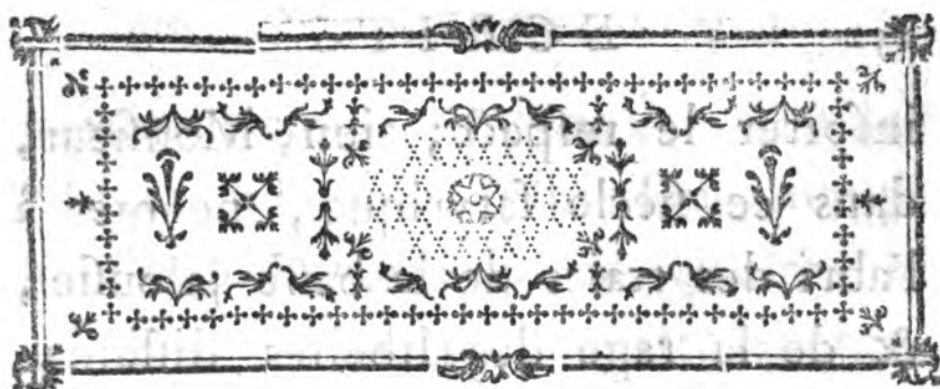
*Au Monarque pacifique, au Roi
le bien aimé.*

C'étoit une prophétie qui annon-

çoit LOUIS XV : le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaifant fera l'ornement du Temple de la Paix : il y est porté au milieu des acclamations, & conduit par les Ministres qui ont rendu la tranquillité à l'Europe. Leur droiture, leur zèle & leur capacité prouvent le discernement de leur Maître à placer sa confiance. Le Temple de la fauffe gloire s'est anéanti devant eux. Toutes les Puiffances font réunies; tous les Peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même esprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.





É C R I T S
DE DIVERS AUTEURS,
CONCERNANT
M. DE CRÉBILLON,
Et quelques-uns de ses Ouvrages.

L E T T R E

*Au sujet d'une Brochure qui a paru sous le titre
d'ÉLOGE DE M. DE CRÉBILLON, peu de
temps après la mort de ce grand Poëte.*

LE talent le plus décidé, les succès
les moins équivoques, ce degré de
gloire & de réputation qui semble

inspirer le respect ; rien , Monsieur , dans ce siècle satyrique , ne met à l'abri des traits de la basse jalousie , & de la rage des libelles diffamatoires. Un Anonyme , dans l'instant que *M. de Crébillon* reçoit les hommages de la Nation , & que sa cendre est à peine refroidie , s'élançe du sein de la méchanceté , pour souffler ses poisons contre la mémoire de ce grand homme. On voit éclore une Satyre intitulée , *Eloge de M. de Crébillon* , brochure in-8°. de 34 pages , qui n'est , à proprement parler , qu'une lacération des écrits de cet illustre Auteur. On nous le présente d'abord comme un homme de peu de Littérature , dans sa jeunesse homme de plaisir , & déjà d'un certain âge lorsqu'il travailla pour le Théâtre. » *Idoménée* , nous dit-on , eut treize re-

» présentations. On jouoit alors les
 » Pièces nouvelles plus long-temps
 » qu'aujourd'hui ; parce qu'alors le
 » Public n'étoit point partagé entre
 » plusieurs Spectacles, tels que la Co-
 » médie Italienne & la Foire. Il falloit
 » environ vingt représentations, pour
 » constater le succès passager d'une
 » nouveauté. Aujourd'hui on regarde
 » une douzaine de représentations
 » comme un succès assez rare ; soit
 » que l'on commence à être rassasié
 » de Tragédies, dans lesquelles on a
 » vu si souvent des déclarations d'a-
 » mour, des jalousies & des meur-
 » tres ; soit parce que nous n'avons
 » plus de ces Acteurs dont la voix
 » noble comme celle de *Baron*, terri-
 » ble comme celle de *Baubourg*, tou-
 » chante comme celle de *Dufresne*,
 » subjugué l'attention du Public ; soit

» qu'enfin la multitude des Spectacles
 » fasse tort au Théâtre le plus estimé
 » de l'Europe. On trouva quelques
 » beautés dans l'*Idoménée* ; mais elle
 » n'est point restée au Théâtre ; l'in-
 » trigue en étoit foible & commune,
 » la diction lâche, & toute l'économie
 » de la Piece trop moulée sur ce grand
 » nombre de Tragédies languissantes,
 » qui ont paru sur la Scene, & qui
 » ont disparu ».

Comment peut-on dire que l'intri-
 gue d'*Idoménée* soit foible & commu-
 ne ? Qu'on la lise, & qu'on juge. Rien
 d'ailleurs de plus intéressant que le
 sujet. Son seul défaut est qu'il appro-
 che de celui d'*Iphigénie en Aulide*. Le
 Critique, ou plutôt le Satyrique, a-
 t-il pu se refuser à ces beaux vers
 que dit *Idoménée* ?

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers...
Que te dirai-je, enfin?... Dans ce péril extrême
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-
même...

Pour apaiser les Dieux, je priai... je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels ! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage :
» Le premier des Sujets rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi...
Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde ;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts ; tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage.
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant... Hélas ! c'étoit mon fils !..
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demurai sans force à cet objet funeste ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit est aussi bien versifié que touchant, & respire cette noble simplicité, dont les siècles anciens nous ont laissé des modèles. Les Scènes entre le père & le fils produisent le plus vif intérêt. Les amateurs de la Poésie en trouveront toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'*Egésippe* à *Idoménée*.

Au pied du mont sacré
 Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
 J'interroge en tremblant le Dieu sur nos misères.
 Le Prêtre destiné pour les secrets mystères,
 Se traîne, prosterné, près d'un antre profond,
 Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond :
 D'affreux gémissemens & des voix lamentables
 Formoient, à longs sanglots, des accens pitoyables,
 Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
 Dont résonnoit le Temple, en échos mal rendus.
 Je prêtois cependant une oreille attentive :
 Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive
 A paru rassembler tant de cris douloureux,
 Et répéter cent fois : » O Roi trop malheureux !
 Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte,
 Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,



Quand , s'élevant sur lui mes timides regards ,
 Je le vois , l'œil farouche & les cheveux épars ,
 Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable ,
 Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Idoménée , sans doute , est la plus médiocre des Pièces de *M. de Crébillon*. Mais malgré ses défauts , il y a peu de Tragédies modernes qui lui soient comparables , quoiqu'elles jouissent du succès le plus éclatant.

Le Critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une Pièce intéressante ; qu'on ne prend aucune part à une vengeance affreuse , méditée de sang-froid , sans aucune nécessité ; qu'un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans , ne touche personne. Il faut que l'Anonyme connoisse bien peu le cœur humain. La vengeance seroit-elle pour lui un sentiment étranger ? Qu'il apprenne qu'il est des outrages qu'on ne pardonne jamais , &

que l'injure qu'a reçu *Atrée* est de ce genre. Cette vengeance , méditée dans le sang-froid , fonde davantage le caractère d'*Atrée* , qui naturellement est perfide & féroce. L'Auteur n'a pas voulu nous en faire un héros , qui ne peut céder qu'à des foiblesses. Ce rôle d'*Atrée* est ce qu'il y a de plus beau sur notre Théâtre ; il se soutient dans toutes ses parties. *M. de Crébillon* , à la vérité , ne s'est pas sauvé de l'écueil du siècle ; il a jetté de l'amour au milieu de ce beau terrible. *M. de Voltaire* , lui-même , dans un temps où l'on commençoit à sentir le ridicule de cet amour , n'a-t-il pas fait *Jocaste* & *Philoctète* amoureux ? *Varus* n'est-il pas un amant à la mode ? Sa *Sémiramis* , son *Mahomet* ont les mêmes défauts ; & cependant *M. de Voltaire* a été le premier à condamner cet em-

ploi ennuyeux & révoltant de la passion de l'amour, qui gâte la plupart de nos meilleures Tragédies. On objecte les fautes de style d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle est sur le ton que demande la Tragédie : & quelle est la Piece, même de Racine, où il ne se trouve pas de mauvais vers ? Il suffit que le plus grand nombre soit reconnu bon, pour qu'on dise qu'un drame est bien écrit. Le style de *M. de Crébillon* ressemble assez à sa maniere. Il est vigoureux & énergique ; ce qui quelquefois occasionne des incorrections.

Le censeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre *Eschile* moderne pèche contre la langue & contre la raison :

Avec l'éclat du jour je vois enfin paroître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

» Comment , dit-il , voit-on *paroître*
 » *tre* un espoir avec l'éclat du jour ?
 » Comment voit-on *paroître* la dou-
 » ceur » ? Cette critique porte à faux.
 Il y a *renaître* , & non *paroître* , dans le
 texte de *M. de Crébillon*. Or , on dit
 très-bien *l'espoir renaît* , la *douceur re-*
naît. Tout le monde a admiré ce début
 d'*Atrée*. Son caractère y est annoncé.

L'Anonyme appelle des sentences
 hors de la nature ces vers :

Je voudrois me venger , fût-ce même des Dieux ;
 Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
 Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Il ajoute que *La Fontaine* a dit , aussi
 heureusement que plaisamment :

Je fais que la vengeance
 Est un morceau de Roi. . . .

Eh ! qui de nous ignore que le
 plaisant & le comique sont toujours
 à côté du sublime & du tragique ? Qui

empêche que cette idée , employée dans le genre familier , ne soit admise dans le Drame , lorsqu'elle est ennoblie par l'expression ?

Le songe de *Thyeste* n'est qu'un *amas d'images incohérentes* , aux yeux de l'Anonyme. Voici ce songe.

Près de ces noirs détours que la rive infernale
 Forme à replis divers dans cette île fatale ,
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux ,
 Que des Mânes plaintifs pouffoient jusques aux Cieux.
 Parmi ces tristes voix , sur ce rivage sombre ,
 J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
 Bien plus , j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi ,
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
 » Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
 » Suis-moi , m'a-t-elle dit , infortuné Thyeste.
 Le spectre , à la lueur d'un triste & noir flambeau ,
 A ces mots , m'a traîné jusques sur son tombeau.
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée ,
 Le geste menaçant , & la vue égarée ;
 Plus terrible pour moi , dans ces cruels momens ,
 Que le tombeau , le spectre & ses gémissemens.
 J'ai cru voir le barbare entouré de Furies ;
 Un glaive encor fumant armoit ses mains impies :

Et , sans être attendri de ses cris douloureux ,
 Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
 Ærope , à cet aspect , plaintive & désolée ,
 De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée :
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans ;
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
 A mille affreux objets l'ame entiere livrée ,
 Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée ;
 Le cruel , d'une main sembloit m'ouvrir le flanc ,
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.
 Le flambeau s'est éteint , l'Ombre a percé la terre ;
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

C'est-là certainement un très-beau morceau de Poésie ; & le coloris sombre qui y regne , occupe au point qu'il fait disparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée* , & ne pas prodiguer des éloges à la scene de la reconnoissance ? Celle de la coupe est du plus grand tragique. Le rôle de *Plisthène* contraste admirablement avec celui d'*Atrée*. En un mot , cette Tragédie , au défaut près de la seconde

réconciliation , est un chef-d'œuvre , & de la plus grande manière ; c'est un *Rembrant* dans l'Ecole de *Melpomene*.

Electre amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne Grec ; j'en conviens : mais cet amour produit une scène touchante , dans laquelle *Electre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. D'ailleurs , le rôle d'*Electre* est supérieur , ainsi que ceux d'*Oreste* & de *Palamede*. Tout le monde a senti , comme le censeur , les défauts que l'on peut reprocher à cette Piece ; mais personne n'a été assez injuste , assez aveuglé par la haine & par l'envie , pour fermer les yeux à toutes les beautés qui , si l'on peut le dire , jaillissent sous la main de *M. de Crébillon* , dans ce sujet traité depuis par *M. de Voltaire* , sous le nom d'*Oreste*.

Rhadamisthe lui-même n'est pas ref-

pecté. On nous rapporte un jugement de *Boileau*, qui fait tort à ce grand homme, & non à *M. de Crébillon*. On prétend que *Boileau*, dans sa dernière maladie, quand on lui apporta *Rhadamisthe*, dit : *Qu'on m'ôte ce galimatias ; les Pradons étoient des aigles en comparaison de ces gens-ci ; je crois que c'est la lecture de Rhadamisthe qui a augmenté mon mal.* Vous observerez que l'Anonyme ne cite point la source où il a puisé cette anecdote, inconnue jusqu'à présent. Sa malignité, empreinte sur chaque page de cette brochure, fait présumer que c'est une fable, forgée à plaisir pour nuire à *M. de Crébillon*.

On condamne ce beau vers :

Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
& beaucoup d'autres, que les plus
grands Maîtres ne défavoueroient pas.

Rhadamisthe,

Rhadamisthe , après les chef-d'œuvres des *Corneilles* & des *Racine* , est une des plus belles Pièces qui soient restées à notre Théâtre. Le rôle de *Rhadamisthe* réunit toute cette énergie de passion , tous ces feux qui forment le grand caractère théâtral ; son amour produit des effets terribles. Le Censeur s'est bien gardé de citer la scène sublime entre *Pharasmane* & *Rhadamisthe*.

Il ne faut pas dire avec ignorance , que » *Xerxès* est écrit & conduit comme les Pièces de *Cyrano de Bergerac* » ; ni ajouter d'un ton railleur , plein de mépris : » cependant on l'a » fait imprimer en 1750 au Louvre , » aux dépens du Roi : c'est un honneur que n'ont eu ni *Cinna* ni *Athalie* ». Cet honneur , quelque flatteur qu'il soit , ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force & de très-

beaux vers dans le rôle d'*Artaban*. Ce n'est pas ce dernier qui fait tort à cette Tragédie ; c'est la foiblesse du rôle de *Xerxès*.

Sémiramis offre des morceaux où respire le génie de *M. de Crébillon*. On y lit ces vers :

A G É N O R.

On vante peu le sang dont j'ai reçu la vie ;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.

.
Le Destin m'a fait naître au sein de la vertu ;
C'est elle qui prit soin d'élever mon enfance ;
Et ma gloire a depuis passé mon espérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien ,
Ne connoît point de sang plus digne que le sien ;
Et , quand j'ai recherché votre auguste alliance ,
J'ai compté vos vertus , & non votre naissance.

B É L U S.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous ;
Mais je n'en connois point , quelque grand qu'il puisse
être ,
Dont le sang d'où je fors ne doive être le maître.

DE DIVERS AUTEURS. 267

La valeur ne fait pas les Princes & les Rois ;
Ils sont enfans des Dieux , du Destin & des loix ;
La valeur , quels que soient ses droits & ses maximes ,
Fait plus d'usurpateurs que de Rois légitimes.

.

A G È N O R.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux :
Le mien , sans leur secours , est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux , que la vertu couronne ,
Vaut bien un Roi formé par le secours des loix ;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage ,
Ne croit pas du Destin déshonorer l'ouvrage.

Le Critique passionné avance que la Tragédie de *Pyrrhus* est entièrement abandonnée. On la redonne pourtant, & le Public la voit toujours avec plaisir. Il y a du génie dans le plan ; elle respire la générosité , la noblesse d'ame. Ce qu'on peut lui reprocher , c'est trop de complication ; mais *Héraclius* peut faire excuser ce défaut.

Mij

Catilina est à son tour en bute aux traits de l'Anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers Actes de cette Piece font trois chef-d'œuvres ; que le rôle de *Catilina* est de la plus grande force. Celui de *Cicéron* est peu de chose, parce que dans ce Drame tout est sacrifié au personnage de *Catilina*, comme nous en avons des exemples dans *Ariane*, *Phédre*, *Médée*, &c. Le Censeur a bien soin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foibles de *Catilina* ; mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en présenter aussi les beaux vers.

M. de Crébillon fit le *Triumvirat* à l'âge de quatre-vingt & un ans. C'en étoit assez pour adoucir la cabale, & pour défarmer la censure. Je l'ai dit, & je le répète, parce que j'en suis

convaincu : le tableau des proscriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de sa fille , font de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

On trouve dans cette brochure une *Digression sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre & de Rhadamisthe*. On a la barbarie de nous parler d'une mauvaise satyre qu'on met sur le compte de *M. de Crébillon*. En supposant qu'elle fût de lui, n'est-ce pas un crime que d'éclairer le Public sur des faits qui ne peuvent intéresser sa curiosité, & qui déshonorent la mémoire des grands hommes qu'il se plaît à révéler ? Que je connois d'écrivains qui doivent trembler, si l'on va porter, après leur mort, le flambeau de la vérité sur leur vie, si l'on expose leurs cœurs à découvert, avec

tous les vices qui les ont souillés ! Pourquoi nous rapporter encore une prétendue épigramme de *M. de Crébillon* contre *Rousseau* ? Elle prouveroit que *M. de Crébillon* a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puisqu'à l'exemple de quelques-uns de ses confreres, il n'a pas fait de ses œuvres des recueils de fatyres & de calomnies. Mais on ose donner un démenti à l'Anonyme, & lui soutenir que cette fatyre & cette épigramme ne sont point de *M. de Crébillon*. Tout le monde fait qu'il ne s'est jamais permis un vers, un trait de plume contre personne. Lorsqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie Françoise, & que dans son remerciement qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,
l'assemblée, qui étoit nombreuse, justi-

fia, par des battemens de mains réitérés, l'éloge qu'il faisoit de lui-même à cet égard.

L'Anonyme, on ne fait trop pourquoi, se déchaîne contre *Rousseau* avec tout l'acharnement d'un de nos écrivains célèbres, infatigable à poursuivre la mémoire de ce grand Lyrique. Il nous répète ce que cet écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans qu'il est consumé de ce noble courroux. Il veut absolument que *Rousseau* ait fait ces détestables Couplets, l'opprobre de la Littérature; il nous raconte à ce sujet de ces petits contes populaires qui sont encore dans le goût & dans l'esprit de l'écrivain qu'il imite si fidelement & si servilement. » Il reste à savoir, » dit-il, si de telles horreurs (les » Couplets.) peuvent être pardonnées

» en faveur de deux ou trois Odes ,
 » qui ne font que des déclamations
 » de Rhétorique , de quelques Pseaumes
 » au-dessous des Cantiques d'*Esther*
 » & d'*Athalie* , de quelques épigrammes ,
 » dont le fond n'est jamais de
 » lui , & dont presque tout le mérite
 » consiste dans des turpitudes ». N'est-il
 pas permis de s'écrier , à ces traits :
 Peut-il y avoir quelqu'un d'assez bas ,
 d'assez méprisable , d'assez stupide
 pour proférer de tels blasphêmes contre
 un homme qui peut-être , avec *La*
Fontaine , est le seul Poëte , proprement
 dit , qui appartienne à la Nation ?

Il est plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode : c'est un des axiomes de notre grand appréciateur des talens. Il faut plus de temps pour faire une bonne Tragédie , que pour faire

une bonne Ode. Qui en doute? Mais chaque genre de Poésie a ses difficultés, son mérite & ses succès. Le nom d'*Horace* est consacré à côté de celui de *Virgile*, & l'on parle de *Pindare* comme d'*Homere* & de *Sophocle*.

L'Anonyme finit, en prétendant que *M. de Voltaire* a toujours loué publiquement *M. de Crébillon*; qu'il lui a même donné plusieurs marques d'estime; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble; qu'enfin, ils ont été amis, quoique *M. de Voltaire* ait refait trois des Pièces de cet Auteur, *Sémiramis*, *Electre* & *Catilina*. Il est vrai que *M. de Crébillon* a dû être pénétré de reconnaissance envers *M. de Voltaire*, qui a bien voulu immoler sa propre gloire pour relever celle de son ami, en donnant au Public *Oreste* & *Rome sauvée*; en effet, ces deux Pièces n'ont servi

qu'à confirmer le mérite d'*Electre* & de *Catilina* : voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands hommes.

L'écrivain qui a fait cette brochure contre *M. de Crébillon*, n'a pas lu, sans doute, les Ouvrages de *M. de Voltaire*. Il y auroit appris qu'il faut respecter la mémoire des grands génies ; & que c'est outrager l'humanité, que d'aller attacher un écrit fatyrique au cercueil d'un illustre mort.

Ann. Littér.



LETTRE *du même, sur le Tombeau
de M. de Crébillon.*

Avec quelle satisfaction vous apprendrez, Monsieur, que le Roi vient d'accorder à feu *M. de Crébillon* le même honneur que les Grecs & les Romains décernoient à leurs illustres concitoyens ! Cette distinction est en partie l'ouvrage de M. le Marquis de Marigny, qui, non content de présider aux Arts avec ces lumières, ce goût & ces succès auxquels toute l'Europe applaudit, étend son zèle & sa bienfaisance sur la Littérature, qu'il fait ne contribuer pas moins que les Arts au bonheur, à la gloire & à l'opulence de la Nation. Il n'a eu besoin que de nommer au Roi *M. de Crébillon*. Sa Majesté, de son propre mou-

vement, l'a chargé de faire élever un tombeau à ce grand Poëte, l'un de ceux qui ont le plus illustré son regne, & le plus mérité l'éclat & les effets de sa protection. Ce monument sera exécuté en marbre, par le savant ciseau du célèbre *M. Lemoyne*, & doit être placé, dit-on, à la Bibliothèque du Roi.

Les Errangers ne nous reprocheront plus notre indifférence pour nos grands hommes. *M. de Voltaire* ne viendra plus nous vanter les tombeaux des Poëtes Anglois, dans l'Abbaye de Westminster, tombeaux qui ne sont érigés ni par le Roi, ni par la Nation, comme il a voulu nous le faire croire, mais par des amis particuliers qui en font les frais, & souvent par la voie des souscriptions. Ici c'est le Roi lui-même, c'est un Prince sensible, éclai-

ré, généreux, qui, touché du rare mérite d'un de ses sujets, consacre à la Postérité la plus reculée l'estime dont il l'honoroit, & l'admiration de son peuple pour les ouvrages de cet homme de génie.

Je n'ai point d'expressions, Monsieur, qui puissent vous rendre, avec assez de force, & le contentement & la reconnoissance qu'inspire M. le Marquis de Marigny à tous les gens de Lettres. L'éclat de cette faveur insigne rejaillit sur eux-mêmes; ils se croient tous récompensés de leurs propres travaux.

Ann. Littér.



L E T T R E

Sur les Tragédies de CATILINA, par M. de Crébillon, & de ROME SAUVÉE, par M. de Voltaire; ou Comparaison de ces deux Pieces.

DEUX Tragédies sur le même sujet, par deux grands maîtres de la Scene, vous rappelleroient les fameuses époques Littéraires des deux *Sophonisbes* & des deux *Phèdres* du dernier siècle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand *Corneille* fut à *Mairet*, & *Racine* à *Pradon*. Mais l'un, par la force de ses crayons terribles, fait la gloire de notre âge; & l'autre en est l'idole par le charme de son coloris, toujours du goût d'une nation vive & brillante.

Je commence par *M. de Crébillon*.

Dans le premier Acte, *Catilina*, chef des Conjurés, ouvre le théâtre avec *Lentulus*; il s'y peint en scélérat sublime, & développe, en politique sombre, tous les ressorts du projet qu'il a formé de régner sur les débris fumans de sa patrie. Le Grand-Prêtre *Probus* arrive au Temple de *Tellus*, lieu de la scène : c'est un esprit fanatique, & conséquemment factieux, superficiel, borné. Il confirme *Catilina* dans les forfaits qu'il médite contre l'Etat; il acheve de se peindre par ces deux vers si remarquables :

D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.

Ainsi la Religion lui sert de prétexte; il ne déclame contre le Sénat & ne le veut perdre que parce qu'on veut limiter sa puissance. *Tullie*, fille de *Cicéron*, vient se plaindre à *Catilina*,

dont elle est l'amante , de ce qu'il entreprend de sacrifier son pere & sa Patrie à sa coupable ambition ; & comme *Catilina* veut s'en défendre , elle lui produit une esclave pour témoin de ses crimes. Cette esclave est *Fulvie* elle - même , qui , sous ce déguisement , vient par jalousie accuser le perfide *Catilina* qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord ; il dissimule , & veut qu'elle paroisse dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue , & finit par un monologue où son caractère se déploie tout entier.

Au second Acte , *Probus* d'abord , & ensuite *Catilina* , veulent calmer la fureur de *Fulvie* , irritée de ce qu'on lui donne *Tullie* pour rivale. *Cicéron* arrive , & , de la part du Sénat , fait *Catilina* Gouverneur de l'Asie , vou-

lant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. *Catilina*, qui se doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur ; il laisse le Consul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat.

Au troisieme Acte, *Sunnon*, Ambassadeur Gaulois, confere avec *Catilina*, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, si son entreprise a le malheur d'échouer. *Tullie* revient, & conjure son terrible amant d'épargner Rome ; *Catilina* persiste dans sa vengeance, & va de ce pas même braver le Sénat, sur l'avis que le Grand-Prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrieme Acte, pendant que le Sénat délibere, arrive *Catilina*, qui parle du ton le plus superbe & le plus insultant aux Peres Conscripts :

tout tremble devant lui ; & le scélérat éloquent se fauve par la fourbe , en leur persuadant que c'est lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit sur sa parole ; ses honneurs lui sont rendus. Il reste avec *Céthégus* , qui s'étonne de cette conduite ; *Catilina* se justifie , en lui montrant le succès assuré par les fausses alarmes qu'il donne aux Sénateurs , & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahison.

Au cinquieme Acte , *Cicéron* , qui s'apperçoit de la scélératesse , veut en garantir la République. Il voit *Caton* sous les armes , qui lui apprend la cruelle position de Rome. Tout est en feu par les Conjurés ; tout va périr , sans un prompt secours. *Lucius* , qui survient , leur fait pressentir un triomphe

prochain par l'arrivée de *Pétréïus*, qu'il leur annonce. Ils volent tous deux où le péril demande leur présence. *Tullie* revient au Temple se plaindre aux Dieux de la barbarie de son amant. *Catilina* se présente couvert de sang & de poussière, levant un poignard pour s'en frapper. *Tullie* s'épouvante, & veut le désarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans son sein. Les Sénateurs paroissent alors, conduisant les Conjurés au supplice. A leur aspect, *Catilina* meurt en désespéré.

Le premier Acte de *Rome sauvée* s'ouvre par *Catilina*, qui, dans un Monologue fort vif, expose tout le sujet, en prononçant la destruction du Sénat, pour se rendre maître de Rome. *Céthégus* vient lui rendre compte de l'état

actuel de la conjuration; on craint l'œil d'*Aurèlie*, femme de *Catilina*, dans le Palais de laquelle tout se trama, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de *Nonnius*, zélé citoyen & grand Général à la tête d'une armée. *Aurèlie* a des sentimens Romains que tempere la tendresse conjugale; sa frayeur est extrême; ses soupçons sont terribles. *Cicéron* paroît; il vient foudroyer *Catilina* par les reproches les plus sanglans & les mieux fondés. Le scélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable; il sort en fureur. *Caton*, qui survient, accuse *César*, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le Consul, qui connoît la grande ame de *César*, n'accuse que *Catilina*. Le Consul & le Sénat s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la patrie.

Au second Acte, *Catilina* consulte avec *Céthégus* les moyens d'attirer *César* à son parti. Les Conjurés se présentent ; & *Catilina* assure chacun d'eux que le triomphe est prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec *César* se termine par des protestations d'amitié ; *César* ne promet rien davantage ; il veut bien *Catilina* pour ami ; mais il le dédaignerait pour maître. Les chefs des Conjurés reparoissent ; *Catilina* leur donne l'ordre d'immoler *Cicéron*, *Caton*, *César* lui-même. Ils font serment de tout massacrer.

Dans le troisième Acte, *Catilina* prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés ; il veut qu'on enlève de Rome *Aurélié*, dont la tendresse lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à

la main, où *Nonnius* l'accuse d'être complice de *Catilina*. Elle veut ramener le coupable à la vertu; mais il dissimule toujours, & même s'empporte contre *Aurèlie*, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés qui confirment *Catilina* dans sa crainte de *Nonnius*, en l'assurant qu'il vient au secours de Rome. *Aurèlie* lui promet d'obtenir sa grace par son pere; il fait semblant d'y consentir. A peine est-elle sortie, qu'il donne ordre d'assassiner *Nonnius*. Le Consul, qui survient tout-à-coup, surprend les Conjurés; il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à *Catilina* de se rendre au Sénat, pour s'y justifier. Le perfide se résout aussi-tôt à massacrer lui-même son beau-pere.

Au quatrieme Acte, l'assemblée du

Sénat se forme ; le Consul arrive , & raconte le meurtre de *Nonnius* , qui venoit les éclairer sur la conjuration. *Catilina* survient , & se vante d'avoir lui-même égorgé *Nonnius* comme un traître à la patrie ; il ose citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même déposées dans le Palais de *Nonnius*. *Cicéron* veut le convaincre d'imposture. *César* défend *Catilina*. Mais *Aurèlie* venant demander vengeance au Sénat du massacre de son pere , le Consul lui montre l'assassin. Elle voit *Catilina* , s'évanouit , & revenue de son trouble , elle ne peut contenir son désespoir , quand elle entend accuser son pere d'avoir préparé des armes contre sa patrie. A de telles horreurs , elle cesse enfin d'être épouse , pour n'être plus que Romaine ; & s'écriant aux Sénateurs , voilà

*vo*tre ennemi , elle se tue. *Catilina* ; plus furieux par la mort d'*Aurèlie* qu'il aimoit , accable d'imprécations & le Consul & le Sénat & les Romains ; son désespoir est au comble ; il sort en menaçant. *César* , qu'on accusoit d'être son complice , va se justifier en combattant pour la Patrie , au secours de laquelle tous les Sénateurs volent après lui , sous la conduite & sous les yeux du Consul.

Dans le cinquieme Acte , *Clodius* se plaint hautement de l'injuste autorité de *Cicéron* , qui condamne à mort des Romains : *Caton* le justifie. Le Consul arrive , & peint les fureurs de *Catilina*. *César* , dont on se défie , paroît ; il dit que *Pétréïus* est blessé dans le combat , & que *Catilina* est près de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la Patrie ,

Cicéron ,

Cicéron, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. *César* y vole, & revient vainqueur presque dans le moment; il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la bataille flatte des cœurs vraiment Romains. *Catilina* n'y meurt qu'en héros. Le Consul triomphe; & *Rome* est sauvée.

Dans le *Catilina* de *M. de Crébillon*, il me semble d'abord que l'exposition du sujet s'embarasse dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en reste une idée nette & dominante. On ne voit pas que *Lentulus*, à qui *Catilina* s'ouvre, soit plus nécessaire qu'un autre à l'exécution de ses horribles projets. Le Grand-Prêtre ne sert pas davantage à l'action, ou plutôt il la retarde, en doublant le

ministere de *Lentulus* : un bon Confident suffisoit. Les plaintes élégiaques de *Tullie*, & ses emportemens peu tragiques, font un épisode qui n'est point lié nécessairement à l'action. *Fulvie* (autre femme, autre embarras ;) y paroît sous un vil déguisement, en Esclave, pour accuser *Catilina*, qui s'en moque, & la brave en la reconnoissant. Ce jeu de théâtre dégénere de la grande Tragédie ; le terrible *Crébillon* devoit se mettre au-dessus de ces petiteesses, que *Thalie* seule peut revendiquer, & que *Melpomene* abjura toujours.

Le déguisement de *Fulvie* en Esclave revient au second Acte. *Catilina* veut la produire au Sénat : on dispute de part & d'autre ; le Grand-Prêtre se met aussi de la partie ; ce qui devient puéril, & remplit tout le se-

cond Acte. Le Consul vient encore faire des offres inutiles à *Catilina*, qu'il fait les devoir rejeter : au lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'histoire, *Cicéron*, dans la Tragédie, tente, ménage, veut séduire par l'appas des dignités le plus grand fléau de la République ; ce qui ne réussit point, & ne pouvoit même réussir.

Deux Ambassadeurs Gaulois viennent, dans le troisieme Acte, parler politique, & conférer ensemble pour tirer avantage de la conjuration. *Catilina* leur fait un pompeux étalage de raisons ; & tout cela pour s'assurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'événement, n'avoit pas besoin de tant de prévoyance : d'ailleurs, on a peint d'abord *Catilina* comme devant triompher ou

mourir ; dans les deux cas il ne faut point d'afyle. *Tullie & Probus*, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la Scene, mais rien pour son progrès.

Le quatrieme Acte commence par une assemblée fort tumultueuse du Sénat tremblant, à la tête duquel est *Cicéron*. *Catilina* vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des Consuls, à des Sénateurs, à des Romains ; il va même jusqu'à trancher du citoyen, du héros, du grand-homme ; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, & se fait combler d'honneurs avec un pardon solennel. L'action, tombée par cette espece d'accommodement, se relève dès que *Catilina* parle à *Céthégus*, troisieme Confident qui vient

occuper la scene un peu tard. Remarquez, s'il vous plait, que *Lentulus* & *Probus*, qui se mêloient de l'intrigue avant lui, se sont retirés sans rien faire, & que *Fulvie* ne reparoît plus depuis son déguisement.

Cicéron ne prend son caractère de sagesse, d'intrépidité, d'éloquence même qu'au cinquieme Acte; & l'action marche enfin par des faits, des massacres, des incendies. *Caton* y joue aussi son véritable rôle de Censeur sévere autant qu'éclairé; *Catilina* devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un scélérat profond, impétueux, déterminé, ne respirant que le sang & le carnage, sans foi, sans amour, sans véritable grandeur d'ame. Mais pendant qu'on se bat dans Rome, *Tullie* vient sans nécessité remplir le vuide de la scene;

elle ne paroît que pour voir *Catilina* se poignarder ; ce qu'il auroit pu faire sans *Tullie*, & plus honorablement sur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans *Salluste*. Ce dénouement du *Catilina* n'est pas plus heureux que vrai, puisqu'il offre aux yeux les Conjurés qu'on mene au supplice : on n'aime point à voir passer solennellement sur un théâtre, des gens qu'on va pendre ou étrangler ; l'action même étoit finie avec *Catilina*. *Tullie*, pour une fille de Consul Romain, & sur-tout de *Cicéron*, est chargée d'un assez mauvais personnage : mais en cela, sans doute, elle ressemble à son pere, qui, tout Consul & tout Orateur qu'il est, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans presque tout le cours de la Piece, un caractère de foiblesse démenti for-

mellement par l'histoire, qui lui donne l'ame & le cœur d'un grand-homme, du moins pendant son Consulat, où lui seul, par sa vigilante fermeté, sauva sa Patrie.

N'allez pas croire cependant, Monsieur, que cette Tragédie soit sans beautés, & sans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de maître, dignes des *Sophocles* & des *Corneilles*: vous y admirerez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne sont propres qu'à *M. de Crébillon*; mais ils y paroissent plus rares que dans ses autres Pieces. L'esprit est étonné de temps en temps; le cœur est rarement ferré. La hardiesse des pensées, l'élévation des sentimens, un certain enthousiasme tragique, une certaine fougue d'expression; voilà le mérite de *Catilina*: ce n'est qu'à la force du

style & qu'au ton mâle du coloris , que l'on y peut reconnoître encore le grand *Crébillon* , dont les plans étoient autrefois en droit de se faire admirer.

Sans y penser , Monsieur , j'ai fait l'éloge de la *Rome sauvée* de *M. de Voltaire*. Vous n'avez qu'à substituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés , & vous aurez une idée juste de cette Piece , c'est-à-dire , d'un Drame où l'action marche avec force , avec économie , avec rapidité ; rien qui ne porte coup , qui ne remue , qui n'intéresse. Les caractères y sont vrais , ressemblans , soutenus : *Cicéron* est le véritable héros de la Piece ; il devoit l'être , & non *Catiline*. *Caton* & *César* , ces fameux Romains , y sont représentés avec des traits qui vous enchantent ; les connoisseurs & les savans doivent en être satisfaits.

Catilina n'est par-tout que *Catilina*, c'est-à-dire, un furieux, un scélérat, & non un héros, un grand-homme. Le caractère d'*Aurélie* est de toute beauté dans sa précision, puisqu'elle remplit tous les devoirs d'épouse, de fille & de Romaine; elle s'immole à son époux, à son pere, à sa patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du style, & des beautés de détail qui se succèdent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'anthithèses pointues, de vers de remplissage, ou de maximes purement de parade & d'ostentation; c'est une éloquence de poésie égale, pour ainsi dire, à l'éloquence de prose de l'Orateur Romain; on croit l'entendre parler, de sa tribune, & foudroyer encore *Catilina*. Les autres personnages parlent aussi le langage qui leur est pro-

pre , celui de la passion , des conjonctures , de leur caractère. En un mot , cette Piece , si ce n'est pas la Tragédie *des Femmes* , comme on le disoit dans le temps de la représentation , est certainement la Tragédie *des Hommes* ; elle fait honneur à l'esprit humain ; & je la regarde comme un des ouvrages de *M. de Voltaire* les mieux conçus , les mieux combinés , les plus forts & les plus soutenus. Je ne crois pas qu'on me soupçonne de partialité.

Vous me dispenserez, Monsieur, de vous citer les traits frappans de ces deux Pieces , qui sont entre les mains de tout le monde. Les deux Poëtes ont pris une route fort différente ; ils ne se rencontrent presque jamais dans les mêmes circonstances ; ainsi point de morceaux que l'on puisse rapprocher pour la justesse du parallele. En

voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux Poètes nous ont représenté le Sénat avec ces traits qui caractérisent les grands maîtres. C'est le Grand-Prêtre qui nous en trace le portrait suivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le composoient alors.

Et c'est Catilina qui seul ici protège
 Un reste de Sénat impur & sacrilège,
 Un tas d'hommes nouveaux, pros crits par cent décrets,
 Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets ?
 Disparu dans l'abyme où son orgueil le plonge,
 Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
 Non, ce n'est plus ce Corps digne de nos autels,
 Où les Dieux opinoient à côté des mortels :
 De ce Corps avili Minerve s'est bannie,
 A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie.
 On ne voit que l'or seul présider au Sénat,
 Et de profanes voix fixer le Consulat.
 Enfin Rome n'est plus sans le secours d'un maître :
 Et qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être ?
 César semble promettre un heureux avenir,
 Que peut-être moins jeune il osera tenir.
 Lucullus n'est plus rien ; & son rival Pompée
 N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.

Crassus, plein de desirs indignes d'un grand cœur,
 Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.
 Cicéron, ébloui du feu de son génie....
 Mais je dois respecter le pere de Tullie.
 Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
 Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
 Le reste n'est point fait pour prétendre à l'Empire;
 C'est à vous seul, Seigneur, que j'ose le prédire.
 Quelle gloire pour vous, en domtant les Romains,
 De pouvoir vous vanter au reste des humains
 Que, sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
 Un seul homme a changé la face de la terre!

Cette tirade de *M. de Crébillon* est,
 selon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même Sénat
 dans la *Rome sauvée*; c'est *Catilina* qui
 le trace d'après ses passions. Ce tableau
 fert d'exposition à la Piece; & cette
 exposition, qui ne consiste que dans
 un court & pathétique monologue,
 me paroît admirable.

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
 Assis au premier rang des Souverains du monde,
 Tu vas tomber du faite où Rome t'a placé.
 Inflexible Caton, vertueux insensé,

Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts ;
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée ?
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible & déjà ton égal ?
Quoi ! César, comme moi fastueux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence !
Mais le piège est tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.

Ann. Littér.



J U G E M E N T

*De M. Rémond de Sainte-Albine ,
sur la Tragédie de CATILINA ;
tiré du Mercure de France.*

Nous convenons avec les Censeurs de cette Piece, que peut-être elle feroit plus parfaite, si M. de Crébillon en eût retranché les personnages de *Sunnon* & de *Lentulus*; que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme, que celui de *Fulvie*; & que *Cicéron* méritoit de figurer plus avantageusement dans la Piece. Si l'on veut, nous conviendrons aussi que, dans l'assemblée du Sénat, *Catilina* ne ménage pas ses expressions autant que la bienséance, & même la politique, sembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus,

que , plus le rôle de *Fulvie* intéresse , plus on a raison d'être fâché de ne pas la voir reparoître au cinquieme Acte. Il nous semble qu'elle pouvoit y produire un très-grand effet, en montrant, pour sauver son amant, lorsqu'il est prêt à périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuser , lorsqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre risque, que celui de perdre le cœur de *Tullie*. Mais même en adoptant les critiques , nous persistons à dire que le rôle de *Catilina* , & ceux de *Fulvie* & de *Probus* , sont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre ; qu'en général le Poëme , eût-il plus de défauts , mérite tous les éloges qu'il a reçus ; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoissance pour l'illustre Protectrice des Arts , qui , par des prévenances dignes d'elle , a engagé M. de

Crébillon à finir un Ouvrage que le Public, depuis si long-temps, voyoit avec douleur demeurer imparfait.

J U G E M E N T

Sur le TRIUMVIRAT, Tragédie de M. de Crébillon ; par M. de Boissy.

TOUTE la France étoit à la première représentation de cette Piece : elle fut écoutée & reçue avec tous les égards, & j'ose dire, le respect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il est beau, à quatre-vingt - un ans, de paroître encore dans la carrière : c'est un spectacle non-seulement digne de la curiosité publique, mais encore de l'acclamation universelle. On est forcé d'avouer que le quatrième Acte, & une partie du cinquième, ont paru

d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudissemens. C'est peut-être la faute des Comédiens, dont le feu s'est ralenti. Le froid des Acteurs est mis souvent sur le compte de la Piece : quand ils manquent de concert & de chaleur, elle paroît manquer d'ensemble & d'intérêt. *Tullie* est le personnage qui a le plus frappé. Faut-il s'en étonner ? c'est Mademoiselle Clairon qui le joue. L'éloquence de son jeu y a peut-être autant contribué, que la supériorité du rôle : ce qui a fait dire que la fille de *Cicéron* étoit plus éloquente que son pere. *Sextus* est encore un beau caractère : il se montre un digne fils de *Pompée*. Les connoisseurs les plus rigides, mais qui jugent sans partialité, conviennent tous, qu'il y a dans cette Tragédie des beautés du premier or-

dre, & des traits marqués au coin du grand maître. On y reconnoît l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe*. C'est un beau soleil couchant : il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi : ils doivent échauffer le Public en sa faveur. Ils l'ont fait à la seconde représentation : la Piece a été mieux jouée, en conséquence mieux sentie. La catastrophe, sur-tout, a fait la plus grande impression. L'instant où *Tullie* découvre le voile qui cache la tête de son pere sur la tribune aux harangues, & la précision admirable avec laquelle l'Actrice rend toute la force de cette position terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, & qui déchire l'ame de tous les spectateurs.

Mercur de France, 1755.

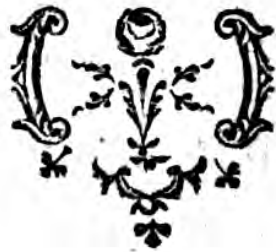
J U G E M E N T

*Sur les Œuvres de M. de Crébillon ,
en général.*

DE tous les Poëtes François qui ont cultivé l'art de Melpomene , M. de Crébillon est peut-être le premier & le seul , jusqu'à présent , qui ait bien connu le genre de la Tragédie , bien senti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puisse vous paroître , je ne désespérerois pas de vous faire connoître qu'elle est assez juste. Il y a , sans doute , quelques Pieces vraiment tragiques dans nos anciens maîtres de la Scene Françoisse ; mais le caractère dominant de leurs écrits & de leur style n'est pas ce qu'on doit entendre par *tragique* , dans la véritable signification de ce

terme ; au lieu qu'en général c'est la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *sublime* Corneille, l'*élégant* Racine, le *tragique* Crébillon ; voilà, je crois, les dénominations par lesquelles on peut désigner ces trois Auteurs dramatiques.

Ann. Littér.



L E T T R E

*Sur les meilleures Pièces de M. de
Crébillon ; ou coup-d'œil général sur
ses principales Tragédies.*

DEPUIS *Corneille & Racine*, on n'avoit vu que de foibles imitateurs se traîner, en quelque sorte, sur la Scene Tragique. Le seul *la Fosse*, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux maîtres de notre théâtre. *Campistron*, *la Grange-Chancel*, *Abeille*, *Mademoiselle Barbier*, *Danchet*, *Nadal*, &c. ces écrivains, peu faits pour chauffer le Cothurne, avoient eu quelques succès éphémères. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foiblesse de leur style, ont le

mérite du plan , & quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces ouvrages étoient dénués de cette flamme sacrée , qui ne peut s'élever que du foyer du génie ; passez-moi cette expression. La Tragédie alors étoit plutôt un tissu de dialogues froidement langoureux , que de scènes nobles & touchantes. C'étoient de ces compositions romanesques , dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente , nulle profondeur dans les caractères , aucun développement des passions , point d'ensemble , point de ces traits qui déchirent l'âme. En un mot , l'art de *Corneille* & de *Racine* n'étoit plus qu'un charlatanisme du bel-esprit , sans élévation & sans pathétique. *M. de Crébillon* parut. Son *Idoménée* laissa entrevoir la vaste carrière où ce nouvel Athlète alloit s'élançer. On vit dans

cette Piece des traits de grandeur qui annonçoient ce sublime & ce sombre, les deux grands ressorts du Tragique.

Atrée remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de *M. de Crébillon*. La reconnoissance d'*Atrée* & de *Thyeste* est admirable. Le cinquieme Acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru sur aucun théâtre, quoique le grand *Corneille* nous en eût déjà donné l'exemple dans *Rodogune*; mais cet exemple n'avoit point été suivi. Il en faut, sans doute, accuser la délicatesse de notre Nation. Elle n'est pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

Electre fit voir que *M. de Crébillon* savoit manier tous les pinceaux. Aussi terrible, aussi pathétique, mais plus intéressante qu'*Atrée*, cette Tragédie enleva tous les suffrages. Le caractère

d'*Electre* est de la plus grande richesse. Je ne parle point des rôles de *Palamede* & d'*Oreste*, de la scène éloquente entre ces deux personnages, dans laquelle, si l'on peut le dire, toute l'énergie tragique est déployée. L'amour d'*Electre* pour *Iphis*, que quelques Censeurs ont traité de romanesque, forme une situation, & donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le Public, toujours juste, malgré les cabales des femmes, des beaux-esprits, & des Grands leurs amis, a su sentir la différence de cette *Electre* à celle qu'un homme, qui d'ailleurs a du talent, a voulu élever sur ses débris. La comparaison n'a servi qu'à donner plus d'éclat à l'*Electre* de M. de Crébillon.

Après cette Tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impossible que son Auteur allât plus loin. Il se surpassa
lui-

lui-même dans *Rhadamisthe & Zénobie*. C'est-là qu'on trouve le troisième maître du Théâtre François. Voilà la Pièce qui lui donne un caractère particulier, & le place au rang de *Cornille & de Racine*. On y reconnoît par-tout le grand homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une source d'intérêt d'un sujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matière ingrate, & même intraitable. Quel personnage *M. de Crébillon* nous offre-t-il dans *Rhadamisthe*? Un mari qui a poignardé sa femme, qui l'a précipitée dans les eaux, & qui ose reparoître. Il a plus fait: il nous le représente sous des traits chers & intéressans, sans lui rien faire perdre de l'atrocité de son rôle. Jamais l'amour, la jalousie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ose le dire, Monsieur, je

ne crois pas que dans *Corneille* & *Racine* il y ait un caractère aussi bien développé. *Phédre* elle-même n'est peut-être pas, dans les détails du cœur & des passions, comparable à *Rhadamisthe*. Je vous en citerois plusieurs Scènes, si l'on ne savoit ce Drame par cœur. Quelle adresse d'avoir introduit *Rhadamisthe* auprès de *Pharasmane* sous le nom de l'Ambassadeur de Rome ! Quel trait de sublime dans cette espece de cri de *Rhadamisthe* :

Hérite-t-on de ceux qu'on assassine ?

Comme tous les Actes sont pleins ; liés & nourris d'action ! Le cinquieme, sur-tout, respire toute la vigueur tragique. Le dénouement, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle Piece. Ses défauts mêmes produisent des traits

frappans. Vous observerez que tous les caractères, *Pharasmane*, *Zénobie*, *Rhadamisthe*, sont grands sans se nuire les uns aux autres, sans étouffer leurs beautés mutuelles. Il y regne un emportement de passion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colere d'*Achille*. Dans cette Tragédie, *M. de Crébillon* a toute l'ame d'*Homere*.

Pyrrhus ne démentit pas la réputation de notre Poëte. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui distingue les autres productions dramatiques de *M. de Crébillon*, celle-ci emporta les suffrages par l'abondance & l'habileté du plan. Elle est dans le goût du grand *Corneille*. Elle laisse dans l'ame le plaisir de l'admiration, & flatte ce penchant secret, qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuse.

Sémiramis & *Xerxès*, sans avoir eu

les mêmes succès, ont, avec plus d'attention de la part du connoisseur, laissé voir des beautés dignes de l'Auteur d'*Atrée*, d'*Electre* & de *Rhadamisthe*. *Bélus*, dans la premiere, est un caractere vraiment tragique. *Artaban*, dans la seconde, est le modele d'un scélérat, fécond en ressources. Je ne doute pas même que *Xerxès* n'eût aujourd'hui des applaudissemens, s'il re-paroissoit sur la Scene.

A l'égard de *Catilina*, tout le monde est convenu que les trois premiers Actes étoient des chef-d'œuvres. Le rôle de *Catilina* semble avoir été fait par *Salluste*. C'est sa maniere adaptée au Théâtre.

Enfin, *M. de Crébillon*, dans un âge très-avancé, nous donna le *Triumvirat*. Les Spectateurs jugerent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude &

de l'indécence , cette Piece où l'on doit admirer la premiere Scene, qui nous offre le tableau des proscriptions ; & la derniere , quand la fille de *Cicéron* découvre la tête de son pere. Qu'on se rappelle que , long-temps avant cet âge, *Corneille* avoit composé *Suréna* , qui , assurément, est fort au-dessous du *Triumvirat*.

Avouons donc , Monsieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être suspect de flatterie ; avouons que nous avons perdu un Poëte qui faisoit honneur à son art , à sa nation & à son siecle ; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une maniere à lui ; qu'il est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre , & qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi ; je veux dire cette *Terreur* , peu connue du grand *Corneille* , absolument ignorée de *Ra-*

cine, & qui, selon moi, constitue la véritable Tragédie. En un mot, il est peut-être le seul Poëte Tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoissent l'essence de ce genre. Les Grecs & lui ont seuls possédé le grand secret de l'art de *Melpomene*. Sa versification est mâle, majestueuse, rapide & ferrée. Je conviendrai, cependant, qu'il est incorrect dans son style, & quelquefois dur à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'est pas toujours désagréable. Je la préférerois, du moins, à cette mollesse de diction, dont quelques Tragédies modernes sont écrites, & que réclame l'Elégie. Je dirai encore que *M. de Crébillon*, s'écartant du beau simple qu'il connoissoit & qu'il rendoit si bien, a trop employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui

appartiennent plutôt au Roman qu'à la Tragédie. Eh ! qui pouvoit mieux que lui se passer de ces petites ressources, qu'il faut abandonner aux auteurs du second ordre, qui ne travaillent que pour le moment, & non pour tous les âges ?

La Postérité demandera peut-être pourquoi un si grand Poëte, qui a vécu si long-temps, n'a pas laissé plus de compositions Théâtrales. On lui répondra que *M. de Crébillon* étoit né paresseux ; qu'il n'avoit de passion que pour les plaisirs ; que cet éloignement du travail n'est pas incompatible avec le génie ; que l'amour effréné de la gloire est souvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a essuyés, ont, sans doute, encore resserré le cercle immense qu'il pouvoit embrasser. Il

ne m'appartient pas de dévoiler les manœuvres odieuses , tramées pour détruire sa réputation. Il n'est pas d'absurdités que l'envie n'ait inventées contre lui. On se ressouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'estime de tous les gens sensés , & son propre témoignage , l'ont vengé de ces ineptes calomnies , dignes d'un siècle livré aux passions les plus basses , & déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de Lettres. De plus , il est vraisemblable que *M. de Crébillon* n'auroit pas négligé son talent , si , de bonne heure , on lui avoit donné l'émulation & les encouragemens qu'on prodigue à tant d'autres qui sont loin de le valoir. Ce n'est que sur la fin de sa carrière , qu'il s'est vu récompensé. Dès que le Roi daigna l'honorer de sa bienveillance , sa verve se ranima ; il mit la dernière

main à sa Tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, & que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt & un ans, il donna le *Triumvirat*: enfin, dans sa quatre-vingt-cinquième année, il entreprit une nouvelle Tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomède*. Il en avoit fait les trois premiers Actes, lorsque la mort nous l'a enlevé: tant les regards d'un maître adoré sont puissans pour exciter le zèle & le génie!

M. de Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ses Pièces; on ne le voyoit point aller de maison en maison surprendre les suffrages, ni ameuter au Spectacle des essaims d'applaudisseurs gagés. Son ame Romaine dédaignoit de descendre à ces manéges souterrains, la science suprême de quelques-uns de nos Au-

teurs à la mode. Il ne dut ses succès qu'à lui seul.

Un autre trait qui le décide grand-homme , c'est qu'il n'a jamais encensé l'idole de *Plutus*. Ce n'est pas qu'il n'eût été plusieurs fois à portée de s'enrichir ; mais peut-être n'en apperçut-il pas seulement les occasions , par cette inadvertence qui caractérise le génie. Malheur à l'Ecrivain qui tend à la fortune ! C'est presque toujours la marque d'un esprit vil & d'une ame rampante. Le vrai Poëte n'entend ni les affaires , ni le commerce , ni l'intérêt de l'argent , &c. *Homere* , *le Tasse* , *Milton* , *Corneille* , *Moliere* , *la Fontaine* , &c. n'ont jamais songé à amasser de grands biens.

Ann. Littér.

P A R A L L E L E

*De Messieurs RACINE, CRÉBILLON
& VOLTAIRE; par M. d'Agarq.*

RACINE auroit été tout ce qu'il a voulu être, *ad omnia natus*. Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit, *sibi constat*. M. de Voltaire voudroit être seul tous les autres Ecrivains, & semble ignorer ce que c'est que d'être soi-même; *quemvis hominem secum attulit ad nos*. Philosophe, lorsqu'il compose des vers; Poëte, lorsqu'il fait de la philosophie; Théologien, lorsqu'il crayonne l'histoire; Politique, lorsqu'il disserte sur la religion; imitateur, quelque carrière qu'il fournisse; ennemi de toute servitude, quelque modele qu'il imite; inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre ; Crébillon une allure terrible ; M. de Voltaire va en tout sens, & n'a point d'allure certaine.

Racine , toujours enchanteur , est le plus égal des trois Poëtes ; Crébillon , toujours sombre , est le plus tragique ; M. de Voltaire , toujours étincelant , est le plus ingénieux.

Racine possède les graces naïves & piquantes de Vénus ; Crébillon , les graces mâles & austeres de Minerve ; M. de Voltaire , les graces parées & superbes de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à distribuer entre ces trois Auteurs , il eût donné la plus belle à Racine , & l'autre à Crébillon , regrettant de n'en avoir pas une troisieme.

En un mot , le génie fut le partage de Racine ; le talent , celui de

Crébillon ; le bel-esprit , celui de M. de Voltaire. Heureux qui a assez d'ame pour sentir tout ce qu'ils ont de beautés , & assez de discernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut.

Les touches de Racine sont constamment de la plus grande suavité , quelquefois un peu molles ; les touches de Crébillon sont d'ordinaire libres , fermes & vigoureuses , trop souvent seches & dures ; les touches de M. de Voltaire sont essentiellement brillantes & spirituelles : on souhaiteroit , de temps en temps , qu'elles ne fussent pas si hardies.

Racine met le principal & l'accessoire dans un parfait accord ; Crébillon néglige l'accessoire pour le principal ; M. de Voltaire subordonne peut-être un peu trop le principal à l'accessoire.

Racine paroît plus moëlleux , plus harmonieux , plus séduifant que les deux autres ; Crébillon , plus véhément , plus concis , plus profond que M. de Voltaire ; M. de Voltaire , de fon côté , l'emporte fur Racine & Crébillon , par le caractere philosophique de ses pensées , par l'étonnante fécondité de son pinceau , par l'admirable fraîcheur de son coloris , par le feu pathétique de ses sentimens , & par la délicateffe soutenue qui regne dans son dialogue.

Racine fera toujours l'idole de la Nation & de la plus belle moitié du genre humain , & de tous ceux qui aiment les passions douces ; Crébillon feul pourroit être le premier ministre d'une nation qui suivroit les seules loix de Melpomene ; M. de Voltaire appartient à toutes les nations qui savent

imaginer ; & l'on ne cessera de le lire , que quand on ne pensera plus.

Racine est un fleuve majestueux , qui fertilise délicieusement les diverses régions qu'il rencontre dans sa route ; Crébillon , un torrent immense , qui entraîne avec impétuosité tous les lieux circonvoisins ; M. de Voltaire , une vaste mer , dont le calme même est l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine , on ne manque guere de s'écrier : Que cela est beau ! après avoir lu Crébillon , que cela est fort ! après avoir lu M. de Voltaire , que cela est joli !

Racine , franc , simple , sublime , est notre le Sueur ; Crébillon , riche , grand , expressif , notre Jovenet ; M. de Voltaire , facile , léger , presque universel , notre Mignard.

R E M A R Q U E S

*Grammaticales & Littéraires du même
M. d'Açarq, sur quelques Vers des
Tragédies de M. DE CRÉBILLON.*

A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Irys, enfin de toute sa famille.

Electre, Acte I. Scene II.

De lui est un hellénisme. Nous disons *notre pere* ; les Grecs disoient *le pere de nous*. Lorsque nous employons *de lui*, notre préposition *de* répond à la préposition latine *de* ou *à*. C'est de lui que je tiens la nouvelle ; de lui, *ab illo*. Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, seroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonstances on se serve des adjectifs métaphysiques *ma*, *sa*, *voire*, au lieu des pronoms personnels *moi*,

lui, vous. Ma vertu, votre vertu, sa vertu.

Moi, l'esclave d'Egiste ! ah ! fille infortunée !
Qui m'a *fait* son esclave, & de qui suis-je née ?
Ibid. Scene V.

D'après nos plus grands maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe est déclinable, quand le régime simple précède le verbe. A raison de cette déclinabilité, *fait* est une faute ; il faudroit *faite*.

Malgré les pleurs amers *dont* j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran *dont* je me plains aux Dieux ;
Ibid.

Ces deux *dont* si rapprochés dénotent de la négligence ; & indépendamment de la répétition, le second est un vice. Il falloit dire : *Ce n'est que du tyran que je me plains, &c.*

Que servent les grands noms, dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis ?
Ibid. Acte II. Scene III.

La préposition *à* étoit aussi essentielle avant *accabler*, qu'avant *couvrir*.

Dites un mot, Seigneur ; *soldats & matelots*
Seront prêts, avec vous, de traverser les flots.

Ibid. Scene IV.

Il est aisé de sentir qu'il manque l'article à *soldats & matelots*. D'ailleurs, il falloit mettre *prêts à*, & non pas *prêts de*.

Ah ! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce héros ;
Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots !

Ibid.

Plût à Dieu entraîne toujours la conjonction *que*. Il falloit dire, grammaticalement : Plût aux Dieux *qu'ils l'eussent*, ou *que je l'eusse sauvé* !

Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux !

Ibid. Acte III. Scene V.

Le *que*, dans cet endroit, signifie *combien* ; & c'est comme si l'Auteur avoit dit : *Combien* cet instant doit m'être *bien* doux ! ce *bien* est une faute.

Déjà sur vos bontés pleine de confiance.

Rhadamisthe, Acte III. Scene II.

Il falloit dans vos bontés.

Etoit-ce dans mon ame

Où devoit s'allumer une coupable flamme ?

Ibid. Acte IV. Scene II.

Il falloit que devoit s'allumer.

Tous deux en même jour arrivés en ces lieux.

Ibid. Acte V. Scene I.

On dit en même temps ; mais on ne
dit pas en même jour.

Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense ,

Que pour venger ma gloire , ou trahir ma vengeance.

Ibid. Scene II.

Il falloit supprimer le terme négatif
point , & dire : Il n'a dû voir l'ennemi
qui m'offense , que pour venger , &c.



E P I T A P H E

De M. DE CRÉBILLON.

TU gémis , Melpomène , & ton front abattu
Nous peint dans ta tristesse une douleur sublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu ?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime ?

Attributs de son Tombeau.

TELS sont tes attributs , ô Tombe révéree !
Rhadamisthe sanglant respire la fureur ,
Thyeste le remords , *Oreste* la terreur ,
Et la Vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

F I N.

T A B L E

*Des Pièces de Théâtre & autres
Ouvrages contenus dans le troisieme
Volume.*

CATILINA, page 1

LE TRIUMVIRAT, 95

DISCOURS ACADÉMIQUES, 189

ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS,
*Concernant M. de Crébillon, & quelques-
uns de ses Ouvrages,* 251

ÉPILOGUE DE M. DE CRÉBILLON, 332

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Tragédies de M. de Crébillon*; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre une nouvelle Edition. A Paris, le 17 Mai 1746.

M A U N O I R.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé CHARLES GUILLAUME LE CLERC, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Théâtre de Crébillon*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter

ni contrefaire ledit Livre , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre , sera remis , dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le S. DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU , le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire

pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Avril , l'an de grace mil sept cent soixante-quatre , & de notre Regne le quarante neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

JE cede le présent Privilège à M. Nyon & Compagnie. A Paris, le 16 Avril 1764.

LE CLERC.

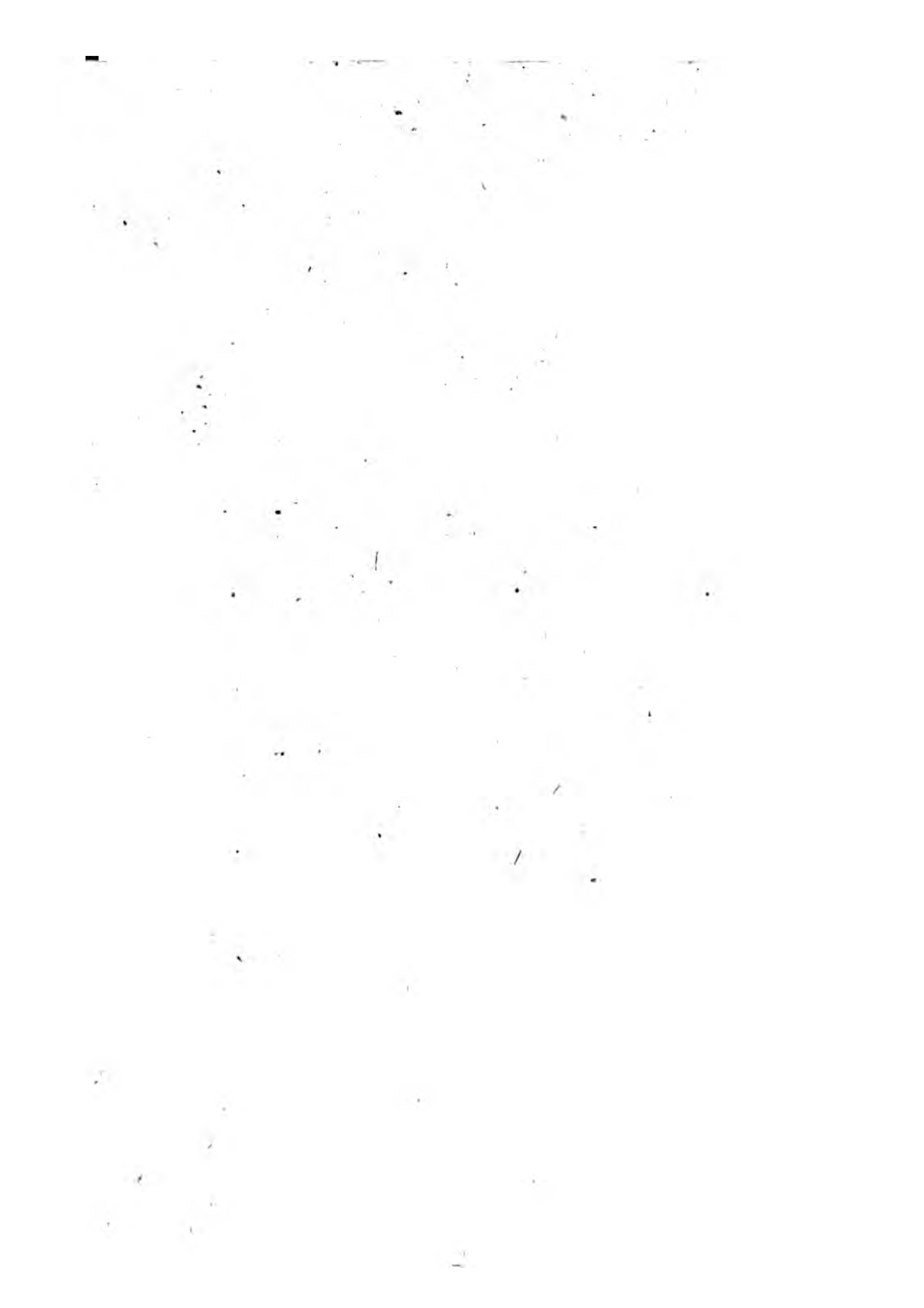
Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 182 , folio 96 , conformément au Règlement de 1723. A Paris , ce 18 Avril 1764.

Registré la Cession ci-jointe au Privilège , sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 170 , fol. 97 , conformément aux anciens Règlemens , confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris , ce 18 Avril 1764.

LE BRETON , Syndic.



De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR,
Imprimeur du Roi.



2. 2

12/3 3000

252

